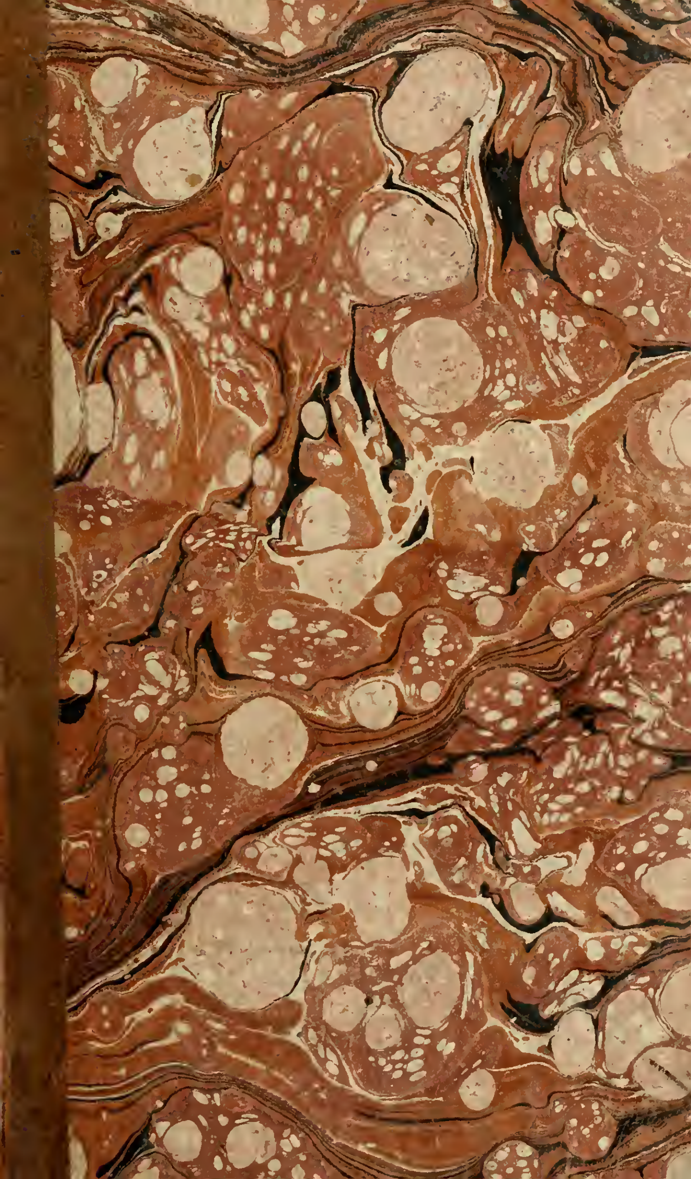


LES CHEVALIERS
DU CYGNE,
OU
LA COUR DE CHARLEMAGNE.


APR 24 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

LES CHEVALIERS DU CYGNE

OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE.

PAR MADAME DE GENLIS.

Nouvelle Edition, revue, corrigée et augmentée.

[illegible]

THOMAS CORNEILLE.

[illegible]

TOME TROISIÈME.

A PARIS.

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 29.

AN XIII. — 1805.



LES CHEVALIERS DU CYGNE,

OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Une Reine mal conseillée.

[illegible]

[illegible]

Ce jour si glorieux pour la duchesse de Clèves, acheva d'exciter pour elle les sentimens d'Isambard. Il remarquait avec une joie secrète, que cette Princesse affectoit de [illegible]

Theudon et le timide Guichard, avec une politesse pleine de réserve et de froideur, tandis qu'elle étoit remplie de graces pour tous les autres Chevaliers, et pour lui particulièrement. Enfin, il voyoit que déjà il s'étoit attiré la haine du roi de Pannonie; il attribuoit à la jalousie cette aversion prématurée, et son cœur s'ouvroit par degrés aux plus séduisantes espérances. Béatrix étoit assise entre Amalberge et Délie; Isambard, Lancelot, Angilbert, Archambaud, et quelques autres Chevaliers, formoient un demi-cercle en face de ces trois personnes. Angilbert venoit de lire des vers qu'il avoit faits pour Béatrix; mais depuis un moment, cette Princesse, tombée dans une profonde rêverie, ne se mêloit plus à la conversation; cependant, au bout de quelques minutes, elle reprit la parole, et changeant d'entretien, elle parla de la Cour de France, elle fit sur ce sujet beaucoup de questions à Isambard. Et tout-à-coup elle lui

demanda s'il trouvoit qu'elle eût en effet une ressemblance aussi frappante avec la malheureuse fille de Vitikind, que le prétendoient les autres Chevaliers françois et Ogier le Danois? Cette question, quoique fort simple, surprit Isambard, et lui fit une sorte de peine, dont il ne put se rendre raison; il répondit que cette ressemblance étoit véritablement extraordinaire; là-dessus Béatrix fit une multitude de questions sur Célanire, et entrant à cet égard dans les plus minutieux détails, elle voulut savoir de quelle manière elle étoit mise, lorsqu'elle arriva à la Cour; on lui répondit, qu'elle avoit conservé pendant quelque temps le costume de son pays, et la Duchesse se fit faire la plus exacte description de l'habillement saxon; dans cet instant, Olivier rentra dans la chambre; aussitôt Béatrix rompit cet entretien, et se hâta de parler d'autre chose. Olivier, suivant sa coutume, fut se placer à l'écart dans un coin du salon; il s'approchoit rare-

ment de la Duchesse, jamais il ne lui adressoit la parole; elle, de son côté, lui parloit peu, et paroissoit plaindre et respecter sa profonde mélancolie. Les Chevaliers françois avoient questionné Isambard sur la tristesse de son ami. Isambard en donnoit pour raison sa rupture avec Armoflède; il en avoit même parlé à Ogier le Danois, en lui reprochant son attachement pour une personne si méprisable; mais Ogier séduit et plus amoureux que jamais, sachant enfin, à n'en pouvoir douter, que son Aminte étoit Armoflède, croyoit que tout son crime étoit de lui avoir sacrifié Olivier, et il excusoit aisément un égarement si flatteur pour lui. Cette idée lui donnoit un extrême embarras avec Olivier; ce dernier le sachant amoureux d'Armoflède, avoit pris pour lui une sorte d'éloignement, et l'évitoit avec soin, ce qui achevoit de confirmer Ogier dans son erreur.

La conversation étant devenue générale dans le salon, le seul Olivier, tristement retiré dans une embrâsure

de fenêtre, n'y prenoit point de part; lorsque l'on entendit le son perçant d'un cor, qui annonçoit l'arrivée d'un nouveau Chevalier; en effet, peu de minutes après on vit paroître le vaillant Astolphe, fameux paladin anglois (*A*), que tous nos Chevaliers connoissoient depuis long-temps de réputation, et qu'Olivier avoit rencontré plusieurs fois dans ses voyages. Après les premiers complimens, on fit au Chevalier anglois beaucoup de questions sur l'état actuel de son pays. Béatrix voulut connoître les détails de la révolution qui avoit placé Egbert sur le trône, malgré les droits et le parti puissant de la reine Edburge. Astolphe satisfit ainsi la curiosité de la Duchesse.

Les droits de la reine Edburge, dit-il, étoient en effet infiniment mieux fondés que ceux d'Egbert, mais le trône est un bien, dont l'amour du peuple peut seul assurer l'héritage. Les commencemens du règne d'Edburge, sembloient lui présager un destin plus heureux. Une grande jeunesse,

un extérieur et des manières agréables lui gagnèrent d'abord tous les cœurs ; son ame étoit naturellement sensible ; sa première ambition fut de se former une société douce et sûre, et d'acquérir de vrais amis. Mais malheureusement elle manquoit d'esprit et d'expérience, elle fit de mauvais choix, et le sentiment le plus fait pour étendre les lumières et perfectionner la raison, ne servit qu'à l'égarer et à la corrompre. Elle aima d'abord avec une bonne foi touchante, elle s'énorgueillissoit bien moins de son rang, que de la gloire de s'être attaché des amis qu'elle croyoit fidèles ; remplie de graces et de délicatesse pour eux, elle mettoit son bonheur à prévenir leurs desirs et à les combler de bienfaits. Mais tant de charmes et de générosité ne firent (à peu d'exceptions près) que des ingrats, et ne purent jamais satisfaire l'insatiable ambition de la plupart de ses favoris ; ils avoient en général, trop peu de principes, pour s'occuper de la gloire de la reine ; et la légéreté de leur con-

duite leur faisoit même desirer, qu'elle même se mît au-dessus de ce qu'ils appeloient des préjugés; ils ne leur fut pas difficile de séduire une jeune princesse, vive, sensible et bornée, et dont ils possédoient toute la confiance; ils l'engageoient sans cesse, pour le plus frivole intérêt de plaisirs ou de vanité, à renverser toutes les lois sévères de l'étiquette, que les souverains ne doivent abolir en public, que pour se rendre populaires. Mais la reine, sans montrer au peuple plus de bonté et d'affabilité, faisoit chaque jour des démarches extraordinaires et inconsidérées, et elle perdoit insensiblement toute sa dignité et sa considération personnelle. Les favoris n'étoient pas aimés de la nation, et ils inspirèrent à la reine, un profond dédain pour le peuple; elle le montra, et bientôt elle fut universellement haïe, et en reçut des témoignages certains. Alors au lieu de chercher à regagner la bienveillance de la nation, elle se livra tout entière au plus violent ressentiment, et pen-

sant qu'un petit cercle d'adulateurs suffisoit à sa gloire elle brava le public, ne mit plus de ménagemens dans sa conduite, ni de frein à ses passions. Elle afficha un tel mépris des bienséances, que sa cour même (la plus corrompue de l'Europe), en fut indignée. Les favoris hasardèrent quelques représentations, mais qui ne servirent qu'à refroidir la reine pour eux. Cette malheureuse Princesse, qu'on avoit enivrée si long-temps de séductions et de flatteries, n'étoit plus en état d'écouter la voix de la raison. Enfin s'avançant à grands pas vers sa ruine, sa conduite devint si scandaleuse, que sa confiance parut un opprobre aux courtisans les plus avilis ; chacun d'eux gardoit les places qu'il devoit à sa faveur, mais tous protestèrent qu'ils avoient perdu leur crédit sur son esprit, qu'ils n'étoient plus consultés par elle, et pour le prouver, ils censurèrent hautement ses démarches, et décrièrent à l'envi ses mœurs et son caractère. La reine alors désabusée de

l'amitié, chercha des consolations dans de nouveaux égaremens : son ame découragée et flétrie, se ferma sans retour à tous les sentimens doux et tendres, et s'ouvrit et s'abandonna sans réserve à la haine et à la vengeance, passions funestes qui ont achevé de la perdre. Ce fut vers ce temps que la révolution commença ; tout le monde en connoît l'histoire. Le peuple vouloit la réforme des abus ; l'ambition et la cupidité des courtisans se refusoient à des demandes, qui entraînoient des sacrifices pénibles pour eux. La reine, accoutumée à mépriser le peuple, s'aveugla sur le danger qui la menaçoit ; elle montra la plus grande sécurité, et l'on attribua à son courage ce qui n'étoit l'effet que de son manque de lumières. Cependant le peuple armé remporta la victoire, et le prince Egbert alloit être placé sur le trône, lorsqu'Edburge cédant à la nécessité, promit enfin de souscrire aux conditions imposées, qu'il falloit accepter de bonne foi ou rejeter avec

courage; la Reine ne fit ni l'un ni l'autre; la nation oubliant ses égaremens, remit la couronne sur sa tête, et le prince Egbert fut obligé d'aller chercher un asile à la cour de Charlemagne. La nation, en replaçant Edburge sur le trône, s'étoit conduite avec autant de franchise que de générosité; mais les courtisans qui détestoient la révolution, se flattèrent que la reine pourroit assurer le succès de leurs projets insensés. Dans cette pensée ils s'appliquèrent à nourrir le ressentiment des injures qu'elle avoit reçues; ils lui persuadèrent qu'elle avoit un parti puissant, que l'Europe entière avoit les yeux sur elle, et qu'elle se couvriroit d'une immortelle gloire, si elle parvenoit à reconquérir les droits qu'elle avoit solennellement abjurés. Enfin ils lui répétèrent qu'on attendoit tout de sa fermeté et de son courage; la reine enivrée de ces flatteries, et desirant la vengeance avec passion, adopta tous les plans extravagans qui lui furent proposés. Alors les courtisans louèrent

avec excès, son esprit et la grandeur de son caractère, et cette malheureuse Princesse, en jouant le rôle le plus mal-adroit et le moins noble, se croyoit une héroïne. En effet, quoi de plus imprudent que de s'entourer de gens connus universellement pour abhorrer la révolution; et quoi de moins courageux, que de répéter dans tous ses discours publics, les assurances de sa sincérité et de son attachement aux lois nouvelles? D'autant plus que rien ne la forçoit à faire ces discours publics, et qu'elle les prodiguoit sans qu'ils fussent ni sollicités, ni desirés. Cette duplicité, jointe à son indiscrétion et aux imprudences de ses prétendus amis, ranima la haîne et le mépris. On découvrit ses intrigues secrètes; on en supposa même qui vraisemblablement n'ont jamais existé; mais la nation bien convaincue que la reine étoit implacable et de mauvaise foi, se décida enfin sans retour, en faveur d'Egbert. Ce prince fut rappelé et reçu avec transport; sa réputation de douceur, de droi-

ture et de bonté, rassura ceux même qui s'étoient montrés les plus contraires à sa cause. Sa première démarche fut de prononcer publiquement le serment solennel d'oublier à jamais toutes ses injures personnelles, et en effet sa conduite noble et franche, ne laisse aucune inquiétude à cet égard. Cependant le peuple outré contre la reine, se seroit porté contre elle aux dernières extrémités, si le roi son successeur, n'avoit pas voulu la sauver ; ce Prince me chargea de la conduire hors de l'Angleterre, et de faire passer avec elle ses trésors et ses pierreries ; il me traça lui-même la route que nous devions prendre ; et il me dit, que lorsque nous aurions passé la mer, je la conduirois au lieu qu'elle choisiroit pour asile dans le continent. Comme je louois la générosité du roi envers Edburge, qu'on accusoit d'avoir attenté plusieurs fois à sa vie : l'humanite seule, répondit Egbert, me prescriroit une telle conduite, mais la politique même me le conseille. Si la

Reine périssoit victime de la fureur populaire, on oublieroit sa vie entière, pour ne se rappeler que sa fin tragique; une vive et juste compassion succéderoit à la haine qu'elle inspire, et les ennemis de la révolution en feroient une héroïne. Je trouvai ces réflexions parfaitement justes, et j'admirai cet heureux accord de la politique et de la vertu, mais qui n'existe que pour les grandes ames et les esprits supérieurs. D'après les ordres du Roi, j'ai dirigé la fuite d'Edburge et passé la mer avec elle. Cette Princesse a voulu se rendre à la Cour fameuse, où le Prince qui venoit de la chasser de sa patrie, avoit lui-même trouvé jadis un asile. La réputation de Charlemagne a décidé son choix. En effet, l'Empereur n'a vu dans Edburge qu'une Reine infortunée à laquelle il devoit son appui; il a pensé avec justice qu'Egbert lui-même, lui sauroit gré d'accueillir dans une telle situation, sa rivale et son ennemie. J'ai laissé Ed-

burge à Aix-la-Chapelle (*B*) ; et ayant appris l'injuste entreprise des Princes ligués contre la duchesse de Clèves, je suis venu lui offrir mon bras et mes services.

CHAPITRE II.

Les Confidences.

Le cœur a des secrets que l'esprit ne sait pas.

LA CHAUSSÉE.

Le récit du paladin Astolphe donna lieu à une conversation générale, qui dura jusqu'au souper. Astolphe se mit à table à côté d'Olivier, et lui demanda un rendez-vous particulier; le lendemain Olivier se rendit dans sa chambre à midi, et le Chevalier anglois lui confia que le principal motif de son voyage étoit de demander la main de Béatrix pour le roi d'Angleterre. Ce Prince, ajouta-t-il, dans le temps où il étoit fugitif, passa dans ce pays; inconnu et confondu dans la foule, il vit une seule fois la Duchesse dans une fête publique, elle n'avoit alors que quinze ans, son père vivoit encore; mais elle

fit sur le cœur d'Egbert une impression ineffaçable, et maintenant il met à ses pieds le trône qu'il a conquis par sa valeur et ses vertus. Après avoir fait ce détail, Astolphe ajouta qu'il desiroit obtenir une audience particulière de Béatrix, pour s'acquitter de sa mission; Olivier répondit que la Princesse n'en accordoit point de telles pour des affaires politiques, depuis la persécution qu'elle éprouvoit; qu'ayant à ménager les esprits différens, et même les prétentions de ses défenseurs, elle évitoit avec soin tout ce qui pouvoit inspirer de la défiance ou causer de l'ombrage, et que toute espèce de négociation se traitoit publiquement. Cette explication embarrassa beaucoup Astolphe, qui, sachant l'éloignement de Béatrix pour l'hymen, ne vouloit pas recevoir un refus public; après quelques réflexions, il conjura Olivier de sonder ses dispositions, et de vanter à cette Princesse les qualités personnelles d'Egbert, qu'il avoit connu. Tout ce que je pourrois lui

dire

dire à cet égard, poursuivit-il, seroit suspect dans ma bouche, et ne peut l'être dans la vôtre. Olivier refusa positivement de se charger de cette commission, et sur les instances réitérées d'Astolphe, il proposa d'en parler à Isambard, qui, ainsi que lui, connoissoit le roi d'Angleterre, et Astolphe y consentit. Olivier en refusant avoit eu deux motifs : l'embarras de se trouver tête à tête avec Béatrix, et le scrupule de lui faire une proposition, dont le succès affligeroit Isambard; ce dernier, à la vérité, ne lui parloit plus de ses sentimens pour Béatrix. Olivier démêloit facilement que cette frappante ressemblance avec Célanire lui ôtoit toute confiance avec lui sur ce point, et lui causoit un embarras que sa raison ne pouvoit vaincre. Mais certain qu'il adoroit cette Princesse, et croyant pénétrer qu'elle avoit du penchant pour lui, il crut devoir l'instruire de ce nouvel événement, et fut sur-le-champ lui en faire part. Isambard l'écouta avec émotion, et après

l'avoir remercié : Eh bien ! mon ami, lui dit-il, s'il existe un homme sur la terre qui soit digne de Béatrix, c'est sans doute ce Prince, il faut lui en parler, comme le desire Astolphe. Alors, reprit Olivier, tu t'en chargeras. Non, répondit Isambard, je t'avoue que je m'en acquitterois mal, et que je ne pourrois cacher l'excès de mon trouble. Mais je te conjure de lui demander cet entretien particulier, de lui dire en faveur d'Egbert tout ce que la justice et la vérité doivent t'inspirer, et ensuite de me rendre un compte exact, et même minutieux, de tout ce qu'elle aura répondu sur ce point. Olivier se défendit encore, mais en vain. Isambard exigea positivement de lui cette démarche.

Lorsqu'on se mit à table pour dîner, Olivier s'approcha de la Duchesse, et s'en trouva si près, qu'elle l'invita, pour la première fois, à se placer à côté d'elle. Olivier parla très-peu, mangea moins encore, et pendant tout le dîner n'eut jamais le courage de

hasarder la demande qu'il avoit projeté de faire; toutes les fois qu'il en prenoit la résolution, il éprouvoit un violent battement de cœur, et la parole expiroit sur ses lèvres; enfin, à l'instant où l'on se levoit, Béatrix se tournant de son côté, il lui dit brusquement, en baissant les yeux, en rougissant et en balbutiant : Oserois-je, Madame, vous supplier de m'accorder aujourd'hui un moment d'audience? Beatrix fit un mouvement de surprise, mais répondit aussitôt : Oui, ce soir, dans mon cabinet, à six heures.

On rentra dans le salon; Béatrix parut rêveuse et préoccupée; Olivier fut avec Isambard attendre chez ce dernier l'heure indiquée pour le rendez-vous. Isambard reprenant toute sa confiance pour Olivier, lui ouvrit son cœur, et lui laissa voir ses inquiétudes et son amour, mais il persista toujours dans sa générosité, et recommanda fortement à son ami de parler pour le roi d'Angleterre, d'après sa conscience et la vérité. Quelques mi-

nutes avant six heures, Olivier se rendit dans l'appartement de la Princesse; en traversant les pièces qui précédoient son cabinet, un souvenir à-la fois délicieux et plein d'amertume vint s'offrir à son imagination; l'heure, la disposition des pièces qu'il parcouroit, leur ameublement, l'agitation de son ame, tout lui rappeloit sa première entrevue tête à tête avec Célanire, dans le palais de Charlemagne, lorsqu'Emma l'envoya dans son cabinet, où Célanire l'attendoit. L'idée que la ressemblance de la figure et du son de voix de Béatrix alloit ajouter à cette illusion, acheva de le troubler. Enfin il arrive à la porte du cabinet, elle étoit entr'ouverte, il s'arrêta..... Dans ce moment, une voix qui pénétra jusqu'au fond de son ame, l'appelle doucement, et lui dit d'entrer. C'étoit la première fois que la Princesse, en lui parlant, l'appeloit par son nom, et la manière dont elle prononça ces deux mots, *venez, Olivier*, eut quelque chose de si touchant pour lui, que ses

yeux se remplirent de larmes !.... Olivier, malgré l'affoiblissement de sa santé, et son excessive pâleur, avoit conservé toutes les graces d'une figure aussi agréable que régulière ; ses yeux pleins de feu et de sentiment exprimoient tout ce qui se passoit dans son ame, et il y avoit dans ses manières, dans ses gestes, dans les inflexions de sa voix, un naturel, un accord et un charme, qui inspiroient l'intérêt et fixoient l'attention. Béatrix en l'apercevant se leva, et en jetant les yeux sur lui, elle fut si frappée de l'expression de sa physionomie, quelle resta debout quelques minutes.... Enfin elle se remit dans son fauteuil, et lui montrant un siége qui étoit à côté d'elle, Olivier s'assit, mais sans proférer une parole ; la Duchesse étoit placée devant les lumières, de manière que son visage se trouvoit un peu dans l'ombre ; on ne distinguoit pas la couleur de ses cheveux et de ses yeux, on ne voyoit bien que la forme de son visage et sa taille, elle avoit un habit blanc...

Olivier se rappela que Célanire étoit toujours vêtue ainsi ! Jamais la ressemblance ne lui avoit paru si extraordinaire et si parfaite !.... Son embarras seul pouvoit égaler son émotion. Que penseroit la Duchesse de son silence et de son maintien : Cependant il ne pouvoit parler, une oppression insurmontable le mettoit hors d'état d'articuler une syllabe ; d'ailleurs, à peine se souvenoit-il de ce qu'il avoit à lui dire !..... Ces pensées joignoient à son trouble une contrainte et une inquiétude inexprimables.... Au bout d'un demi-quart-d'heure, Béatrix prenant la parole : Eh bien ! Olivier, dit-elle, qu'avez-vous à me dire? Ah! Madame... reprit le malheureux Olivier ; il lui fut impossible de poursuivre, il fondit en larmes. Aussitôt mettant ses mains sur son visage, il fit un mouvement pour sortir ; la Duchesse le retint, en lui disant d'une voix entrecoupée.... demeurez.... je le veux.... Olivier, plus ému que jamais, reste immobile... ses larmes s'arrêtent.... un sentiment qu'il

ne peut définir les suspend et dissipe son embarras... Il regarde la Duchesse, et pour la première fois, il la trouve aussi belle, aussi touchante que Célanire même, elle pleuroit!.... O ciel! s'écria-t-il. Il n'ose en dire davantage, mais pour un instant les souvenirs douloureux s'effaçant de sa mémoire, il ne voit plus qu'elle, et la contemple avec ravissement. Ecoutez, Olivier, reprit la Duchesse, je vais, je crois, vous épargner une confidence embarrassante, j'ai découvert votre secret, j'ai tout pénétré. Je sais qu'une ressemblance frappante vous rappelle un souvenir déchirant; je vous plains du fond de l'ame, je gémis de ce rapport singulier qui vous afflige, mais au nom du ciel, que cette illusion ne me prive point d'un défenseur tel que vous.... et si vous venez pour me faire vos adieux..... Qui! moi, Madame, interrompit Olivier avec véhémence, moi vous quitter, quand mon bras peut vous être utile!.... Ah! verser tout mon sang pour vous défendre,

mourir pour vous, voilà désormais la seule gloire que je puisse ambitionner.... Vous me rassurez, répondit la Duchesse, j'avois imaginé que vous vouliez me quitter. Olivier soupira et ne répliqua rien. Il se défia de lui-même et craignoit de parler. Après un moment de silence : Je vais vous apprendre, dit la Duchesse, comment j'ai deviné vos sentimens. Long-temps avant votre arrivée, Angilbert et Lancelot m'avoient parlé de cette ressemblance, qui vous cause tant de peine, et ils m'avoient conté la fin tragique de l'infortunée Célanire, et de quelle manière vous exposâtes vos jours pour sauver les siens. Ici Olivier frémit. Ces paroles dissipèrent l'enchantement qui venoit de suspendre un instant ses profondes douleurs..... et la Duchesse poursuivant son discours : cette funeste histoire, continua-t-elle, m'intéressa vivement. Je pensai que dans ce grand nombre de Chevaliers qui composent la brillante Cour de Charlemagne, il étoit impossible qu'il ne

s'en trouvât pas quelques-uns qui eussent aimé une personne dont on vantoit autant l'esprit, les vertus et l'aimable caractère; j'imaginai que si un de ces Chevaliers venoit ici, je découvrirois ses sentimens par le trouble que lui causeroit ma présence.

Ogier le Danois arriva trois semaines avant vous, il m'annonça que les Chevaliers du Cygne le suivroient de près; le nom fameux d'Olivier me rappela celui de l'intéressante et malheureuse Célanire!...... Je fis des questions..... Ogier m'apprit que vous étiez plongé dans la plus profonde mélancolie, et qu'un crêpe noir couvroit votre bouclier; je soupçonnai dès-lors la vérité... Je vous attendois avec une extrême curiosité.... Quand vous arrivâtes, je vous reconnus de loin....... car on m'avoit parfaitement dépeint votre maintien et votre figure.... Je n'oublierai jamais l'expression de votre regard et de votre physionomie dans ce premier moment de surprise et d'émotion..... J'en fus plus touchée

que je ne puis vous le dire.... En achevant ces paroles, la Duchesse s'arrêta... et les pleurs d'Olivier recommencèrent à couler. Je ne vous nierai point, Madame, reprit-il, ce que vous avez pénétré.... Il est vrai, je l'adorois.... J'emporterai dans la tombe cette passion fatale !.... Ah ! pourroit-on ne pas regretter toujours celle qui vous ressembloit si parfaitement..... La Duchesse ne répondit rien, et il y eut un long silence. Enfin Béatrix sortant de sa rêverie : Je ne suis entrée dans cette explication, dit-elle, que pour vous ôter l'embarras cruel que vous aviez avec moi ; je sens trop que rien ne peut vous consoler, mais j'ai voulu du moins vous délivrer du tourment de la contrainte ; j'ai pensé même que l'illusion de cette ressemblance vous agiteroit moins lorsque vous n'auriez plus la crainte de m'étonner par des bizarreries inexplicables. Je ne vous rassure point sur votre secret, j'ose me flatter que vous êtes sans inquiétude à cet égard ; je ne renouvellerai

jamais ce triste entretien, mais je m'honorerois de votre confiance, et mon cœur en est digne par le sensible intérêt qu'il prend à votre douleur. Maintenant, Olivier, apprenez-moi le motif de votre visite. Olivier étoit si profondément ému, qu'il fut obligé de se recueillir quelques minutes pour être en état de répondre; enfin il fit le détail de sa mission, et le plus grand éloge d'Egbert; la Duchesse l'écouta sans l'interrompre, et quand il eut cessé de parler : Quel âge a le roi d'Angleterre, demanda-t-elle? Cette question, qui paroissoit annoncer une sorte de délibération, fit rougir Olivier; je crois, Madame, répondit-il, que ce Prince est à-peu-près de mon âge, et j'ai vingt-huit ans. — Olivier! que me conseillerez-vous? — Je pense, Madame, comme Isambard, que s'il existe dans l'univers un homme qui puisse raisonnablement prétendre à la main de la duchesse de Clèves, c'est le roi d'Angleterre. — Mais prétendre à

ma main, n'est-ce pas prétendre à mon cœur? — La politique, la raison et la gloire, voilà, Madame, les motifs qui forment les alliances des personnes de votre rang. — Vous me placez donc dans la classe de toutes les autres Princesses? — Moi! grand dieu! qui ne puis vous comparer qu'au seul objet... Ici Olivier s'arrêta, et rougit encore. Eh bien! reprit la Duchesse; sachez, Olivier, que si je forme jamais l'engagement que vous me proposez, je ne consulterai que mon cœur. Enfin je pourrois, pour l'intérêt de mes sujets, quitter les lieux qui m'ont vu naître, mais l'ambition ne me fera jamais renoncer à mon pays. Vous pouvez porter cette réponse au Chevalier anglois. A ces mots Olivier se leva, fit une profonde révérence, et se retira. Plein de trouble et d'agitation, il ne voulut ni réfléchir à cet entretien, ni se rendre compte de ses propres sentimens. Il forma la résolution d'éviter avec le plus grand soin toutes les occasions de

revoir la Duchesse en particulier, et se promit de ne jamais arrêter sa pensée sur le souvenir de cette dangereuse èntrevue. Il annonça à Isambard et au Chevalier anglois le refus de Béatrix, et ce refus si positif augmenta encore les espérances d'Isambard.

CHAPITRE III.

Une Méprise.

Male amor si nasconde.

LE TASSE.

Ben s'ode il ragionar, si vede il volto,
Ma dentro il petto, mal giudicar puosi.

L'ARIOSTE.

RIEN n'annonçoit dans le château de Clèves l'attente cruelle de la guerre; tandis que l'ambition, l'amour, la jalousie et la haine répandoient la tristesse et la sombre défiance dans le camp des Princes confédérés, la Cour de Béatrix, plus brillante que jamais, offroit chaque jour les amusemens les plus variés et les plus agréables. Béatrix avoit cette véritable dignité, que la seule vertu peut donner; la pureté de sa conduite, la noblesse et la modestie de son maintien, la délicatesse de son esprit, et en même temps la douceur

et le naturel de ses manières inspiroient à-la-fois le respect et la confiance. Elle étoit si aimable, on lui trouvoit tant de graces, que le desir de lui plaire faisoit prendre sans effort le ton et les formes qu'on devoit avoir devant elle ; sa présence réprimoit sans gêner, et c'est sans doute l'art suprême, non-seulement d'une Princesse, mais d'une femme jeune et belle, quel que soit son rang dans la société ; ou plutôt c'est un don précieux de la nature, qui vient de la pureté et de l'élévation de l'ame, et auquel l'éducation ne peut suppléer que par une frivole et superficielle apparence.

Béatrix joignoit à des talens enchanteurs et à l'esprit le plus étendu et le plus orné, cette aimable enfance de caractère, qui a tant de charmes lorsqu'elle est unie à des qualités brillantes et solides. Capable de raisonner avec profondeur, et de s'occuper d'affaires et d'études sérieuses, Béatrix savoit aussi s'amuser de bonne foi d'une bagatelle, et rire de mille petites

choses qui n'excitent communément que le dédain des beaux esprits. Quoiqu'elle eût naturellement une gaieté aussi vive que franche, son extrême sensibilité rendoit son humeur inégale; toujours douce, bonne, obligeante, elle n'étoit pas toujours gaie, on la voyoit quelquefois rêveuse, distraite et mélancolique; mais alors même jamais la gaieté des autres ne sembloit lui déplaire ou l'importuner, aussi cette espèce d'inégalité n'étoit en elle qu'un charme de plus, et ne servoit qu'à la rendre aussi intéressante que piquante. La Duchesse consacroit à l'étude et aux affaires toutes ses matinées et une partie de l'après-dîner, et elle se livroit le soir à la société; alors on causoit, on faisoit de la musique; on dansoit ou l'on jouoit à ces petits jeux inventés pour l'aimable enfance, et que la première jeunesse lui dérobe avec une joie si naïve, en se rappelant ce temps précieux d'innocence et de bonheur..... La jeune Délie sembloit préférer ce

genre d'amusement à tout autre; elle ne le proposoit jamais, et commençoit même toujours par s'y refuser; cependant au bout de quelques minutes, elle y perdoit sa tristesse habituelle et sa timidité; on la voyoit s'animer par degrés, et reprendre l'enfance et la gaîté de son âge; Olivier ne se mêloit jamais à ces jeux, mais il restoit à la musique, et quand la Duchesse chantoit, il se plaçoit dans l'endroit le plus retiré du salon, et toujours de manière, qu'on ne pouvoit voir son visage. Lancelot avoit une voix charmante; un soir qu'il avoit chanté plusieurs romances composées par Angilbert, ce dernier s'adressant à la Duchesse : je ne sais pas pourquoi, dit-il, Lancelot chante toujours mes romances, car il en fait lui-même de beaucoup plus agréables. J'en connois une entre autres qu'il a faite ici cet automne, et qu'il chante avec une expression touchante.... A ces mots la Duchesse demanda cette romance; au même mo-

ment Délie se leva pour s'en aller, la Duchesse la retint, et surprise de l'excessive rougeur qui coloroit son visage, elle regarda Lancelot, comme pour lui demander l'explication de ce mystère; Madame connoît le premier couplet de cette chanson, dit Lancelot, en montrant Délie, et elle m'a défendu de la chanter; et cela, reprit Angilbert, parce que Lancelot a donné à l'héroïne de sa chanson, le nom charmant de Délie, mais ce nom est grec, et un poëte a bien le droit de le placer dans ses vers. La Duchesse sourit, et comme il n'y avoit dans la chambre que les chevaliers du Cygne et les personnes qu'on vient de nommer, Béatrix, qui s'intéressoit à la passion de Lancelot pour sa jeune amie, l'autorisa par un signe à chanter la romance; alors il prit un luth et s'accompagna les couplets suivans :

Premier Couplet.

Oui, le bonheur, jenne Délie,
N'est fait que pour les tendres cœurs.
L'amour seul embellit la vie,
Et même en nous coûtant des pleurs
Au sein de la mélancolie,
Il fait goûter mille douceurs.

2.

Comme l'astre qui nous éclaire,
Ta beauté brille à tous les yeux,
Mais un seul don que je préfère,
Te fut refusé par les Dieux!...
Moi, j'aime autant que tu sais plaire,
Ah! mon partage vaut bien mieux!

3.

Dans une morne indifférence,
Sans intérêt coulent tes jours;
De ta froideur, de ton absence,
Il est vrai, je me plains toujours;
Mais du moins j'aime, et l'espérance
Vient quelquefois à mon secours.

4.

Tu portes sur cette prairie
Des regards froids, indifférens;
Avec toi j'y passe ma vie,
Là, je te vois, où je t'attends.
Les lieux habités par Délie
Enchantent mon cœur et mes sens.

5.

Des rossignols de ce bocage,
Tu prétends aimer les accens ;
Ils chantent du Dieu qui m'engage
Et les plaisirs et les tourmens.
Mais peux-tu comprendre un langage
Qui n'est fait que pour les amans ?

6.

Tu crois jouir d'un bien suprême
Dans nos danses et dans nos jeux,
Mais quelle différence extrême
Se trouve alors entre nous deux !
J'y tiens la main de ce que j'aime,
J'y suis encore le seul heureux.

7.

Rempli du feu qui me dévore,
La nuit je rêve à mon amour ;
Pour revoir l'objet que j'adore ;
Du soleil j'attends le retour ;
Mais pour toi cette douce aurore,
N'est que la naissance du jour.....

A la fin de ce couplet de la chanson de Lancelot, la trop sensible Délie ne pouvant plus cacher sa douloureuse émotion, se pencha vers la Princesse, dont elle tenoit une des mains, et

cacha sur l'épaule de Béatrix son visage baigné de pleurs.... Mais Lancelot avoit vu couler ses larmes; plein de trouble, d'espérance et de joie, il s'arrêta.... Tout le monde gardoit le silence, et chacun en secret interprêta, comme Lancelot même, l'attendrissement de Délie. La Duchesse vivement touchée, et souffrant de l'embarras de son amie, prit enfin la parole. Elle attribua à l'excessive timidité de Délie, cet étrange mouvement; elle assura même avoir vu d'elle plusieurs traits de ce genre; ensuite elle se leva, prit Délie sous le bras et sortit avec elle, laissant Lancelot au comble de ses vœux, et les autres Chevaliers bien convaincus, qu'en effet il étoit aimé.

CHAPITRE IV.

Le Mouchoir brodé.

Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.
D'une petite pièce de vers de FENELON.

C'est providence de l'amour
Que coquette trouve un volage.
LA MOTHE.

C'est d'un amour constant la vertu qui décide.
CREBILLON.

LE lendemain matin, Angilbert, Isambard et Lancelot se trouvèrent réunis dans la chambre de ce dernier. Ces trois personnes liées ensemble depuis longtemps par l'estime, la confiance, et par une grande conformité de goûts et de caractères, se livroient au charme de ces entretiens, qu'une ancienne connoissance et l'amitié rendent à-la-fois si doux et si intéressans, sur-tout après une longue absence. Lancelot et

Isambard remplis des plus douces espérances, étoient ce jour-là plus gais et plus communicatifs que jamais ; la conversation fut extrêmement animée; on parla beaucoup des intrigues de la cour de Charlemagne, et de la passion mutuelle de la princesse Berthe et d'Angilbert, dont Isambard et Lancelot avoient été les confidens, de l'aveu même de la Princesse. Après avoir rappelé plusieurs particularités de leurs amours, il n'y a qu'une chose, dit Isambard, que je n'ai jamais pu concevoir; une circonstance singulière vous obligea, pour l'intérêt même de votre amour, de me confier votre passion et vos espérances, avant d'avoir obtenu de Berthe l'aveu de ses sentimens ; je vous vis pendant quatre mois uniquement occupé d'elle, et dans l'instant où elle paroissoit le mieux disposée en votre faveur, vous rompîtes tout-à-coup, avec la plus étonnante légéreté de part et d'autre ; par exemple, la veille de cettte rupture, Berthe m'avouoit sans détour qu'elle vous ai-

moit; de votre côté vous l'adoriez; et deux jours après, elle me défendit impérieusement de lui parler de vous, et jamais vous ne voulûtes m'expliquer les motifs de cette subite brouillerie. Il a eu long-temps avec moi la même réserve, reprit Lancelot, en souriant, et par des raisons que vous approuverez; mais enfin il peut aujourd'hui, sans scrupule; vous confier cette singulière aventure. A ces mots Angilbert vivement pressé par Isambart, prit la parole en ces termes :

Je n'adorois point la princesse Berthe, comme Isambart vient de le dire; il m'attribue le sentiment qu'il éprouve dans ce moment, et j'en avois un très-différent. Je trouvois dans le caractère, dans les manières de cette princesse, ce charme indéfinissable, sans lequel l'amour ne sauroit exister, mais qui cependant ne produit pas toujours une passion violente. Je l'aimois sans aveuglement, je la voyois sans illusion, elle n'étoit pas à mes yeux, la femme la plus belle et la plus aimable,

mable, mais avec un instant de réflexion, mon cœur l'eût toujours préférée, s'il m'eût fallu choisir entre elle et la plus accomplie. Le sentiment qu'elle m'inspiroit ne me tournoit point la tête, en même tèms il pénétroit profondément mon ame ; je n'étois pas à l'abri d'une séduction passagère, d'autres objets pouvoient encore m'attirer et m'entraîner un moment, elle seule pouvoit me fixer. Peu de temps avant que j'eusse osé concevoir l'espérance de lui plaire, il m'arriva une aventure très-bizarre. Vous savez que je possède une maison de campagne à peu de distance d'Aix-la-Chapelle, et que des sources d'eaux minérales sont renfermées dans mon enclos. Comme elles ont des propriétés différentes de celles qui se trouvent dans la ville (1), j'en ai fait des bains publics ; celui des hommes tient à ma maison, celui

(1) Il y a en effet près d'Aix-la-Chapelle, un lieu nommé *Burscheid*, où l'on trouve ces eaux minérales d'une autre espèce. Apparemment que la maison d'Angilbert étoit située à *Burscheid*.

des femmes en est séparé par un petit bois. J'avois mis beaucoup de soin à orner ce dernier ; il est dans un vaste enclos entouré de murs ; il contient un beau jardin rempli d'arbres fruitiers et de fleurs. Ce jardin a deux portes ; l'une est celle d'entrée, qui est gardée par un de mes gens, qui ne la quitte jamais, et qui reçoit les femmes qui viennent se baigner. L'autre donne dans le petit bois qui conduit à ma maison ; j'en avois seul une clef, parce que je traversois ordinairement ce jardin pour me rendre à la ville, afin d'éviter un détour assez long. Mais j'y passois seul, j'envoyois d'avance mes domestiques et mes chevaux m'attendre en dehors à l'autre porte, et avant d'entrer dans cette enceinte, je faisois sonner du cor pour avertir le garde, qui, à ce signal, faisoit avancer mes chevaux, je prenois aussi cette précaution par égard pour les femmes qui pouvoient être aux bains, afin que si elles ne vouloient pas que je les rencontrasse,

elles ne sortissent pas des tentes dans ce moment. Un matin que j'entrois dans ce jardin, après avoir fait donner le signal accoutumé, j'aperçus de loin la chose du monde la plus extraordinaire. C'étoit une femme nue qui sortoit de dessous les tentes, et qui couroit à ma rencontre; cette action, faite dans le moment même où l'on venoit de sonner du cor, ne me permettoit pas de douter que cette femme ne fût la plus vile de toutes les courtisannes, et je n'en étois pas moins étonné de cet excès d'impudence. Je m'arrêtai, imaginant qu'elle prendroit alors le parti de retourner s'habiller sous la tente, mais elle poursuivit sa course; elle avoit pour tout vêtement une chemise mouillée et excessivement courte, et une longue chevelure noire, abattue sur ses épaules et sur sa gorge. Lorsqu'il me fût possible de distinguer à peu près sa figure, je vis avec une nouvelle surprise qu'elle s'étoit entièrement voilé le visage avec un mouchoir, qu'elle avoit entortillé autour

de sa tête ; cette circonstance me donna une sorte de curiosité, et la regardant avec attention à mesure qu'elle approchoit, je fus vivement frappé de la perfection de sa taille et de l'éclat éblouissant de sa blancheur..... Enfin se dirigeant toujours de mon côté, elle s'approche et se jette dans mes bras !......... A l'instant même, tremblante, hors d'haleine, elle tombe à genoux, et tirant le manteau que j'avois sur mes épaules, elle semble vouloir s'en couvrir, et me supplier de le lui donner, et tout cela sans articuler un seul mot. Ne sachant plus que penser, l'intérêt et la plus vive curiosité succédoient malgré moi dans mon ame au mépris et à l'indignation ; cependant je conservois encore ma première idée, mais n'en ayant plus la certitude, et voulant voir quel seroit le dénouement de cette scène, je cédai au desir qu'elle exprimoit. Je lui donnai mon manteau, en lui proposant de la conduire dans ma maison ; elle me fit signe qu'elle y consentoit, (ce qui me

rendit ma première opinion) ; elle s'enveloppa avec soin dans mon manteau ; je lui donnai le bras et nous nous acheminâmes vers le bois ; je tâchai vainement de voir à travers son voile si l'agrément de son visage répondoit à l'incomparable beauté de toute sa personne, on ne pouvoit absolument rien distinguer. Le mouchoir qui enveloppoit sa tête, étant orné d'une large broderie, formant des bouquets de roses rapprochés par les plis, cachoit entièrement ses traits. Elle marchoit avec peine, et je souffrois en voyant les plus jolis pieds du monde se meurtrir sur le sable et les cailloux. D'ailleurs, elle gardoit toujours un obstiné silence ; elle soupiroit et paroissoit être dans la plus pénible agitation. Nous entrâmes dans ma maison par une petite porte dérobée, et sans être vus, nous montâmes l'escalier, je la conduisis dans ma chambre, et je m'y enfermai avec elle. A présent, lui dis-je, expliquons-nous sans détour ; quel est le but de tout ceci ? Pour toute

réponse, elle s'avança vers une table, prit une écritoire et me fit signe de sortir ; je résistai ; elle insista par ses gestes, je m'avançai vers elle, en disant que je ne pouvois m'en aller sans prendre mon manteau ; à ces mots elle se prosterna devant moi, avec des gémissemens et des sanglots, qui me firent une impression que je ne puis dépeindre. Toutes les idées que j'avois conçues s'évanouirent ; je crus voir l'innocence, et j'éprouvai le plus pressant remords de l'avoir alarmée et méconnue. Je relevai la belle éplorée ; elle avoit un tremblement convulsif, qui m'effraya véritablement ; elle paroissoit pénétrée de terreur, et ne pas entendre ce que je lui disois pour la rassurer. Comme il sembloit qu'elle eût à peine la force de se soutenir, je voulois lui donner le bras pour la conduire vers un canapé ; mais tout-à-coup s'échappant de mes mains, elle court du côté de la fenêtre, l'ouvre impétueusement comme si elle eut voulu se précipiter dans la cour......

Ce mouvement fut si naturel, qu'il me fit frémir jusqu'au fond de l'ame; je m'élance, je la retiens; le manteau qui s'étoit détaché tombe à terre, et l'inconnue paroît encore entièrement nue à mes regards!........ Je la revis ainsi cette seconde fois, avec une sensation bien différente de celle que j'avois éprouvée dans le jardin. Combien les craintes et la pudeur que je lui supposois donnoient de prix à ses charmes! elle me parut une divinité!...... Je la tenois par le bras; mais aussitôt je mis un genou en terre, et ramassant le manteau, je m'en cachai le visage en le lui présentant....... Cette action parut la calmer; alors je lui dis que j'allois la quitter et lui envoyer une femme qui prendroit ses ordres, et que je ne reparoîtrois que dans le cas où elle daigneroit me rappeler. En effet, je sortis sur le champ, et lui envoyai la femme de mon concierge. Plein de curiosité, d'attendrissement et de trouble, je descendis dans le parterre, et en réfléchissant à cette étrange aven-

ture, j'imaginai que cette belle personne avoit peut-être une de ces maladies de nerfs, qui causent des vertiges et des accès où la raison s'égare, et que dans un de ces momens de délire, elle s'étoit échappée de la tente; mais je n'avois point vu de femme avec elle. Comment avoit-elle pu venir à ce bain absolument seule? Plus j'y pensois, moins je pouvois le comprendre; cependant il ne m'étoit plus possible de former des soupçons injurieux, en me rappelant la vérité de tous les mouvemens qui marquoient sa frayeur et sa modestie; ses soupirs et ses sanglots frappoient encore mon oreille, et j'avois vu le mouchoir qui couvroit son visage, se mouiller de ses larmes; je me perdois dans mes conjectures, lorsqu'au bout de trois quarts-d'heure, la femme de mon concierge revint me trouver.

Elle étoit enchantée de l'inconnue qui s'étoit jetée dans ses bras, en l'apercevant, de joie, disoit-elle, de revoir une personne de son sexe; l'in-

connue s'étoit habillée, (car on avoit envoyé chercher ses habits sous la tente); mais gardant toujours le mouchoir brodé autour de sa tête elle avoit absolument refusé de laisser voir son visage. Enfin, tout étoit expliqué, elle avoit conté son histoire que voici : un jeune homme amoureux d'elle depuis un an, après avoir vainement essayé de lui plaire, paroissoit depuis deux mois ne plus songer à elle. Les bains ayant été prescrits à l'inconnue, elle venoit les prendre de très-grand matin, suivie seulement d'une femme-de-chambre. Cette femme tomba malade, et une marchande qui travailloit pour l'inconnue, lui proposa de lui procurer une personne sûre qui la conduiroit aux bains et la serviroit. La proposition étant acceptée, il fut convenu que la femme-de-chambre d'emprunt se rendroit seulement ce jour-là, de son côté, aux bains une heure avant la maîtresse, afin de tout préparer, et aussi parce qu'elle logeoit tout auprès du village, mais qu'après le bain

elle escorteroit la jeune dame jusqu'à sa maison. En conséquence cette dernière s'étoit fait accompagner par un domestique, qu'elle avoit renvoyé à la porte ; en arrivant près de la tente, elle appelle la nouvelle femme-de-chambre, et l'aperçoit de loin au bout du jardin, et l'attendant elle se déshabille à la hâte ; et elle étoit déjà dans le bain quand la femme-de-chambre arrive ; mais que devient-elle lorsqu'en jetant les yeux sur cette prétendue femme, elle reconnoît le jeune homme amoureux d'elle !......... Sa situation étoit d'autant plus affreuse, que ce jour-là, il n'y avoit encore aucune autre baigneuse sous la tente, qu'elle s'y trouvoit seule. Eperdue, hors d'elle, son danger lui donne une force surnaturelle, elle se dégage de ses bras, et s'échappe de la tente ; dans ce moment on entend sonner le cor, elle court de ce côté, croyant être poursuivie par le jeune homme, elle n'avoit plus sa tête !....... D'ailleurs elle voyoit à peine, car en sortant de la tente elle

s'étoit voilé le visage; et ce fut ainsi qu'elle vint à ma rencontre. Ce récit dont je vous abrège une infinité de petits détails, qui ajoutoient à sa vraisemblance, me parut d'autant plus sincère, qu'il fut confirmé par le témoignage du garde de la porte, que j'envoyai chercher pour le questionner. Il me dit qu'en effet une femme très-grande et d'un aspect singulier étoit arrivée à la pointe du jour, en se disant femme-de-chambre d'une jeune et jolie dame, qui alloit venir; qu'au moment où le cor avoit sonné, cette femme, avec un air fort troublé, étoit accourue, qu'elle étoit sortie précipitamment; qu'au bout de la rue s'étant jetée sur un cheval qui l'attendoit, on l'avoit vu partir au grand galop, et disparoître au même instant. Ce détail ne me permit pas de conserver le moindre doute sur la sincérité et l'innocence de la charmante inconnue. Il ne me resta qu'une ardente curiosité et le plus vif intérêt pour elle. Il me parut fort simple alors, que la modes-

tie même l'eût engagée à cacher son visage plutôt que son sein, afin de n'être jamais reconnue de celui qui avoit eu le bonheur de la voir entiérement nue; je concevois aussi que pour la même raison, elle n'eût pas voulu me faire connoître le son de sa voix; mais je ne me consolois pas de l'avoir traitée avec tant de dédain et de légéreté, et je brûlois du desir de réparer mes torts. Je venois de lui envoyer des fleurs, des fruits et des rafraîchissemens, et pendant qu'elle déjeûnoit, je lui écrivis une lettre pleine de respect et de galanterie; au bout d'un demi quart-d'heure, on me rapporta sa réponse; l'écriture en étoit visiblement contrefaite; mais je trouvai dans le billet tant de grace, de noblesse et d'esprit, qu'une véritable admiration se joignit à tous les sentimens qu'elle m'inspiroit déjà. Elle me prioit dans son billet de la faire conduire dans une auberge qu'elle indiquoit, et m'annonçoit qu'elle alloit partir. Je la fis supplier de me per-

mettre d'aller lui faire mes adieux, elle y consentit. Je rentrai dans la chambre où elle étoit, avec autant d'émotion que d'embarras ; j'étois honteux de ma conduite avec elle, et je desirois passionnément lui laisser de moi une opinion favorable. Elle étoit habillée simplement, mais avec élégance, et je fus frappé de la grace de ses manières et de son maintien. Elle n'avoit plus le mouchoir brodé autour de sa tête, mais son visage étoit toujours entièrement caché par une grande coîffe de taffetas noir, rabattue jusque sur sa poitrine ; en m'apercevant elle se leva, et sa contenance à ce premier abord, exprima le trouble et la confusion...... J'étois interdit, et comme elle s'étoit fait une loi de ne pas dire un seul mot, ce profond silence augmenta mon trouble, car lorsqu'on est intimidé, il n'y a rien de plus embarrassant que l'obligation d'achever toutes ses phrases, et la certitude de n'être jamais interrompu. Après lui avoir renouvelé les excuses les plus

respectueuses, j'ajoutai qu'elle seroit assez vengée par les souvenirs de tout genre qu'elle me laissoit. A ces mots elle secoua la tête ; non, repris-je vivement, ces souvenirs sont ineffaçables, ils troubleront le repos de ma vie...... Je vous chercherai par-tout, si je ne vous rencontre pas, ne pouvant prendre une autre pour vous, je ne trouverai nul objet qui puisse me donner l'idée de la perfection, que mon imagination m'offrira sans cesse, en pensant à ce que j'ai contemplé pendant si peu d'instans, et à ce que j'ai lu !....... Ah ! puisque vous ne voulez pas même me répondre, ne me refusez pas quelque gage de votre bienveillance ; que je reçoive de votre main ce mouchoir qui couvroit votre visage, combien il me seroit précieux !........ (elle fit un signe de refus). Du moins, dis-je, vous êtes forcée de me laisser ce manteau que j'ai eu la générosité de vous offrir deux fois.... Il réalisera pour moi la fable de ces vêtemens funestes, qu'on ne pouvoit porter sans

se sentir embrâsé..... Mais je n'aurai point la témérité de m'en couvrir, ce seroit le profaner....... Il restera ici, là..... à cette place où je l'ai vu tomber ; à cette place où ma main tremblante eut le courage de vous le présenter. J'élèverai un autel à l'amour et à la pudeur, et je l'y déposerai !... Comme j'achevois ces paroles, elle baissa la tête sur son sein ; il me sembloit que je la voyois rougir...... Je saisis une de ses mains, elle avoit des gants, et je me rappelai que je n'avois pas remarqué particulièrement ses mains ; j'en fus fâché en pensant qu'un examen attentif à cet égard, auroit pu servir un jour à me la faire reconnoître. Elle retira doucement sa main, mais en serrant la mienne, et elle soupira. Ce premier signe de sensibilité m'émut et me toucha, je me mis à ses genoux, et oubliant le langage de la galanterie, je lui parlai avec moins d'art et plus de sentiment. Elle me força de me relever, et ensuite se tournant en face de moi, et se rap-

prochant un peu, elle parut m'écouter avec intérêt; je la conjurois toujours d'ôter son voile, ou de me dire son nom, et sur ses refus, je lui répétois qu'elle me laisseroit le plus malheureux de tous les hommes; là-dessus elle tira de sa poche un crayon et du papier, et elle écrivit de la main gauche ce petit billet : *Je me ferois connoître si je le pouvois, sans mourir de confusion et de honte. D'ailleurs, je suis bien sûre qu'un nouvel objet m'effacera bientôt de la mémoire du séduisant et léger Angilbert. Séduisant!* m'écriai-je, après avoir lu ces quatre lignes, la manière dont vous me traitez, prouve trop assurément que je ne le suis pas. *Léger*, j'ai pu l'être, mais il ne tient qu'à vous de rétablir ma réputation à cet égard........ Elle fit un signe d'incrédulité; eh bien! repris-je, si jamais vous me voyez occupé d'un autre objet, faites-vous connoître, et soyez sûre qu'un souvenir enchanteur vous donnera sur moi tous les droits de

l'engagement le plus sacré. Ainsi, il sera toujours en votre pouvoir de rompre des chaînes légères, que je ne prendrois que pour me distraire de votre image. Elle haussa doucement les épaules, et reprenant son crayon, elle écrivit encore deux ou trois lignes, pour me demander ma parole d'honneur, de ne jamais conter cette aventure à qui que ce fût. Je le promis, elle me remercia par un signe de tête, ensuite me montrant d'une main la porte, elle me tendit l'autre comme pour me dire adieu. Cet adieu me fit une peine réelle, et je la lui peignis avec vérité. Elle en parut touchée, car il y avoit une expression singulière dans son maintien, ses attitudes et ses gestes, mais elle me témoigna qu'elle vouloit absolument partir; je la conjurai de répondre encore à une seule question, et je lui demandai si son cœur étoit libre? elle écrivit cette réponse : *Je ne le sais pas bien moi-même.* Au moment même elle se leva, je voulus en vain la re-

tenir. Elle s'avança vers la porte, je tenois sa main, que je baisois avec attendrissement; elle s'arrêta une minute, et paroissant faire un effort sur elle-même, elle me quitta brusquement, s'élança vers la porte, l'ouvrit et disparut. Elle me laissa dans un abattement extraordinaire, et cette tristesse me prouva qu'elle avoit fait sur mon cœur, presqu'autant d'impression que sur mon imagination. J'allai retrouver le garde de la porte des bains, j'avois oublié de lui demander s'il avoit bien vu son visage lorsqu'elle étoit arrivée; mais il me répondit qu'elle avoit passé très-vîte, qu'il étoit occupé dans ce moment, et qu'il n'avoit pas du tout remarqué sa figure. J'étois véritablement affligé en pensant que vraisemblablement, je ne la reconnoîtrois jamais, et que peut-être je la rencontrerois souvent. Je me représentai toutes les femmes de la cour, afin de chercher entr'elles et mon inconnue, quelques rapports, et j'en trouvai de frappans à deux personnes

dont les visages sont aussi différens que les caractères, mais qui ont la même taille, la même blancheur, et toutes deux les plus beaux cheveux noirs; c'étoient Amalberge et Armoflède. Je me désolai en songeant que l'une étoit adorée de l'Empereur, et l'autre, selon l'opinion publique, l'épouse d'Olivier. Je me rappelai que la belle baigneuse, lorsque je l'avois questionnée sur l'état de son cœur, avoit répondu avec une incertitude, qui ne pouvoit convenir à une femme qui avouoit hautement une grande passion; ainsi tous mes soupçons se tournèrent sur Amalberge. Je connoissois assez sa vertu et sa modestie, pour être certain que si je ne me trompois pas dans ma conjecture, elle rougiroit en me revoyant la première fois. Ma curiosité ne me permit pas de différer cette épreuve. Je me rendis à la cour, je fus chez la princesse Berthe, j'y trouvai Amalberge, je la regardai fixément, ses yeux rencontrèrent les miens. Elle fut étonnée de la manière

dont je l'examinois, et elle en sourit avez une naïveté qui me détrompa dans l'instant. Cependant je m'approchai d'elle, je lui demandai si elle n'avoit pas été se baigner le matin; elle me répondit avec une simplicité et une tranquillité qui achevèrent de me désabuser entièrement. Alors je revins à Armoflède, qui me montra la même ignorance; mais comme je n'avois pas une opinion si favorable de sa sincérité, je conservai plus long-temps mes doutes. Enfin elle parvint à me les ôter, elle m'embarrassa à son tour en me demandant raison de toutes mes questions et de mon air mystérieux, curiosité qu'elle me témoigna pendant plus de huit jours, d'une manière si naturelle qu'il ne me resta pas le plus léger soupçon. Alors j'imaginai que la charmante personne que j'avois vue ne venoit point à la cour, ou peut-être étoit une étrangère. Son souvenir me poursuivit longtemps; et pendant plus de deux mois, je ne rencontrois jamais sans quelqu'émotion dans les rues et dans les pro-

menades, une jeune personne qui me paroissoit avoir une jolie taille, et de beaux cheveux noirs.

Un sentiment moins romanesque, moins vif peut-être, mais plus solide et plus vrai, vint me guérir de cette espèce de folie : je m'attachai à la princesse Berthe; je connus bientôt que j'étois aimé, cependant il m'étoit impossible d'en obtenir l'aveu ; à cette époque vers le milieu de l'hiver, il y eut un grand bal masqué à la cour; l'Empereur et les Princesses furent les seules personnes qui y furent sans masques. L'Empereur se retira à minuit ; alors j'osai, sans crainte, m'approcher de Berthe. J'étois déguisé avec soin, je me fis connoître, et pour se débarrasser du cercle qui l'environnoit, elle dit qu'elle alloit faire un tour dans la salle. Elle prit le bras d'Armoflède et d'une autre dame, et se mit en marche; je la suivis, et au bout d'un moment je priai tout bas Armoflède, qui venoit d'ôter son masque, de permettre que je la

séparasse de la Princesse, en donnant le bras à toutes deux. Elle y consentit, à condition que je lui confierois mon nom, je le lui dis sans hésiter, elle sourit et pour toute réponse, me donna la place que je sollicitois. Nous nous arrêtâmes à l'autre extrémité de la salle; la Princesse s'assit sur une banquette, les deux dames se placèrent à sa droite, et moi de l'autre côté, tout auprès d'une petite porte, par laquelle je pouvois m'en aller et disparoître tout-à-coup, si la prudence l'exigeoit. Au bout d'un quart-d'heure, Armoflède, sous je ne sais quel prétexte, se leva et s'en alla, un masque vint s'asseoir à côté de l'autre dame, et leur conversation très-animée, me donna la facilité d'entretenir sans contrainte la Princesse. Je me plaignis de l'incertitude où elle me laissoit, je la conjurai de fixer enfin ma destinée, par un seul mot, qui suffiroit à mon bonheur. Eh bien! reprit-elle, vous ne me reprocherez plus mon silence, j'ai répondu à la

lettre que j'ai reçue de vous ce matin ; j'ai cette réponse dans ma poche ; mais si je vous la donnois, vous me quitteriez pour l'aller lire.... Nous pouvons sans inconvénient rester ici encore une heure ; au bout de ce tems, il faudra nous séparer ; alors je vous remettrai ma réponse. Cette promesse ne pouvoit me laisser de l'inquiétude sur ce que contenoit sa lettre, ou pour mieux dire m'apprenoit d'avance ce que j'y trouverois. Ainsi, heureux et satisfait, je me soumis sans effort à cette décision. Trois quarts-d'heure s'écoulèrent rapidement dans un entretien plein de charmes. Malgré le desir que j'éprouvois de lire sa lettre, je m'attristois en pensant que dans quelques minutes, nous serions forcés de nous quitter ; elle partageoit ce regret, et me l'exprimoit d'une manière touchante, lorsque la porte qui se trouvoit à côté de moi s'ouvrit brusquement, et je vis paroître une femme d'une taille ravissante, avec de longs che-

yeux noirs déployés sur ses épaules, et vêtue d'une robe de mousseline blanche, d'un tissu si fin, que cet habillement ne sembloit être qu'une légère draperie. Son visage étoit caché; mais que devins-je, en reconnoissant dans le voile qui le couvroit, le mouchoir brodé de roses!.... J'aperçus tout ce que je viens de décrire en un clin-d'œil.... Berthe s'étoit retournée du côté de la dame, qui étoit avec elle, aussitôt qu'elle avoit entendu ouvrir la porte, elle lui parloit et ne vit point la personne qui entroit.... Sans perdre de temps, l'inconnue me dit d'une voix basse : *me reconnoissez-vous?* Cette question si simple ordinairement dans un bal, produisit sur moi un effet véritablement magique; l'inconnue me tendoit une main charmante, je me lève avec transport, je saisis cette main.... Elle m'entraîne, nous sortons par la petite porte, qui étoit restée ouverte. Nous nous trouvons dans un corridor obscur, au bout duquel nous rencontrons le vestibule

tibule qui conduit aux divers appartemens du palais; marchant avec une extrême rapidité, nous traversons la grande galerie, ensuite quelques autres pièces, nous arrivons au bas d'un escalier; après l'avoir monté, nous nous arrêtons à une porte qui s'ouvre aussitôt. Nous entrons et je reconnois l'appartement d'Armoflède; c'étoit en effet Armoflède elle-même!.... J'avois perdu la tête, j'étois enivré, et hors d'état de faire la moindre réflexion; Armoflède parut partager ce délire.... Je ne sortis de chez elle qu'une demi-heure avant le jour.... Mais quand je me retrouvai seul et rendu à moi-même, tout cet enchantement se dissipa. Je frémis en songeant au procédé outrageant autant qu'incompréhensible que j'avois eu pour la Princesse; je l'avois quittée sans prétexte, sans lui dire un mot, au moment où j'allois recevoir d'elle la preuve la plus positive de confiance et d'amour. Elle me l'avoit annoncé, elle me l'avoit promis, encore quelques minutes, et nous nous

séparions heureux l'un et l'autre !....
Je sentois tout ce qu'elle devoit éprouver ; la vérité même, dont l'honneur me défendoit de lui faire l'aveu, n'auroit pu me rendre excusable à ses yeux. Je ne pouvois moi-même concevoir que j'eusse été capable d'un tel excès d'extravagance. Je venois de sacrifier avec indignité une femme, qui daignant oublier la distance qui nous séparoit, me préféroit aux plus illustres et aux plus brillans établissemens de l'Europe, une femme aimable, vertueuse, sensible, et que j'aimois ; et à quel objet venois-je d'immoler la reconnoissance, l'amour, et de si chers intérêts ? A la personne la plus méprisable de son sexe. Car en réfléchissant à toute la conduite d'Armoflède, il me fut impossible de m'abuser à cet égard. Cette pudeur, cette réserve, cette extrême confusion qu'elle m'avoit montrée avant de se faire connoître, s'accordoient si peu avec son apparition au bal, et ce qui venoit de se passer entre nous, que l'amour le plus pas-

sionné n'auroit pu m'aveugler sur son caractère. Quand je me rappelois qu'elle paroissoit en public adorer Olivier, qu'elle professoit un tendre attachement pour la princesse Berthe; quand je songeois qu'ayant vu naître mes sentimens pour la Princesse, elle avoit attendu qu'ils fussent partagés avant d'essayer de l'emporter sur elle, et qu'elle avoit arrangé son plan de séduction de la manière la plus cruelle et la plus offensante pour sa rivale; quand je faisois toutes ces réflexions, j'éprouvois des mouvemens d'indignation qui alloient jusqu'à la haine. Cependant j'essayai de me justifier auprès de la Princesse, je lui écrivis une longue lettre, remplie de mensonges assez bien inventés; la lettre me fut renvoyée sans avoir été décachetée; Berthe se conduisit avec une dignité, une fermeté, et en même temps une raison et une sensibilité qui achevèrent de m'attacher à elle pour jamais. Elle ne chercha ni à me montrer, ni à me dissimuler son profond chagrin;

elle parut sérieuse et triste, mais elle ne se permit aucun reproche, aucune plainte, même indirecte, n'affecta ni dédain, ni colère, ne me défendit point de paroître chez elle, me traita toujours avec politesse et bonté; mais ne me laissa pas une seule occasion de lui dire un mot en particulier, et me renvoya constamment toutes mes lettres sans les ouvrir. Cette conduite m'ôta toute espérance et me causa la plus sincère douleur, et l'artificieuse Armoflède, malgré tous ses charmes, ne put ni me consoler ni me dédommager. Berthe n'avoit pas le moindre soupçon sur elle, car elle ne l'avoit ni vue, ni entendue, lorsqu'au bal elle m'arracha de ma place. Au mouvement que je fis avec tant de rapidité, Berthe enfin s'étoit retournée, mais j'étois déjà sur le seuil de la porte, et Armoflède qui marchoit devant moi se trouvoit dans le corridor. Ainsi notre intrigue étoit absolument ignorée. Je puis dire avec vérité que je l'aurois rompue sans effort dès le second jour;

mais les égards dus aux femmes, même qu'on méprise le plus, ne me permettoient pas une rupture si prompte ; d'ailleurs j'avois besoin de distraction. Je voulus connoître jusqu'où la dépravation d'une femme peut aller, et j'imaginai qu'Armoflède me l'apprendroit. Je soupçonnois que toute l'histoire des bains n'étoit qu'une fable, et qu'elle avoit prémédité cette étrange scène. Il me parut piquant d'obtenir un tel aveu de la femme la moins sincère qui soit au monde, et pour y parvenir, je lui montrai une inconcevable perversité. Je m'aperçus bientôt qu'elle m'en aimoit davantage, et quand elle fut bien convaincue que nous avions absolument la même manière de penser, elle se mit à son aise, et me fit des confidences qui surpassèrent tout ce que j'avois pu supposer. J'applaudissois à tout, et enfin je la questionnai sur l'aventure des bains ; elle éclata de rire, et me conta, sans hésiter, qu'ayant depuis quelque temps une *fantaisie* pour moi (ce fut son expression, car

nous avions banni les grands mots d'*amour* et de *passion*), elle avoit imaginé ce moyen de me séduire, et que la prétendue femme-de-chambre des bains étoit le domestique confident de ses intrigues, qu'elle avoit fait habiller en femme, afin qu'on me fit un rapport qui pût me confirmer dans mon erreur. Je l'avois deviné, et cependant je fus confondu de le lui entendre dire; en même temps cet aveu ne me donna pas l'entière conviction que je desirois, car je pensois, que si par hasard elle ne s'étoit pas avisée de ce stratagême, il étoit possible qu'elle s'attribuât faussement la gloire de l'avoir inventé. L'imposture est en elle une chose si naturelle, qu'alors même qu'elle croit pouvoir sans inconvénient montrer tous ses vices, elle ment encore; le mensonge et l'artifice ne la quittent jamais, et malgré l'emportement de ses passions, qui est extrême, elle est dans tous les instans occupée du projet, ou d'en exagérer la force, ou d'en dissimuler l'empire. Lorsqu'une personne

d'un tel caractère est bien connue, toutes les séductions de l'esprit et de la beauté ne peuvent rendre son commerce agréable ou piquant; je l'éprouvois avec Armoflède. Ne croyant jamais, ou ne croyant qu'à demi tout ce qu'elle me disoit, je l'écoutois sans curiosité et sans intérêt; d'ailleurs s'étant démasquée à mes yeux, elle n'avoit plus pour moi l'attrait de la variété. Il ne lui étoit plus possible de jouer la pudeur, l'ingénuité, la tendresse naïve et touchante; c'est la délicatesse qui fournit à l'amour une source inépuisable de sensations délicieuses et de sentimens toujours nouveaux. Elle semble faite sur-tout pour ce sexe charmant, qui ne peut la blesser sans renoncer aux graces; enfin Armoflède dévoilée n'ayant plus que le seul genre d'agrément de la courtisanne la plus effrontée, me fit connoître que la monotonie du vice peut être aussi insipide qu'elle est révoltante. Je ne produisois pas le même effet sur elle, car sa tête s'exaltoit

d'autant plus pour moi, qu'elle voyoit bien que je n'avois pas de passion; elle s'enflamma au point de m'avouer un jour qu'elle n'étoit point mariée, et elle me proposa très-sérieusement de m'épouser : je ne répondis à cette offre que par un éclat de rire; elle se fâcha, et je saisis cette occasion de terminer une intrigue, dont j'étois excédé. Soyons conséquens, lui dis-je : d'après le caractère que vous m'avez montré, quel charme auroit pour vous *une union légitime?* Vous seul me convenez, répondit-elle, et ne pouvant vous attacher, je voudrois vous enchaîner. Voilà, repris-je, une jolie réponse; mais belle Armoflède, vous êtes dans l'erreur, et je ne dois pas vous y laisser plus long-temps. Vous m'avez tourné la tête, et j'ai pris pour vous plaire une forme que vous embellissez, mais qui n'est point la mienne. Nous l'avons dit cent fois, toute tromperie est permise en amour; tout scrupule à cet égard est une sottise; vos principes que je n'avois pas

m'ont enhardi, je vous ai trompée.... — Comment? — Je me suis vanté d'une force d'esprit que je n'ai point. Je vous avoue que j'ai presque tous les préjugés que vous méprisez; je puis m'y soustraire un moment, mais j'y reviens toujours; enfin je le confesse, la vertu n'est point une chimère à mes yeux; elle me paroît aussi nécessaire au bonheur de la vie, qu'un air pur l'est à la santé; on ne peut l'abjurer sans se dessécher l'ame; rien ne dispense de l'admiration qu'on doit avoir pour elle; il faut la suivre ou la regretter!....

Ce discours moral produisit l'effet que j'en attendois; Armoflède prit avec raison l'éloge de la vertu pour un outrage, elle éclata; je ne cherchai point à l'adoucir, et je rompis avec elle sans aucun ménagement. Depuis cette rupture, elle m'offrit plusieurs fois mon pardon, elle me poursuivit même pendant quelques mois, et me fit deux ou trois scènes de fureur et de jalousie; mais toutes ces tentatives

n'eurent pas le moindre succès. Après avoir brisé ce lien honteux, je ne m'occupai plus que des moyens de regagner le cœur sensible que j'avois si profondément blessé. Je crus remarquer que Berthe me savoit gré de mon assiduité, et de la timidité que j'avois avec elle, car je n'osois ni l'approcher, ni lui parler; mais ma tristesse lui exprimoit assez ce que je ressentois. Au bout de quelques mois, je vis que son ressentiment étoit presqu'éteint; alors je hasardai de nouvelles lettres, elle me les renvoya comme les premières; je cherchai les occasions de lui parler en particulier, et elle recommença à m'éviter avec un soin extrême. Je repris ma réserve, et elle cessa de me fuir. Enfin, quand je fis de nouvelles tentatives, elle observa toujours invariablement la même conduite. J'avois presqu'entièrement perdu l'espérance, lorsque le bruit de l'entreprise des Princes ligués contre Béatrix, devint le sujet de tous les entretiens de la Cour. L'Empereur déclara qu'aussitôt

que le comte Thédéric (1) seroit revenu d'une expédition qui touchoit à sa fin, il l'enverroit avec des troupes au secours de la duchesse de Clèves, et en attendant, ce généreux Prince lui envoya Archambaud, chargé de lui offrir tous les secours d'argent qui pourroient lui être nécessaires, ce que la Duchesse n'accepta pas. Un soir que j'étois chez la princesse Berthe, on parla, comme à l'ordinaire, de Béatrix et de Gérold, et de l'inconcevable procédé de ce dernier, qui au moment d'obtenir la main de celle qu'il adoroit, lui écrivit une lettre de rupture, qu'il révoqua vainement quinze jours après. Tout le monde, en blâmant le comte de Bavière, soutenoit que l'ambition seule lui faisoit prendre les armes, et qu'il étoit impossible qu'après avoir rompu d'une manière si formelle, il eût pour la Duchesse une passion véritable. Je fus seul d'un avis contraire;

(1) J'ai déjà dit dans une note, que Thédéric étoit un des généraux et l'ami de Charlemagne.

j'assurai qu'une grande passion pouvoit bien ne pas préserver d'un grand tort, et j'ajoutai que puisque la Duchesse étoit inexorable, elle n'avoit jamais aimé. Comme Berthe, pendant cette discussion, gardoit le silence, j'osai m'adresser à elle, et lui demander son opinion. Je crois, répondit-elle en rougissant, que plus on aime, et plus on attache de prix à l'estime de son amant, et qu'alors quand il est coupable du procédé le plus offensant, l'amour même préserve de l'indulgence qui pourroit avilir. Cette réponse, remplie de délicatesse et de sentiment, me rendit l'espérance, et me pénétra de reconnoissance et de joie. J'étois si attendri, que je n'osai dire un mot de plus; mais Berthe lut dans mon cœur, et le soir même je reçus d'elle un billet, qui contenoit ces mots :

« Allez défendre une princesse op-
» primée, allez vaincre un infidèle...
» Partez sans me revoir et sans m'é-
» crire....... Quand la duchesse de

» Clèves sera délivrée de ses persé-
» cuteurs, revenez, je vous recevrai,
» je vous écouterai...... et si vous me
» demandez une réponse, je ne con-
» sulterai plus alors que mon cœur ».

J'obéis, je partis dans la nuit même; je n'écrivis point; mais Lancelot décidé à me suivre partit un jour plus tard, afin de rendre compte à la Princesse de mon exacte et prompte soumission à ses ordres. Lorsqu'Angilbert eut terminé son récit, on reparla d'Armoflède et l'on décida qu'il ne falloit pas souffrir qu'elle restât plus longtemps dans le château; je me charge, dit Angilbert, de la déterminer à choisir une autre demeure. Je l'engagerai à déclarer son sexe à la Princesse, et à lui demander pour retraite, la maison d'une vieille femme nommée Marceline, qui vient d'être condamnée ces jours-ci à un bannissement perpétuel. Cette maison est assez loin du camp, pour n'avoir rien à craindre des troupes; d'ailleurs, nous ferons dire aux princes par Giaffar, qu'elle sert d'asile

à une jeune personne protégée par la Duchesse, et certainement ils donneront à leurs soldats, l'ordre de la respecter. On approuva ce projet, qui fut exécuté le surlendemain. Armoflède vit bien qu'on la forceroit de suivre le conseil qu'on lui donnoit; elle s'y décida de bonne grace; elle inventa une longue histoire, qu'elle fut conter à la princesse, obtint d'elle la maison de la vieille magicienne, et fut s'y établir sans délai.

CHAPITRE V.

La Guerre et le Gage d'Amour.

O temps ! ô jours heureux où la forge innocente,
Ne brûlant que pour rendre une moisson moins lente,
Enfantoit seulement des socs et des rateaux.

REGNARD.

L'amour dans sa prudence est toujours indiscret.

Surena, de CORNEILLE.

LA trève touchoit à sa fin, et la Duchesse de Clèves ayant perdu tout espoir d'obtenir la paix, se livra à la plus profonde tristesse ; elle avoit donné à Délie une maison de plaisance, située au milieu de la forêt ; cette jeune personne alloit souvent avec Amalberge y chercher la solitude ; chaque semaine elle y passoit deux ou trois jours, dans une retraite absolue, et Béatrix accablée d'inquiétudes et de douleur, s'y enferma avec les deux amies, pendant les trois jours qui précédèrent l'expiration de la trève.

Cependant les Princes alliés assemblèrent un conseil pour la dernière fois, et malgré tous les efforts de Barmécide, la guerre y fut décidée. A la fin de cette séance, Barmécide reprenant la parole : Pour moi, dit-il, je jure par l'honneur et par la reconnoissance et l'amitié, de ne jamais quitter dans les combats le comte de Bavière, et de le défendre au péril de ma vie ; mais en même temps je jure de me borner à parer les coups des ennemis, et je m'engage par un vœu solennel, à n'attaquer jamais durant tout le temps de cette injuste guerre (*C*). Ce discours n'excita que des murmures, et l'on décida qu'on renverroit le surlendemain à Béatrix la déclaration formelle de la guerre. Les alliés n'avoient pas la moindre inquiétude sur les événemens de cette guerre. La supériorité de leur nombre, l'habileté de leurs généraux, l'excellente discipline de leurs troupes, tout sembloit leur promettre le plus éclatant succès. Le prince de Grèce venoit d'arriver dans leur

camp, et avec des troupes. Il étoit accompagné d'Adalgise, qu'il avoit rencontré dans sa route, et qui s'étoit joint à lui avec quelques autres Chevaliers, entr'autres le fameux Bruhier, guerrier redoutable par sa valeur, sa force physique et sa taille gigantesque (*D*). On savoit que tous les sujets de la Duchesse avoient pris les armes, et que le desir de la défendre inspiroit un tel enthousiasme, que les vieillards et les enfans s'enrôloient avec toute l'ardeur que montroit la jeunesse; mais les alliés méprisoient des soldats sans expérience, et chacun d'eux se livroit en secret aux plus séduisantes espérances que peuvent inspirer l'amour ou l'ambition. La Duchesse venoit de publier un manifeste, qui acheva de porter au comble l'admiration qu'on avoit pour elle. Dans cet écrit, Béatrix rendoit compte de tout ce qu'elle avoit tenté pour obtenir la paix; en faisant le détail de sa conduite et de celle des alliés, elle démontroit avec la plus grande évi-

dence l'injustice et la violence de leurs procédés. Mais elle se contentoit d'exposer les faits, et loin de se permettre des réflexions et des expressions injurieuses, elle ne parloit de ses persécuteurs qu'avec le ton de l'estime; elle savoit que le langage de la modération est toujours le plus persuasif et le seul qui ait de la dignité; elle savoit qu'il est glorieux de vaincre ses ennemis, et non de les insulter, et qu'enfin des manifestes ne doivent pas ressembler à des libelles.

La veille de l'expiration de la trève, Béatrix revint au château. Le soir, cette Princesse, les dames de sa cour, et les Chevaliers, revêtus de leurs armures, s'assemblèrent dans une grande galerie; là, tous les Chevaliers renouvelèrent le serment de combattre pour la Duchesse, et de ne la quitter que lorsqu'elle seroit délivrée de ses persécuteurs. Ensuite la Duchesse, et toutes les dames, attachèrent aux boucliers et aux lances des Chevaliers, différens ornemens, pris de leur ha-

billement; l'une donna un simple nœud de ruban, ou un morceau d'écharpe, l'autre un collier ou une chaîne. Plusieurs offrirent les agraffes d'or ou de pierreries qui rattachoient leurs robes; la Duchesse, qui la première fit ses présens, en distribua de magnifiques à chaque Chevalier ; mais quand elle fut près d'Olivier, s'arrêtant d'un air attendri : le crêpe noir, dit-elle, qui couvre votre bouclier, semble annoncer que vous n'y voulez point d'ornemens, et nous devons respecter cette volonté ; mais je ne puis renoncer au droit et au plaisir de vous offrir un gage de mon estime et de ma reconnoissance, je me flatte que vous voudrez bien accepter un coursier, qui vous sera présenté demain matin (1). A ces mots, Olivier s'inclina profondément, et la princesse s'avançant vers Isambard, qui étoit à côté de lui, ôta de ses bras deux superbes bracelets d'émeraudes

(1) On appeloit *Palefroi*, un cheval de parade, et *Coursier*, un cheval de bataille.

et d'opales, et les lui donna; on remarqua que ce présent étoit le plus beau qu'elle eût fait, et la jalousie n'observa pas avec moins de chagrin, que Béatrix en voulant attacher ces brasselets, avoit les mains si tremblantes, qu'elle ne pût les jamais fixer sur le bouclier d'Isambard. Une autre cérémonie de chevalerie succéda à celle-ci; Angilbert et Lancelot déclarèrent qu'ils vouloient s'unir à jamais l'un à l'autre, par l'alliance sacrée de frères d'armes. Ils se donnèrent la main, et Angilbert prenant la parole prononça le serment suivant : par tout ce que la religion, l'honneur et la vertu peuvent avoir de plus sacré, je m'engage à réunir pour jamais tous mes intérêts de fortune, d'ambition et de gloire avec les tiens; à partager toujours tes travaux et tes dangers; à te seconder dans toutes tes entreprises; à tout quitter pour te défendre ou pour te délivrer. Je te promets de ne jamais flatter tes passions, de te dire toujours la vérité, au risque même de te dé-

plaire ; et si tu t'égares, de t'excuser, de te plaindre, et d'employer tous mes soins à te consoler. Désormais tes amis et tes ennemis seront les miens, et les bienfaits ou les injustices dont tu seras l'objet, m'inspireront ou la plus vive reconnoissance ou le plus violent ressentiment que je puisse éprouver.

Lancelot répéta ce serment, ensuite les deux amis s'embrassèrent, et firent l'échange de leurs armes, ce qui termina la cérémonie (*E*). Au moment où l'on rentroit dans le salon, on vit paroître le vénérable Théobald avec la jeune Sylvia sa fille ; le vieillard n'ayant plus l'espoir de servir la Duchesse, par ses négociations avec les Princes, venoit partager ses dangers et s'enfermer avec elle.

Le lendemain matin, un écuyer de la Princesse fut prier Olivier de descendre un moment dans la cour qui étoit sous ses fenêtres, et là, on présenta au chevalier du Cygne, le plus beau cheval qu'il eût jamais vu, avec des éperons d'or et une housse bro-

dée en perles fines et en pierreries. L'extrême magnificence de ce présent, ne fut pas ce qui frappa le plus Olivier ; ses yeux se fixèrent sur deux rangs de grosses perles qui bordoient le haut de la housse, et qu'il reconnut dans l'instant, pour les avoir vues au cou de la Duchesse, et il se rappela qu'il avoit entendu dire à Délie, qu'elle tenoit ce collier de son père, et que c'étoit la seule chose de ce genre à laquelle elle fut attachée. Tandis qu'il considéroit ces perles avec une émotion inexprimable, l'écuyer reprenant la parole : vous pourrez, seigneur, dit-il, vous vanter de posséder un cheval unique dans le monde. Chargé depus six semaines par la Princesse d'acheter le meilleur cheval que je pourrois trouver, le hasard me fit découvrir celui-ci, qu'on amenoit au camp pour le comte de Bavière ; la Princesse en a offert un prix si exorbitant, qu'elle a eu la préférence ; mais quoiqu'on l'assurât qu'il fût parfaitement dressé, elle a voulu n'avoir aucun doute à cet

égard, et tous les matins, à la pointe du jour, elle le faisoit exercer en sa présence. Ce détail ne rétablit pas le calme dans l'ame agitée d'Olivier; immobile, et les yeux toujours fixés sur le collier, il gardoit un profond silence; l'écuyer en conclut que ce Chevalier aimoit beaucoup mieux les diamans et les perles que les chevaux. Il se retira très-choqué, et fut dire avec humeur à la Duchesse, que le chevalier du Cygne dédaignant le plus parfait coursier de l'Europe, n'avoit regardé que la housse; mais ce rapport fit un effet très-différent de celui qu'il comptoit produire. Cependant, Olivier devoit remercier Béatrix; après beaucoup de peine et de réflexions, il étoit parvenu à préparer une phrase qui lui paroissoit convenable; mais malheureusement il ne put en articuler que les deux ou trois premières syllabes. il s'arrêta, car il avoit oublié ce qu'il vouloit dire. Béatrix rougit....... tous deux se regardèrent en silence; Olivier tressaillit, leva les yeux au ciel,

et s'éloignant brusquement il sortit du salon. Il y rentra au bout d'une demi-heure, plusieurs personnes étoient survenues et entouroient la Duchesse. Amalberge appela Olivier pour lui montrer un portrait en miniature de Délie, et peint par Béatrix ; Olivier admira également la beauté de la peinture et l'exactitude de la ressemblance ; ah ! qu'on est heureux, dit-il, en soupirant, de posséder une image aussi parfaite d'un objet qu'on aime !...... Il n'en dit pas davantage et prononça ces paroles à demi - voix ; mais elles furent entendues et recueillies. Le reste de la soirée se passa tristement ; toutes les dames, et sur-tout Béatrix et Délie, étoient plongées dans la mélancolie la plus profonde. On savoit par le rapport d'un déserteur du camp, que le projet des alliés étoit de tenter un assaut dès le lendemain ; et en effet cette tentative eut lieu, mais sans succès. Les assiégés firent une sortie, et livrèrent un combat qui fut long et sanglant. Le roi de Pannonie y fut

grièvement blessé ; tous les défenseurs de la Duchesse combattirent avec une ardeur héroïque ; mais les chevaliers du Cygne se surpassèrent eux-mêmes, et firent de tels prodiges de valeur, que ce combat auroit seul suffi pour les immortaliser. Au fort de la mêlée, Ogier qui depuis long-temps cherchoit à s'approcher du comte de Bavière, se trouva enfin près de lui ; alors lui adressant la parole : Prince, lui cria-t-il, je vous offre le gage de bataille, et par un double motif, pour défendre la duchesse de Clèves, et pour venger l'infortunée Maria..... A ce nom, le comte également surpris et frappé perdit un moment la brillante audace qu'il venoit de montrer dans le combat ; mais se remettant promptement de son trouble : j'accepte le défi, répondit-il. Au moment même, la bataille est suspendue, les guerriers se replient dans leurs rangs, on laisse libre un vaste champ, et les deux héros s'avançant avec une contenance noble et fière, saluent les deux armées, et ensuite

fondent avec impétuosité l'un sur l'autre. Après un combat opiniâtre dans lequel Ogier fut blessé, tous les deux dans un choc violent, brisèrent à la fois leurs lances. Alors on les sépara, et la bataille générale recommença (*F*). Le jeune Zemni, exalté par l'exemple de son maître, s'y distingua d'une manière remarquable. Se trouvant vis-à-vis du redoutable Bruhier, la stature gigantesque de ce dernier ne l'empêcha point de l'attaquer. Bruhier sourit en voyant la taille et la jeunesse de son adversaire, et par une générosité commune en ce temps, il ne voulut point combattre avec l'arme terrible dont il se servoit ordinairement; il rendit à son écuyer sa lance de bataille, et en prit une courte et légère, qu'il n'employa qu'à parer les coups que lui portoit Zemni. (*G*). Ce dernier voyant ces ménagemens fut chercher un guerrier d'une force plus proportionnée à la sienne. Le vindicatif Adalgise parcourut plusieurs fois les rangs dans l'espoir de rencontrer Isambard, et

prenant Olivier pour lui, il l'attaqua; le chevalier du Cygne le renversa d'un coup de lance; au moment d'être fait prisonnier, le prince Lombard fut délivré par les gens de sa suite. Mais Olivier saisit son coursier magnifiquement enharnaché, et le donna en garde à ses écuyers; Adalgise remontant un autre cheval, rençontra à quelques pas de là Grimoald, duc de Bénévent, son beau-frère. L'attachement de ce dernier pour Charlemagne, inspiroit au prince Lombard une haine implacable, il s'élança sur lui avec fureur. Grimoald le reconnoissant à son armure noire, et sur-tout à son emportement, le combattit à regret, mais les soldats grecs que commandoit Adalgise, vivement poussés par Isambard, commencèrent à ployer avec une extrême confusion. Adalgise, pour les rallier, quitta son adversaire; Isambard les poursuivit; dans ce moment, le prince de Grèce accourut avec le corps de troupes qu'il s'étoit réservé; aussitôt les fuyards reprirent leurs rangs, et le

chevalier du Cygne, malgré sa rare valeur, alloit être enveloppé de toutes parts, lorsqu'Olivier, suivi seulement de Zemni et de deux écuyers, vint à son secours avec une telle impétuosité, qu'au même instant, le désordre se remit dans tous les rangs des ennemis. On vit fuir pour la seconde fois devant des François, l'aigle impériale des anciens Césars. Les soldats, saisis d'une terreur panique, abandonnèrent leurs chefs. Adalgise s'échappa; mais Olivier se précipita sur le prince Constantin, et le fit prisonnier. Pendant que ceci se passoit au centre de l'armée, les quatre fils Aymon, Angilbert et Lancelot obtenoient des succès à peu près semblables à l'aîle gauche. Ogier, Archambaud, Astolphe et le jeune Roger, commandoient l'aile droite avec autant d'avantage que de gloire. Ogier n'ayant reçu qu'une légère blessure, n'avoit pas voulu quitter la bataille. Quoiqu'il eût perdu beaucoup de sang et qu'il en fût affoibli, emporté par son ardeur, il s'avança dans les

rangs ennemis avec trop de témérité. Bruhier l'attaqua et le fit prisonnier. Cependant Gérold et les autres chefs voyant la bataille perdue, s'occupèrent de la retraite, ils la firent en bon ordre et avec autant d'habileté qu'ils avoient montré de courage dans le combat. La nuit commençoit à tomber, les vainqueurs rassemblèrent leurs troupes et rentrèrent triomphans dans le château ; la Duchesse pâle et tremblante, et soutenue par deux personnes, vint les recevoir au bas du grand escalier. Olivier lui présenta le prince de Grèce son prisonnier, Isambard, le jeune Guichard, et plusieurs autres mirent à ses pieds des drapeaux et des étendarts pris à l'ennemi. Béatrix, agitée, trop profondément émue, pour qu'il lui fût possible de parler, ne pouvoit remercier ses défenseurs que par l'expression touchante de sa physionomie. Toute la cour se rendit dans la grande galerie. On y fit entrer tous les soldats qui purent s'y placer ; les autres se tinrent dans les vestibules

qui communiquoient à la galerie par de larges arcades ; là, suivant les usages militaires des siècles de la chevalerie, des hérauts d'armes devoient décerner le prix de la valeur au guerrier qui s'étoit le plus distingué dans la bataille (*H*). Déjà les hérauts d'armes s'avançoient vers Olivier, l'assemblée entière prévint leur jugement. Les soldats et les chevaliers s'écrièrent tous à la fois qu'Olivier méritoit le prix. Alors la Duchesse s'approcha de lui. Olivier mit un genou en terre devant elle ; Béatrix lui présenta une branche de laurier, et un superbe rubis qu'elle tira de son doigt ; ensuite elle lui tendit la main que le vainqueur avoit le droit de baiser ; au moment même une musique éclatante et guerrière célébra le triomphe du chevalier du Cygne. Ses généreux rivaux vinrent tous l'embrasser ; les soldats applaudirent à sa gloire par leurs cris de joie, et le nom d'Olivier retentit de toutes parts dans le palais. Olivier attendri, troublé jusqu'au fond de l'ame, s'étonna de

se retrouver sensible à la gloire, et ne reconnoissant plus son cœur, il craignit plus que jamais d'y descendre et de l'interroger. On se mit à table, et Béatrix fit placer à ses côtés Olivier et le prince de Grèce. Elle traita ce dernier avec la générosité qui étoit dans son caractère, et que prescrivoient les mœurs de ce temps; respecter un ennemi vaincu, adoucir son malheur par des témoignages d'estime et les égards les plus délicats, combattre avec intrépidité et triompher avec modestie, telle étoit la conduite et les procédés que ces anciens guerriers, quoique *dépourvus de toute philosophie*, regardoient comme des devoirs indispensables et sacrés (*J*). Pendant le repas, Olivier, pour la première fois, parla à Béatrix, sans en être interrogé; il lui demanda si les succès de cette journée n'achevoient pas de dissiper toutes ses craintes. Ah! sans doute, répondit-elle, ce jour est le plus beau de ma vie! . . . . Mais si vous saviez ce que j'ai souffert pendant la bataille!...

Ce peu de mots disoit beaucoup, mais le son de sa voix et son regard exprimoient davantage encore..... Olivier baissa ses yeux humides de pleurs; la Duchesse reprenant la parole changea d'entretien, et après avoir parlé de choses indifférentes, elle fit remarquer à Olivier combien Délie étoit changée. L'état où je l'ai vue durant le combat, ajouta Béatrix, m'a confirmée dans la persuasion où j'étois, qu'elle aime Lancelot; car un intérêt vague et général, quelque vif qu'il puisse être, ne sauroit produire une telle sensibilité. Ces paroles firent tressaillir Olivier; emporté par un mouvement irrésistible, il leva les yeux pour regarder la Duchesse, mais elle avoit le visage tourné du côté du prince Constantin, et elle resta longtemps dans cette attitude. Olivier ne parla plus; une violente palpitation de cœur, une insurmontable distraction, et le désordre de ses idées, ne lui permettoient, ni de répondre, ni même d'entendre ce qui se disoit au-

tour de lui. Cependant cet état de trouble et d'agitation n'étoit pas dénué de charmes, et pour la première fois depuis son malheur, il éprouvoit une émotion vive et mêlée d'une joie secrète. La conversation devint générale, et tout-à-coup tomba sur le défi qu'Ogier avoit fait à Gérold. Personne n'ayant entendu parler de cette infortunée Maria, on ne pouvoit concevoir le vif intérêt qu'Ogier prenoit à cette inconnue; après plusieurs conjectures on changea d'entretien, et au moment où l'on sortoit de table, Délie en voulant se lever, retomba sur sa chaise en perdant entièrement l'usage de ses sens; la Duchesse vola près d'elle, et la voyant plongée dans un profond évanouissement, elle s'effraya, la fit porter dans sa chambre et l'y suivit. Cet accident alarma vivement Lancelot; mais Olivier, qui avoit dans cette soirée beaucoup plus d'obligeance qu'à l'ordinaire, éprouva un grand plaisir à dissiper l'inquiétude de Lancelot et à le rendre heureux, en lui

confiant ce que lui avoit dit la Duchesse. Cette dernière ne rentra point dans le salon. Théobald vint dire de sa part aux Chevaliers, qu'il iroit au camp le lendemain matin, proposer l'échange d'Ogier contre le prince de Grèce. Olivier avant de se coucher, ordonna à ses écuyers de conduire au pavillon du jeune Roger, le superbe cheval qu'il avoit pris au prince Adalgise; Roger accepta avec reconnoissance, mais sans embarras ce magnifique présent. Car alors le Chevalier le plus riche donnoit sans faste au plus pauvre qui recevoit sans humiliation. On ne connoissoit point encore cette fausse délicatesse, si cruelle pour l'amitié, si gênante pour les ames généreuses, et dont l'orgueil et l'avarice ont fait depuis une vertu (1). Laissons

---

(1) Dans les combats, dit M. de Sainte-Palaye, les Chevaliers riches donnoient aux plus pauvres les chevaux ou autres dépouilles qu'ils enlevoient aux ennemis. Cette générosité avoit passé en usage, et on la retrouvoit dans toutes les circonstances de la vie, etc. (*Voyez Mémoires de l'ancienne Chevalerie*, tome I.

un moment la brillante cour de Béatrix pour voir ce qui se passe dans le camp de ses ennemis. Bruhier étoit sujet du comte de Bavière, et son premier soin après la retraite, fut de conduire son illustre prisonnier dans la tente de Gérold. Le Prince parut ému en voyant Ogier, mais il lui prodigua les témoignages d'estime les plus flatteurs; nous ne devons, dit-il, l'honneur de recevoir dans ce camp le vaillant Ogier, qu'à la témérité de son courage; et si nous l'y retenions, on pourroit croire que je crains de reprendre le combat qu'il avoit provoqué, et que nos armes rompues ne nous ont pas permis de continuer. Je sais combien mes talens sont inférieurs à ceux d'un si fameux Chevalier, mais j'aime mieux une glorieuse défaite que le soupçon d'une lâcheté. Ainsi, vous êtes libre, et demain aux premiers rayons du jour, les héraults-d'armes vous reconduiront dans le château de la Duchesse. En achevant ces paroles, le comte fit signe à Bruhier et aux autres officiers

de sortir, et lorsqu'il fut seul avec Ogier, il le conjura de lui dire comment il connoissoit Maria, et de lui apprendre le lieu de sa retraite. Ogier touché de la générosité de ce Prince, lui conta sans détour, de quelle manière il avoit appris l'histoire de Maria. Pendant ce récit, Gérold troublé et vivement attendri, ne put retenir ses larmes; ah! Seigneur, lui dit Ogier, est-il possible que votre grande ame n'ait pour cette intéressante et malheureuse Maria qu'une pitié momentanée! vous renoncez à ce cœur sensible, dont vous faites le tourment, et vous y renoncez pour une chimère; car jamais la duchesse de Clèves ne consentira à vous donner la main. Eh bien! reprit Gérold, lisez donc dans mon cœur; il est certain que je n'ai jamais eu de passion violente que pour la Duchesse; vous connoissez cette femme incomparable, vous devez concevoir combien il faut de temps et d'efforts pour se détacher d'elle. Je n'ai plus d'espérance, et je l'aime encore éper-

duement. Je voudrois que du moins son destin dépendît de moi, je voudrois être l'arbitre de son sort; alors elle rendroit justice à mes sentimens, j'obtiendrois son estime, et la reconnoissance produiroit peut-être ce que l'amour n'a pu faire; mais malgré cette passion qui me domine, le souvenir de Maria me poursuit dans tous les momens. Croyez que si je la retrouvois, je ne balancerois point à lui tout sacrifier; et croyez même qu'elle seule au monde pourroit me consoler et me guérir. Ah! si j'avois connu toute la sublimité de son ame sensible et généreuse, pensez-vous, que j'eusse eu l'ingratitude et la cruauté de lui déclarer, en m'engageant à l'épouser, que j'éprouvois pour une autre une passion invincible?... Un moment d'erreur a détruit pour jamais la félicité de Meinrad et de Maria; mais je suis mille fois plus à plaindre que ces deux victimes de mon égarement. J'ai trahi mon ami, j'ai séduit un enfant; j'ai toujours devant les yeux Meinrad

au fond d'un cloître, et Maria errante et désolée! Maria, si jeune, si belle, si ingénue!... Je n'ai pour me distraire de ces images déchirantes, qu'une passion sans espérance!... Ah! croyez que Meinrad et Maria sont assez vengés. En disant ces paroles, le Comte laissa tomber son visage sur ses deux mains, et resta dans cette attitude quelques minutes. Ogier reprit la parole pour l'assurer qu'il s'étoit fait un devoir de cacher cette triste histoire, qu'il ne l'avoit contée à personne, et que la Duchesse n'en avoit aucune connoissance. Cette assurance fit un extrême plaisir à Gérold; il reparla de Béatrix et ensuite de Délie. Ogier lui dit que cette jeune personne s'étoit presqu'entièrement retirée de la Cour, pour se consacrer à la retraite dans une maison que la Duchesse lui avoit donnée. Cet entretien du Comte et d'Ogier se prolongea encore un quart-d'heure; ensuite Ogier, séduit par les graces de Gérold, et charmé de la réception qu'il en avoit reçue, fut chercher le repos

dont il avoit tant de besoin. Le lendemain, aussitôt que parut le jour, Ogier se leva et fut prendre congé du Comte; ce dernier lui fit de magnifiques présens; il lui passa au cou une belle chaîne de topazes, en lui disant, suivant l'esprit de galanterie de ce temps, qu'il la lui donnoit pour qu'il l'offrît *à la dame dont il étoit aimé.* Enfin, Gérold après avoir comblé le Chevalier danois de marques de distinction et d'amitié, le reconduisit lui-même hors du camp, et le chargea de demander à la Duchesse une suspension d'armes de quelques jours, afin de rendre les derniers honneurs aux guerriers qui avoient péri dans la bataille. A peu de distance du château, Ogier rencontra Théobald, qui alloit au camp proposer l'échange du prince Constantin et d'Ogier. Très-étonné de voir ce dernier, il l'interrogea, et apprit avec plaisir le procédé généreux de Gérold. Il retourna au château avec le Chevalier danois, dont l'arrivée causa autant de joie que de surprise. Béatrix,

après avoir écouté le rapport d'Ogier, ne voulut pas être surpassée en générosité, et dans l'instant elle fit dire au prince de Grèce qu'il étoit libre. Ce Prince vint la remercier ; elle lui annonça la suspension d'armes, et l'engagea à rester quelques jours à sa Cour. Constantin, déjà rempli d'admiration pour la Duchesse, y consentit avec plaisir, et en la voyant davantage, il acheva de se dégoûter entièrement de la cause injuste dans laquelle il s'étoit engagé.

CHAPITRE VI.

Une erreur, un mensonge, un égarement.

Toute blancheur cède à l'éclat du fard,
Et la nature éblouit moins que l'art.
J. B. ROUSSEAU,

Age des passions, trop aveugle jeunesse,
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés !
VOLTAIRE.

Le comte de Bavière fit de tristes réflexions sur l'entretien qu'il avoit eu avec Ogier, et en se le retraçant avec détail, il fut fâché de ne lui avoir pas fait plus de questions sur Délie ; mais n'ayant parlé d'elle qu'à la fin de la conversation, il n'avoit pas voulu retenir Ogier plus long-temps. Tout ce qu'on lui disoit de Délie, et sur-tout le compte que Barmécide lui avoit rendu de son entrevue avec elle, excitoit à-la-fois en lui le plus tendre intérêt et

la plus vive curiosité. Il se rappela tout-à-coup que la Duchesse lui avoit fait demander de donner l'ordre à ses soldats de respecter l'asile d'une jeune personne qu'elle protégeoit, et qui s'étoit fixée dans une maison de campagne. On n'avoit pas dit le nom de cette jeune personne; mais Ogier venoit d'apprendre à Gérold, que Délie s'étoit retirée dans une profonde retraite. En rapprochant ces deux faits, le comte ne douta pas, que la demande de Béatrix n'eût eu Délie pour objet. Ogier n'avoit pas désigné la maison, mais le Comte croyoit savoir parfaitement où elle étoit située, Béatrix lui ayant fait donner tous les détails relatifs à l'habitation de la jeune personne, pour laquelle on sollicitoit sa protection. Aussitôt le Comte entraîné par une irrésistible curiosité, conçut le projet d'aller secrètement faire une visite à celle qu'il croyoit être cette intéressante et belle Délie. La suspension d'armes lui donnoit à cet égard toute la facilité qu'il pouvoit desirer,

et l'espoir de pouvoir rencontrer la Duchesse seule et sans suite dans cette maison, acheva de le déterminer. Aussitôt que la nuit fut tombée, il monta à cheval, sortit du camp sans être vu, et se rendit seul à la maison où l'on avoit relégué Armoflède. On étoit aux derniers jours du mois de janvier, la neige, le verglas et le froid rendirent cette petite course très-pénible; le Comte arrivé, frappe à la porte. On le fait attendre assez long-temps, et il entend qu'il y a beaucoup d'agitation et de mouvement dans la maison; cependant on vient, mais avant d'ouvrir, on veut savoir son nom. Mourant de froid, et impatienté de ces délais, le Comte se nomme; alors nouveau mouvement dans la maison, et un instant après on revient et l'on ouvre. Gérold traverse rapidement un vestibule et un petit antichambre très-obscur, au bout duquel il aperçoit une jeune personne qui s'avance à sa rencontre. Il ne pouvoit la voir qu'imparfaitement, mais elle

lui parut charmante ; il s'approche, et la saluant avec respect : Je me flatte, dit-il, que la belle Délie n'attribuera qu'à ma reconnoissance la témérité de cette visite. Je brûlois du desir de la remercier moi-même de l'intérêt qu'elle daigne prendre à mon sort... Ce début surprit étrangement Armoflède ; mais dans l'instant, entrevoyant le sujet d'une scène amusante, elle se décida sans balancer à confirmer Gérold dans son erreur. Elle ne répondit rien, et prit l'attitude et le maintien d'une personne timide, naïve et profondément émue. Elle fit passer le comte devant elle, dit un mot tout bas au domestique qui la suivoit, et au moment même elle entra avec Gérold dans un salon très-éclairé. Gérold regarda avec empressement celle qu'il prenoit pour Délie, elle ne lui parut pas aussi jeune qu'on le lui avoit dit ; mais il fut enchanté de sa figure et de ses manières. Armoflède, après avoir soutenu cet examen en silence, et les yeux baissés, prit enfin la parole, et

d'une voix entrecoupée invita le comte à s'asseoir sur un canapé, et s'y plaça à côté de lui. L'excès de son embarras frappa et intéressa Gérold : plus il la regardoit, plus elle lui paroissoit jolie; il ne se l'étoit pas représentée sous une forme aussi piquante, il la trouvoit moins belle et plus agréable qu'il ne l'avoit imaginé. Cependant Armoflède s'enhardissant, osoit lever les yeux et même les fixer sur le comte de Bavière. Il étoit beau et dans tout l'éclat de la jeunesse, et les regards d'Armoflède exprimèrent *ingénuement* l'impression qu'il produisoit sur elle. Gérold oublioit de parler de Béatrix, le desir d'intéresser Délie l'occupoit seul dans cet instant. Il lui disoit tout ce que la galanterie peut inspirer de plus aimable, et finit par lui demander dans quelle partie de ses états elle étoit née. Seigneur, répondit Armoflède, je n'ai point reçu le jour dans les terres que vous possédez près des frontières de ce duché; j'ai le bonheur d'avoir pour patrie les lieux dont vous portez le

nom, je suis née dans le comté de Bavière. Mes parens voulant me donner pour époux un homme que je ne pouvois aimer, j'ai su par la fuite me soustraire à cette tyrannie, et sous un nom supposé, je me suis réfugiée dans cette cour. Je fuis le monde, je vis dans une profonde solitude, et je trouve dans cette retraite, un charme de plus, en pensant que j'y suis sous votre protection, puisque vous avez donné l'ordre de respecter mon asile. Cette réponse, qui contenoit tant de choses tendres pour le comte, augmenta son étonnement et son intérêt : que je plains, dit-il, celui qui n'a pu vous plaire et que vous avez fui !..... Mais pourquoi, charmante Délie, ne vous êtes-vous pas adressée à moi ? Mon autorité auroit pu vous être utile........ À vous, grand dieu ! s'écria Armoflède, comme si elle eût été emportée par un premier mouvement. La véhémence de cette exclamation, et ensuite l'excessif embarras qu'affecta Armoflède, parurent à Gérold

un trait de lumière ; il crut voir clairement qu'il étoit aimé de cette jeune personne, qui apparemment sur sa réputation s'étoit livrée à une passion romanesque qu'elle nourrissoit sans espérance, et qui causoit cette insensibilité apparente, et cette mélancolie qu'on lui reprochoit. Gérold se rappela que Barmécide, après son entrevue avec Délie, avoit eu cette idée, et lui-même n'en douta pas. La singularité de cette passion et les charmes de celle qui l'éprouvoit, la vertu, l'innocence qu'il lui supposoit, tout se réunissoit pour exciter l'intérêt, et flatter l'amour-propre du galant et léger comte de Bavière. Il feignit de n'avoir pas compris le sens de l'imprudente exclamation ; il vouloit arracher un aveu plus formel, et croyant surprendre l'innocence, il employoit beaucoup d'art pour tomber lui-même dans les pièges du vice et de l'imposture. Il n'avoit que le dessein de s'assurer de son triomphe sur un cœur ingénu, et il oublioit que c'étoit ainsi qu'il avoit

séduit l'infortunée Maria. Il fit quelques questions à Armoflède, et entr'autres choses, il lui demanda depuis combien de temps il avoit le bonheur de l'intéresser : depuis le jour, reprit-elle, où j'eus celui de vous voir. Comment, reprit le comte vivement étonné, vous avez pu me voir sans que je vous aie aperçue ? — Vous présidiez à une cérémonie publique, et j'étois confondue dans la foule...— Ah ! j'aurois dû vous y distinguer......... Mais.......... combien de temps s'est écoulé depuis cette époque ?...... — Deux mortelles années !.. — Souffrez encore une question ; j'éprouve un desir si passionné de vous être utile, qu'il me semble que j'ai des droits à votre confiance.... En disant ces paroles, il prit la main d'Armoflède ; cette main si remarquable par sa beauté, lui rappela celle de Maria. Il soupira, et ce fut avec plus d'émotion que de remords...... Charmante Délie, poursuivit-il, vous avez fui pour éviter l'hymen que vos parens vous proposoient ; mais dites-moi,

moi, votre aversion pour celui qu'on vous destinoit, fût-elle l'unique cause d'une résolution si violente ? A ces mots, Armoflède en baissant les yeux, avoua qu'elle aimoit un autre objet. Et depuis quand ? demanda Gérold. Depuis deux ans, répondit naïvement Armoflède. Elle fit cette réponse si claire, avec tant de simplicité, que le comte se persuada qu'elle ne croyoit pas possible qu'il pût imaginer qu'il fût question de lui. Il feignit encore de ne rien soupçonner, et après un moment de silence, causé par un trouble que chaque minute augmentoit, je ne vous demanderai point, reprit-il, si vous êtes aimée ; pour le savoir, il suffit de vous entendre et de vous regarder. Ici, Armoflède parut ne pouvoir plus dissimuler l'excès de son émotion, elle s'agita, détourna la tête, comme si elle eût voulu éviter les regards de Gérold ; enfin elle se leva, et d'une voix éteinte, sollicita la permission de se retirer un instant. En même temps elle fit quelques pas pour

sortir, en mettant son mouchoir sur ses yeux ; le comte s'élance vers elle, il saisit ses deux mains, il découvre son visage, il le voit baigné de pleurs. Armoflède tremblante, s'écrie, Ah ! que vous êtes cruel ; et Gérold oubliant Béatrix et Maria, et son amour et ses remords, se jette aux genoux d'Armoflède, qui, *sans force, éperdue*, et chancelante, tombe doucement dans ses bras....... Dans ce moment, on entend distinctement le bruit d'un cheval au galop, (car le petit salon au rez-de-chaussée donnoit sur la campagne) et presqu'aussitôt on reconnoît la voix d'Ogier, qui avant d'arriver à la porte, appeloit à grands cris, afin qu'on ne le fît pas attendre pour ouvrir. Le son de cette voix fut un coup de foudre pour Armoflède ; elle savoit qu'Ogier avoit été fait prisonnier, et elle le croyoit toujours dans le camp ennemi. Pénétrée d'inquiétude et de frayeur, elle se débarrasse des bras de Gérold, en lui disant rapidement, qu'Ogier vient quelquefois

de la part de la Duchesse, qu'il est sans doute chargé de quelque nouvelle commission, qu'elle ne peut se dispenser de le recevoir, que s'il trouvoit le comte chez elle, il le diroit à Béatrix; et elle finit en conjurant Gérold, ou de s'en aller par une petite porte de derrière, ou d'aller se cacher dans sa chambre, en ajoutant qu'Ogier ne restera pas long-temps, et qu'elle le congédiera promptement. Gérold accepte la dernière proposition; dans ce moment un domestique entre, et demande ce qu'on doit répondre au Chevalier danois, qui frappe à coups redoublés. Armoflède donne l'ordre d'aller ouvrir; en même temps elle fait passer le Comte par un petit corridor, et là, lui montre sa chambre, et sur-le-champ elle retourne dans le salon, en refermant les portes de son côté. Le Comte ouvre la porte indiquée, et il entre dans la chambre à coucher d'Armoflède. Une seule lumière, posée sur une table, éclairoit cette pièce, qui étoit assez grande.

Gérold s'assied dans un fauteuil, et en pensant à toute cette aventure, cette visite d'Ogier, à huit heures du soir, lui parut très-extraordinaire. Il connoissoit la délicatesse, l'extrême décence, et les principes de la Duchesse; il ne pouvoit concevoir qu'elle eût l'imprudence de charger un Chevalier de ses messages nocturnes, et qu'elle exposât ainsi la réputation de sa jeune amie. D'ailleurs, il étoit encore plus étonné que la modeste, la timide Délie lui eût proposé d'attendre dans sa chambre qu'Ogier fût parti...... En réfléchissant là-dessus, ses regards tombèrent par hasard sur la table auprès de laquelle il étoit assis; il vit briller quelque chose dans une corbeille ouverte posée près de lui; il regarde, et reconnoît la chaîne de topazes qu'Ogier, le matin même, avoit reçue de lui. Son étonnement fut extrême, car cet incident ne laissoit aucun doute sur l'intelligence d'Ogier et de la prétendue Délie...... Confondu et piqué autant que surpris,

le Comte se lève avec agitation, et se promène à grands pas dans la chambre. Après avoir fait deux ou trois tours, il se trouve contre une fenêtre dont les rideaux étoient tirés, et tout-à-coup il entend distinctement éternuer et tousser à côté de lui. Il se retourne, et voit deux pieds d'homme, dont les pointes passoient le bord du rideau; aussitôt le Comte ouvre le rideau, et il découvre le jeune Sylvain, le petit page d'Ogier, qu'il reconnut à l'instant, car il l'avoit vu plusieurs fois pendant la trève dans le château de Théobald. Cette découverte parût si plaisante à Gérold, qu'elle dissipa totalement son dépit; il éclata de rire, et questionnant Sylvain, celui-ci répondit en rougissant, que lorsque le Comte étoit entré, au lieu de s'en aller, comme il en avoit reçu l'ordre, il étoit venu se cacher dans cette chambre. Gérold n'en demanda pas davantage; je vous préviens, lui dit-il, que votre maître est actuellement ici.... A ces mots, Sylvain frémit et voulut s'en aller;

mais le Comte le retenant : un moment, reprit-il, comment ferez-vous pour sortir sans être vu ? par une porte de derrière dont j'ai la clé, répondit le page ; eh bien ! dit Gérold, vous allez me conduire, je serai discret, mais à condition que vous le serez vous-même, et qu'on ne saura jamais que vous m'ayez rencontré dans cette maison. Sylvain en donna sa parole. Alors Gérold écrivit ce petit billet : « Je conseille à l'*innocente* et *timide* » Délie, de choisir une maison plus » vaste, celle-ci est beaucoup trop » petite pour le *genre de misanthropie* » qui la retient dans la solitude ».

Il attacha ce billet à la chaîne de topazes ; ensuite il sortit avec le jeune page. Ils traversèrent un vestibule qui les conduisit dans la basse-cour ; là, Sylvain ouvrit une porte, le Comte passa devant lui et se retrouva sur la bruyère. La nuit étoit extrêmement obscure. Gérold fit deux fois le tour de la maison, avant de rencontrer son cheval, qu'il avoit attaché près d'un

arbre. Sylvain l'aidoit dans cette recherche, et touchant enfin l'arbre désigné, il détache le cheval et l'amène au Comte. Ce dernier, en recevant les adieux de Sylvain, lui demanda ce qu'il alloit devenir à une heure si indue, au milieu de la nuit et sans cheval. Sylvain répondit qu'il attendroit le jour dans une chaumière à peu de distance de la maison. Le Comte, après lui avoir encore recommandé la discrétion, reprit la route du camp, aussi mécontent de son voyage que surpris de n'avoir trouvé dans cette Délie, qu'on lui avoit dépeinte si intéressante, qu'une inconcevable hypocrisie, et la dépravation la plus profonde. Cependant il concevoit que l'on fût dupe de ses artifices, lorsqu'il se rappeloit à quel point il avoit admiré sa candeur et son innocence, et qu'enfin elle lui avoit paru plus sensible et plus ingénue que Maria même. Mais il ne comprenoit pas comment elle s'obstinoit à dédaigner les soins de Lancelot, d'un Chevalier si aimable

et si brillant par les agrémens de son esprit et de sa figure ; ne pouvant trouver le motif de cette bizarrerie, il en concluoit que les femmes sont inexplicables, et il s'écrioit : O Béatrix, vous êtes seule exempte de foiblesse et de caprice, et Maria seule sait aimer!... Tandis que le mécontentement et l'humeur ramenoient le comte de Bavière à la morale, le Chevalier danois se trouvoit dans une situation plus fâcheuse encore ; il s'étoit fait une idée charmante du bonheur de surprendre agréablement Armoflède par un retour inopiné. Sylvain n'avoit pas quitté son maître durant la bataille, et fut pris avec lui : le lendemain matin Ogier lui cacha qu'il avoit obtenu sa liberté ; il lui dit qu'on lui permettoit seulement d'envoyer son page en commission ; il le chargea de porter la chaîne de topazes à Armoflède, et de lui dire qu'il espéroit que sa captivité ne seroit pas longue. En même temps il défendit à Sylvain d'aller au château, et lui donna un second message qui devoit

employer toute sa journée ; le jeune page, aussi amoureux qu'étourdi, ne se fit aucun scrupule de désobéir à son maître, ou pour mieux dire, s'oublia chez Armoflède. Ogier ayant pris toutes ces précautions, arriva en effet sans être attendu ; mais il ne pouvoit choisir un moment où sa visite fût plus importune et plus désagréable. Armoflède voulant absolument se débarrasser de lui, s'avisa d'un expédient commun aujourd'hui, mais sublime dans ces temps grossiers ; elle feignit d'éprouver une violente attaque de nerfs : son génie devina ce moyen adroit de se délivrer d'un amant importun, en excitant sa sensibilité et même sa reconnoissance ; elle tomba dans des convulsions si fortes et si variées, que la femme de nos jours la mieux exercée dans ce genre, ne pourroit faire une scène plus naturelle et plus effrayante. Le bon Chevalier danois, qui n'avoit jamais rien vu de semblable, fut pénétré de terreur et d'inquiétude, il appela les domestiques ; ce mal étant

nouveau, la médecine n'avoit pas encore découvert les remèdes salutaires qui le guérissent, et dans ce siècle peu avancé, l'eau de fleur d'orange n'étoit qu'un parfum, et l'eau de tilleul étoit inconnue!.... Enfin, au bout d'une demi-heure, Armoflède fut en état de déclarer à Ogier qu'elle alloit se mettre au lit, que le repos et le sommeil pourroient seuls la calmer. Il vouloit la veiller, mais elle assura que s'il restoit dans la maison son émotion ne lui permettroit jamais de dormir; elle lui dit là-dessus beaucoup de choses passionnées, et comme elle avoit toujours des *crispations* et des *tressaillemens*, Ogier n'insista plus, et plein d'attendrissement, d'amour et de regrets, il se hâta de retourner au château, en se promettant bien de ne jamais causer de *surprise* et de saisissement à une femme si sensible. Il arriva au château à dix heures du soir; en entrant dans la petite cour sur laquelle donnoit son appartement, il appela son écuyer, qui vint aussitôt avec un flambeau. Isam-

bard, qui logeoit à côté d'Ogier, passoit dans la cour dans ce moment, et s'approcha d'Ogier pour lui faire quelques plaisanteries sur cette course nocturne. Ogier mettoit pied à terre, et son écuyer, à la lueur du flambeau, jetant les yeux sur le cheval, fit une exclamation de surprise, en disant : Quoi ! Seigneur, vous avez troqué votre cheval? A ces mots, Ogier regarde, et voit un autre cheval et un harnois absolument différent; il reste immobile d'étonnement, et l'écuyer reprenant la parole : Le troc est bon, dit-il, ce cheval est bien plus beau, et la selle infiniment plus riche; elle a les couleurs et le chiffre du comte de Bavière, et je reconnois ce cheval pour le lui avoir vu monter plusieurs fois. Ogier le reconnoissoit aussi, et se perdoit dans les réflexions qu'excitoit dans son esprit cette étrange métamorphose. Isambard entrevoyant une partie de la vérité, et voulant approfondir ce mystère, prit Ogier sous le bras, et l'emmena dans sa chambre. Ogier,

naturellement communicatif, répondit sans détour aux questions d'Isambard, et ce dernier ne douta pas qu'Armoflède n'eût trouvé le moyen de lier une intrigue secrète avec le comte de Bavière. Il ne dissimula point cette idée au Chevalier danois, qui défendit vivement Armoflède, en convenant cependant qu'elle manquoit de principes, mais en soutenant qu'elle étoit incapable d'une perfidie. Croyez, mon cher Ogier, répondit Isambard, qu'une femme trompe et trahit sans scrupule, lorsqu'elle s'égare sans remords.

CHAPITRE VII.

Vaine résolution.

On brave un temps l'amour, mais enfin il se venge,
DESTOUCHES.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paroît un peu téméraire.....
VOLTAIRE.

La foible impression que les remontrances d'Isambard avoient pu produire sur l'esprit d'Ogier, fut bientôt effacée par les discours et les mensonges de l'artificieuse Armoflède; après le départ d'Ogier, elle avoit trouvé dans sa chambre le billet de Gérold; elle éprouva d'abord autant de colère que de confusion; mais ensuite en songeant que Gérold la prenoit pour Délie, son ame atroce se consola de l'aventure qui déshonoroit une jeune personne si intéressante, et qu'elle haïssoit mortellement.

Cependant Olivier plus agité que jamais, ne put repousser les réflexions qu'excitoit en lui le souvenir de tout ce qu'il avoit éprouvé, en recevant des mains de la Duchesse le prix de la valeur. Il se flattoit encore de n'adorer en Béatrix que l'image de Célanire, et il s'obstinoit à ne voir dans cette passion nouvelle que la preuve d'une éternelle constance. Mais il ne pouvoit s'abuser sur les sentimens de Béatrix, et certain d'être aimé, il frémit en pensant qu'il étoit le rival d'Isambard. Cette idée accablante ouvrit son ame à de nouveaux remords, et lui fit prendre la résolution d'éviter, avec plus de soin que jamais, toutes les occasions d'entretenir Béatrix en particulier, et tout ce qui pourroit le rapprocher d'elle. Mais ce jour même, en traversant une longue galerie, il la rencontra seule; elle sortoit de l'appartement de Theudon, qu'elle alloit voir souvent, depuis qu'une dangereuse blessure le retenoit au lit (*K*). Olivier, en apercevant la Duchesse,

fit un mouvement pour s'éloigner ; elle l'appela, et doublant le pas pour le rejoindre : je suis charmée de vous rencontrer, dit-elle, car j'ai besoin de votre consentement pour une chose que je desire vivement. Olivier surpris, lui demanda quel ordre elle avoit à lui donner ; j'ai remarqué, répondit-elle, combien vous aimez le jeune Zemni, et à quel point il vous est attaché ; je vous avoue que je l'ai questionné plus d'une fois ; il m'a conté son histoire, et de cet instant j'ai pris le plus vif intérêt à celui qui doit la vie à la valeur et à la générosité d'Olivier........ Je sais que dans cette première victoire remportée sur mes ennemis, il vient de montrer le courage le plus brillant ; je voudrois l'armer chevalier ; y consentez-vous ? Olivier attendri, soupira et s'inclina ; eh bien! reprit la Duchesse, la suspension d'armes finit dans cinq jours, annoncez à Zemni qu'il recevra après-demain l'ordre de la chevalerie. En disant ces mots, Béatrix, sans attendre de ré-

ponse, quitta le chevalier du Cygne, et poursuivit son chemin. Olivier fut avec empressement chercher Zemni, et l'instruire des bontés de la Princesse. Zemni, transporté de joie, en exprimant sa reconnoissance, fit avec ingénuité le plus touchant éloge de la bonté de Béatrix. Il en conta mille traits intéressans; c'étoit la première fois qu'il se livroit avec son maître au plaisir de la louer, car la ressemblance frappante de la Duchesse avec Célanire l'avoit toujours empêché de lui parler d'elle. Olivier l'écoutoit avec tant de complaisance, qu'il s'oublia dans cette conversation jusqu'à l'heure du souper, et pendant tout le reste de la soirée, il fut infiniment plus rêveur et plus distrait qu'à l'ordinaire.

Après le souper, Lancelot emmenant Olivier dans un cabinet voisin du salon, le pria de se charger d'une lettre pour Délie; car Olivier étoit de tous les chevaliers rassemblés dans le château, celui pour lequel Délie paroissoit avoir le plus d'amitié; moins

timide avec lui qu'avec les autres; elle se plaçoit souvent à table à côté de lui, et elle l'admettoit souvent en tiers dans les promenades qu'elle faisoit chaque matin avec Amalberge. Olivier, de son côté, moins farouche pour l'amie de Béatrix, trouvoit un charme secret dans son entretien; d'ailleurs la réserve et la profonde mélancolie de cette jeune personne lui inspiroient un vif et tendre intérêt. Lancelot se croyoit aimé de Délie, mais comme elle le fuyoit toujours, et qu'il ne pouvoit parvenir à lui parler en particulier, il conjura Olivier de lui remettre de sa part une lettre qu'il venoit de lui écrire. Les deux chevaliers convinrent qu'Olivier, le lendemain matin, au lieu d'attendre Délie dans le jardin, iroit dans son appartement une heure avant celle de la promenade; qu'il lui donneroit la lettre de Lancelot, et lui parleroit en sa faveur. En effet, le lendemain matin à dix heures, Olivier se rendit pour la première fois à l'appartement de Délie; car malgré

l'espèce de liaison qui s'étoit établie entr'elle et lui, comme elle ne recevoit point de visites, il n'avoit pas encore été chez elle. Arrivé à sa porte et n'y voyant point de clef, il alloit frapper; mais la porte qui n'étoit pas fermée s'ouvrit aussitôt qu'il l'eut touchée, alors il entra doucement. Ne trouvant personne ni dans l'anti-chambre ni dans le salon, il crut que Délie étoit déjà sortie; cependant jetant les yeux sur un cabinet dont la porte étoit ouverte, il y fut; mais à peine eut-il mis le pied dans ce cabinet, qu'il fit un cri perçant, et tomba appuyé sur le lambris, il resta immobile, presqu'entièrement privé de l'usage de ses sens. Le surprenant tableau qui s'offrit à ses regards, devoit en effet lui causer un tel saisissement!.... Le lecteur en jugera dans le prochain chapitre, qui contiendra le détail de cette étrange vision.

CHAPITRE VIII.

Dangereuse illusion.

Manca il parlar ; di vivo altro non chiedi,
Nè manca questo ancor, se agli occhi credi.

LE TASSE.

QU'ON se réprésente, s'il est possible, ce que dut éprouver Olivier, lorsqu'au lieu de celle qu'il cherchoit, il crut voir non Délie, non pas même la duchesse de Clèves, mais Célanire elle-même, telle qu'il la vit la première fois chez la Princesse Emma, avec le costume de son pays. En entrant dans son cabinet, Célanire s'offrit à ses yeux, dans la même attitude, debout le dos tourné ; il reconnut sa taille, sa coîffure, ses longues tresses de cheveux blonds; son habit de la même forme et de la même couleur ; enfin il la retrouva si parfaitement, que dans ce premier moment de trouble et de sur-

prise inexprimable, l'idée de Béatrix ne vint même pas se présenter à son esprit. Au cri qu'il fit, elle se retourna, elle pâlit, et frappée d'un étonnement presqu'égal au sien, elle s'appuya contre une table, et le regarda fixément sans proférer un seul mot..... Olivier en apercevant son visage et en remarquant sa pâleur, et la couleur de ses cheveux, crut toujours voir Célanire. Il la contemploit d'un air égaré, mais enfin, la Duchesse prenant la parole : Olivier, dit-elle, le hasard vous fait découvrir un mystère dont vous étiez l'objet... Je savois combien vous regrettiez de n'avoir pas un portrait de celle que vous aimiez ; j'ai voulu vous l'offrir, j'ai voulu que la ressemblance qui vous rend ma vue si pénible, pût du moins servir une fois à vous procurer quelque consolation. Depuis quinze jours, n'ayant confié mon dessein qu'à Délie, je viens ici chaque matin me parer de ces cheveux empruntés, et de cet habit. Ma figure m'a servi de modèle ; mais embellie par l'art et par mon pin-

ceau, ce portrait que je viens de finir, ne vous rappellera de Béatrix que sa tendre amitié, et ne pourra retracer à vos yeux que les traits chéris de Célanire. En parlant ainsi, la Duchesse présente au chevalier du Cygne le portrait. Olivier éperdu, tombe à ses pieds en s'écriant : ah ! laissez-moi me prosterner devant sa véritable image. Béatrix ne put lui répondre que par ses larmes ; Olivier saisit ses deux mains et les pressant contre son cœur ; oui, poursuivit-il, c'est elle, je la revois....... C'est-là son regard........ son ame est dans vos yeux...... O toi que j'adore, réponds-moi, dis-moi que par un prodige nouveau tu viens me dédommager de ce long supplice que j'ai souffert... Quoi ! tu veux fuir ; vas-tu déjà disparoître ? Non, non, je te suivrai dans la nuit du tombeau, la mort qui nous séparoit doit enfin nous réunir. A ces mots, la Duchesse pénétrée de terreur, s'échappant de ses bras : ô mon cher Olivier, dit-elle, reconnoissez la triste Béatrix, sortez de cet affreux égare-

ment, perdez une funeste et trop chère illusion........ Eh bien, interrompit le malheureux Olivier, arrachez-moi donc la vie! En disant ces paroles il tomba sur un canapé qui se trouvoit auprès de la table, et cachant son visage dans ses deux mains, il donna un libre cours à ses pleurs. Béatrix, pâle et glacée d'effroi, resta debout près de lui sans oser parler....... Ah! Madame, reprit Olivier, d'une voix entrecoupée de sanglots, qu'avez-vous fait......... Ce n'est pas seulement un souvenir que vous m'avez rappelé!.... Vous l'avez tirée de la tombe, vous me l'avez rendue pendant quelques minutes!........ J'ai vu les yeux de Célanire se fixer sur les miens. J'ai senti ses larmes brûlantes tomber sur mon visage!.......... C'étoit sa main tremblante que je pressois contre mon sein!....... Vous vous êtes fait un jeu barbare de reproduire dans ce cœur flétri, tous les transports de l'amour... Oh cruelle Béatrix! vous n'avez ranimé mon existence que pour me ren-

dre toute l'horreur de mes premiers regrets !...... Oh ciel, interrompit la Duchesse en versant un déluge de pleurs, quels reproches déchirans !... Mais dois-je chercher à me justifier !... Olivier ! seroit-il possible que vous n'eussiez pas déjà lu dans mon cœur... Cette question fit tressaillir Olivier, il joignit les mains, et se tournant vers la Duchesse avec une attitude suppliante, et l'expression la plus naïve de tendresse et de douleur : ô daignez plaindre un déplorable égarement, lui dit-il, c'est à vos pieds que je devrois en implorer le pardon......... Mais pourrois-je me retrouver à vos genoux sans retomber dans ce coupable délire !.... Est-ce Olivier, répondit Béatrix, qui me demande de le plaindre ! peut-il ignorer l'excès de la dangereuse compassion qu'il a su m'inspirer ? et quand ses peines et ses douleurs ont passé dans mon ame ; quand je partage tout ce qu'il éprouve, peut-il feindre toujours de méconnoître mes sentimens ? A ces mots, Olivier hors de lui, leva

les yeux sur Béatrix qu'il n'avoit pas osé regarder depuis qu'il étoit assis : grand dieu, s'écria-t-il, est-ce encore une illusion !........ non, répondit la Duchesse, ce cœur si long-temps insensible est à vous, dois-je espérer, Olivier, que la tendresse et la main de Béatrix pourront enfin vous consoler. En prononçant ces paroles, elle lui tendoit la main. Olivier frémit, et la Duchesse vit avec effroi son front s'obscurcir, sa physionomie s'altérer, et peindre le désespoir. Il prit sa main et la serrant fortement dans les siennes, il garda un moment le silence ; ensuite regardant la Duchesse d'un air sombre et sinistre : cette main, dit-il, cette main bienfaisante et pure, ne peut s'unir à celle d'un meurtrier.... Célanire étoit mon épouse, sa vertu égala ses charmes, et je fus son assassin ; c'est moi qui lui donnai la mort....... A ce terrible discours, l'infortunée Duchesse qui s'étoit assise sur le canapé, laissa tomber sa tête sur l'épaule d'Olivier ; un nuage épais couvrit

couvrit ses yeux baignés de larmes, et cessant de voir et d'entendre son malheureux amant, un profond évanouissement suspendit pendant quelques minutes la douleur dont elle étoit pénétrée. Olivier éprouva un sentiment impossible à décrire, en voyant Béatrix appuyée sur son sein; maintenant, dit-il, qu'elle connoît mon crime, elle ne se trouveroit qu'avec horreur entre mes bras....... Je viens d'anéantir sa tendresse et de perdre son estime !..... Célanire! Isambard!... O souvenirs immortels et sacrés, soutenez mon courage !....... En proférant ces tristes plaintes, Olivier avoit doucement posé la Duchesse sur un des coussins du canapé; elle reprit promptement sa connoissance, le premier mot qu'elle prononça fut le nom d'Olivier, et son premier regard dût lui faire connoître que son cœur étoit toujours le même. Infortuné! s'écria-t-elle, les sentimens de Béatrix justifieront votre généreuse confiance......... Ah! ne parlons jamais de ce secret dé-

chirant et terrible...... Je suis certaine qu'une fatale erreur fut la cause et l'excuse de cet affreux événement, et l'excès de votre malheur rend plus vif encore, s'il est possible, le sentiment qui m'attache à vous. Ce discours si tendre pénétra le cœur d'Olivier de la plus profonde reconnoissance. Oui, reprit-il d'une voix étouffée, une affreuse apparence égara ma raison, mon premier crime fut d'y croire....... Ce bras forcené trancha les jours de l'innocence, et n'a pu m'ôter une vie abhorrée..... Ce fut en vain hélas que mon sang coula et se confondit avec le sien !..... Elle vécut assez pour me condamner à lui survivre........ Ici il s'arrêta, la Duchesse hors d'elle-même fondit en larmes..... Olivier étoit resté debout, appuyé contre le mur, Béatrix lui fit signe de reprendre sa place auprès d'elle, il obéit en levant les yeux au ciel avec une expression si pathétique, que nul discours n'auroit pu peindre mieux ce qu'il éprouvoit. Il y eut un moment de silence, ensuite

la Duchesse, le regardant avec une douceur enchanteresse, il est tard, dit-elle, et nous devons nous séparer !.... Mais ce soir, Olivier, je vous ouvrirai mon ame tout entière....... Votre noble confiance vous rend bien digne de la mienne...... A ces mots, Olivier regarde avec saisissement la Duchesse baignée de pleurs ; il se lève, fait en chancelant quelques pas pour s'éloigner, se retourne, s'élance vers elle, met un genou en terre, saisit un pan de sa robe qu'il appuie sur ses lèvres tremblantes, et se relevant avec impétuosité, il saisit le portrait qui étoit resté sur une table, il le mit dans son sein, et il se précipita hors du cabinet. Il ne parut point à dîner ; sous prétexte d'une violente migraine, il resta seul dans sa chambre ; et malgré l'horreur de l'aveu terrible qu'il venoit de faire, il sentit au fond de son ame qu'il étoit moins malheureux. Il venoit de refuser la main de Béatrix et de lui dévoiler son crime, cette idée en déchirant son cœur, adoucissoit

ses remords, et sembloit le délivrer d'un poids insupportable. Béatrix enfin le connoissoit, et elle l'aimoit toujours!...... Sans perdre son estime, il alloit jouir de toute sa compassion!... Sur le soir il sortit de son appartement et se rendit sur une terrasse qui n'étoit séparée que par une palissade du jardin particulier de la Duchesse. Au bout d'un demi-quart-d'heure un page vint le chercher et le conduisit chez Béatrix. Ils furent d'abord l'un et l'autre si profondément émus, qu'ils n'osoient ni se regarder, ni rompre le silence. Enfin la Duchesse prenant la parole, Olivier, dit-elle, on n'a jamais connu mon caractère; la délicatesse, et non l'orgueil, m'a seule jusqu'ici préservée de l'amour. En rejetant les vœux de tant de Princes, je ne dédaignois que les prétentions de l'ambition et de la vanité; je voulois un cœur qui pût répondre au mien; j'ai souvent pensé qu'il existoit sans doute, et l'idée que vraisemblablement je ne le rencontrerois jamais, a plus d'une fois troublé

ma tranquillité. Peut-être, me disois-je, cet objet capable d'éprouver un attachement tel que je le conçois, cherche-t-il vainement une ame semblable à la sienne, ou peut-être est-il engagé dans d'autres liens; peut-être, enfin, la différence de nos conditions, la distance des rangs nous empêchera-t-elle toujours de nous rapprocher et de nous reconnoître. Telle étoit ma situation, lorsqu'Ogier le Danois vint ici; il me parla de vous, et de cet instant, mon cœur qui vous cherchoit, sut vous deviner et vous attendit. Ce pressant intérêt d'une pitié profonde, l'éclat de votre réputation, la sympathie, la conformité de goûts et d'opinions, tout a semblé se réunir pour m'attacher à vous. J'ai pensé que vous pourriez aimer celle qui vous rappeloit un objet si cher!.... Mais en connoissant votre sort, je sens trop que l'amour ne vous est plus permis, et que je dois renoncer à l'espoir de vous consoler. Je saurai triompher d'une passion que vous ne pou-

vez partager : du moins elle me préserve à jamais du malheur d'éprouver un sentiment semblable. Cependant j'ai besoin d'un ami, d'un défenseur !.. Olivier......... refuserez - vous à ces titres de vous fixer près de moi ?..... Ah ! répondit Olivier, pourrois-je former le dessein de m'éloigner de vous, tant que mes services et mon bras pourront vous être utiles ! Ils me le seront toujours, reprit Béatrix. Considérez ma situation et ma jeunesse ; je suppose qu'une paix glorieuse mette fin à cette injuste guerre, je me retrouverai seule, entourée de voisins ambitieux, et plus irrités que jamais ; ils voudront se venger de mon triomphe et de mes refus ; la guerre se rallumera bientôt, et j'en serai la victime. Mais avec l'appui du seul Olivier, je n'aurois rien à craindre, et je ne puis me l'assurer qu'en le faisant régner sur les lieux qui me sont soumis. Si je pouvois le rendre mon souverain ou l'adopter pour mon frère, je ne persisterois pas à lui offrir ma main;

mais songez Olivier, que pour les intérêts réunis de ma réputation, de ma gloire et de ma sûreté, je n'ai que ce seul moyen de vivre à jamais avec vous comme votre sœur. Ce n'est qu'aux pieds des autels, que je puis vous déclarer le protecteur de cet état et le mien....... A ces mots, Olivier se jetant aux genoux de Béatrix : ame généreuse et sublime ! s'écria-t-il, oh ! que proposez-vous à ce cœur éperdu !... Non, l'infortuné, le coupable Olivier ne peut être honoré du titre auguste de votre époux !......... Ah ! si vous vouliez en effet devenir ma sœur !....... Le plus vertueux, le plus aimable des hommes, Isambard ose vous adorer en secret, il est mon frère...... Il suffit, interrompit la Duchesse en se levant, oubliez ce triste entretien, soyez sûr que je ne vous en rappellerai point le souvenir ; mais j'exige aussi que vous ne me prononciez jamais le nom d'Isambard. En achevant ces mots, la Duchesse, sans regarder Olivier, tourna ses pas de l'au-

tre côté du cabinet, et s'approchant d'une petite porte vitrée, elle l'ouvrit et disparut. Olivier resta consterné et dans un accablement inexprimable ; il considéroit d'un air stupide la place que Béatrix venoit de quitter, et il ne pouvoit s'arracher de ce fatal cabinet. Enfin rassemblant toute sa force, il essuya ses larmes et sortit précipitamment.

CHAPITRE IX.

Le Songe.

Think me not lost : for thee I heav'n implore!
Thy guardian angel, tho' a wife no more.

SAVAGE.

Mira come son bella e come lieta
Fedel mio caro, e in me il tuo duolo acqueta.

LE TASSE.

OLIVIER hors d'état de paroître devant du monde, passa le reste de la soirée dans sa chambre. Isambard et le jeune Roger, chargés d'une commission de Béatrix, se trouvoient absens ; ils étoient allés, de la part de la Duchesse, au-devant de la célèbre veuve de Balahac, la belle Axiane, comtesse de Carcassonne, que l'on attendoit le lendemain. Cette Princesse, après la mort de Balahac, avoit pris le commandement de son armée, gagné plusieurs batailles, et fait une paix

glorieuse avec les généraux de Charlemagne (*L*). Ayant appris la situation de la duchesse de Clèves, elle voulut, malgré la distance qui séparoit leurs états, voler à son secours, et elle venoit se ranger au nombre de ses défenseurs.

L'absence d'Isambard laissoit au malheureux Olivier la liberté de se livrer sans contrainte à sa douleur et à ses tristes réflexions. Mille sentimens violens et contraires s'élevèrent à la fois dans son ame, lorsque seul et renfermé dans sa chambre il osa enfin contempler ce tableau, précieux ouvrage de Béatrix; car jusqu'à ce moment il l'avoit gardé dans son sein et placé sur son cœur, sans avoir le courage de le regarder. C'étoit en effet le portrait le plus frappant de Célanire; la Duchesse, en peignant sa figure, ne s'étoit attachée qu'à en saisir l'expression. Les questions qu'elle avoit faites tant de fois sur son infortunée rivale, l'avoient mise en état de faire tous les changemens qui pouvoient rendre la

ressemblance parfaite. Olivier, en contemplant ce portrait, se retraçoit également Célanire et Béatrix; ce ravissant visage lui rappeloit en même temps et la figure et les sentimens de l'une et de l'autre. S'il pensoit aux vertus de Célanire, il ne pouvoit les comparer qu'à celles de Béatrix; s'il songeoit à l'amour de la première et aux sacrifices touchans qu'il avoit obtenus d'elle, ce souvenir le ramenoit naturellement à Béatrix. Il voyoit, il entendoit cette Princesse charmante, lui faisant l'aveu de la passion la plus pure et la plus tendre, et malgré les préjugés de l'orgueil et de la naissance, lui offrant avec autant de délicatesse que de générosité, cette main briguée par tant de Princes, et qu'elle venoit de refuser à l'un des plus grands Rois de l'Europe! Enfin il ne pouvoit regarder ce portrait sans penser qu'il étoit l'ouvrage de l'ingénieuse tendresse de la Duchesse; aussi, depuis cet instant sur-tout, Célanire et Béatrix se confondirent tellement dans

son imagination, qu'il ne lui fut plus possible de les en séparer, et qu'elles n'y formèrent plus qu'une seule idée. Malgré les combats violens qui déchiroient son cœur, malgré la douleur qu'il éprouvoit, en songeant à la sévérité du dernier adieu de Béatrix, Olivier trouvoit une puissante consolation dans la pensée qu'il avoit rempli son devoir, et que dans ce dangereux entretien, il n'avoit trahi ni l'amitié, ni la fidélité qu'il devoit à la mémoire de sa malheureuse épouse. Sur le soir il admit Zemni dans sa chambre, et ce fut pour parler de la Duchesse ; il apprit par lui qu'elle s'étoit plainte d'un violent mal de tête, et qu'elle étoit en effet extrêmement abattue et changée. Ce détail attrista tellement Olivier, qu'il renvoya Zemni, dans la crainte de ne pouvoir dissimuler son trouble et son attendrissement. Lorsqu'il fut seul, ses larmes recommencèrent à couler jusqu'à l'heure où il avoit coutume de se coucher. Il s'étonna, en se mettant au lit et devant passer

la nuit sans Isambard, de ne pas se trouver saisi de cette terreur affreuse, qui s'emparoit toujours de lui à l'approche du supplice auquel il étoit condamné. Il gémissoit plus que jamais sur sa destinée; mais le sacrifice qu'il venoit de faire calmoit les reproches secrets de sa conscience agitée, et il éprouvoit qu'un pressant remords produit seul une terreur insupportable. A peine fut-il couché, qu'il lui sembla qu'une main invisible et bienfaisante versoit un baume salutaire sur les profondes blessures de son cœur; le calme de ses sens produisit en lui de nouveaux sentimens; son ame, pour quelques instans dégagée des passions humaines, s'éleva sans effort jusqu'à l'Etre Suprême; la religion vint offrir à son esprit de touchantes consolations et de sublimes espérances; insensiblement ses idées devenant plus vagues, il tomba dans une douce rêverie; bientôt ses yeux appesantis se fermèrent, et il s'endormit profondément. Pour la première fois depuis son malheur, des

songes heureux occupèrent son imagination. Il crut être transporté dans un jardin délicieux au moment où l'aurore répandoit ses premiers rayons. Il se trouvoit au pied d'un sorbier, aux branches duquel étoient suspendues la tresse de cheveux, la chaîne d'or de Célanire et le collier de perles qu'il avoit reçu de Béatrix; il contemploit avec attendrissement ces offrandes de l'amour, lorsque les sons ravissans d'une musique céleste frappèrent ses oreilles et fixèrent son attention. Il leva les yeux vers le ciel, il aperçut un nuage brillant qui paroissoit s'approcher de lui, en imprimant une longue trace de lumière sur l'espace des cieux qu'il parcouroit; ce nuage planant au-dessus du sorbier, s'arrêta, s'entr'ouvrit, et laissa voir une figure divine, qui représenta dans le moment même à la pensée d'Olivier l'image adorée de Célanire et de Béatrix. Une voix mélodieuse fit entendre ces paroles : *La justice éternelle est satisfaite ; ton repentir et ta fidélité ont expié nos*

égaremens. A peine ces mots consolateurs étoient-ils prononcés, qu'Olivier vit près de lui Isambard et Béatrix, vêtus de longs habits de deuil, et se prosternant au pied du sorbier. Olivier reporta ses regards sur le nuage : il aperçut Célanire qui lui tendoit les bras ; il voulut s'élancer vers elle, dans cet instant il se réveilla. Il avoit, par le plus grand sacrifice, expié son crime, ses remords étoient appaisés, et son imagination plus calme n'offrit plus à ses regards l'affreuse illusion que sa conscience tourmentée avoit jusqu'alors produite pour son juste supplice !... Quelle fut sa surprise et sa joie, en ne voyant autour de lui aucuns vestiges de l'horrible apparition, et en découvrant les premiers rayons du jour naissant ! Elle ne souffre plus ! s'écria-t-il avec transport ; en disant ces paroles, il se précipita hors de son lit, et se prosterna sur le plancher.

CHAPITRE X.

Une Héroïne.

. . . . voi che oscurar vorresti
Con maligne ragione
La gloria femminil, ditemi voi,
Se han virtù piu sublime i nostri eroi.

METASTASE.

Ce jour même si mémorable pour Olivier, le jeune Zemni fut armé chevalier (1). Ce fut à midi que la cérémonie commença; on se rendit dans la chapelle du château. Lorsque tout le monde fut rassemblé, et que la Duchesse eut pris sa place sous un dais magnifique, posé à côté de l'autel, Olivier parut, tenant par la main

(1) Il falloit avoir au moins vingt-un ans accomplis pour être reçu Chevalier; mais les Souverains et les Princes s'étoient réservé le droit de donner des dispenses d'âge, et ils usoient souvent de cette prérogative.

Zemni vêtu de blanc. Le parrain et le novice également émus et troublés, mais par des motifs différens, s'approchèrent de l'autel, et se mirent à genoux ; la vive émotion d'Olivier s'accrut encore, en se trouvant à côté de Béatrix au pied de cet autel !....... Il pensa que s'il eût accepté sa main, il la recevroit dans cette attitude, dans ce même lieu, à cette même place !... Zemni, après avoir prononcé son serment se releva ; les dames de la Duchesse s'avancèrent ; l'aimable fille de Théobald, la jeune Sylvia, s'approchant de Zemni d'un air doux et timide, lui attacha les éperons dorés ; tous les deux rougirent, et Sylvia, sans oser lever les yeux, se pressa de s'éloigner et d'aller se placer derrière la Duchesse. Les autres dames donnèrent successivement à Zemni le haubert (1), la cuirasse, les brassarts et les gantelets. Alors Olivier conduisit

(1) Ou cotte de maille.

le novice sous le dais de la Princesse ; Zemni mit un genou en terre ; la Princesse prit des mains de ses écuyers une superbe épée : *Au nom de Dieu*, dit-elle, *je vous fais chevalier ; soyez preux, hardi et loyal* (1) En prononçant cette formule sacrée, elle lui ceignit l'épée ; dans ce moment les chevaliers vinrent former un cercle autour de Zemni, et lui présentèrent le reste de son armure, son casque, son bouclier et sa lance. Le nouveau chevalier reçut l'accolade de tous les guerriers dont il devenoit l'égal, ensuite on sortit de l'église. On conduisit Zemni dans une vaste cour remplie de peuple et de soldats. Cette multitude attendoit avec impatience le nouveau chevalier, qui monta à cheval, et qui, suivant l'usage, au bruit des acclamations, et suivi du peuple et d'une troupe de musiciens, sortit de l'enceinte où s'étoit faite sa réception, et

(1) C'étoit la formule ordinaire.

fut se montrer dans toutes les places publiques (1). Barmécide, envoyé du camp pour proposer un échange de prisonniers, s'étoit trouvé présent à la cérémonie; la Duchesse l'invita à passer le reste de la journée au château, afin d'y voir la fameuse comtesse de Carcassonne, qu'on attendoit le soir. Barmécide apprit à Olivier, qu'un nouveau chevalier étoit arrivé la veille au camp des Princes, qu'il s'étoit présenté avec l'habit et le manteau d'un chevalier errant (2), et qu'on avoit accepté ses services; mais jugez de ma surprise et de mon indignation, ajouta Barmécide, lorsqu'en venant ici

(1) Tout le détail de cette cérémonie est fidèlement tiré des Mémoires de Chevalerie de M. de Sainte-Palaye, tome I.

(2) Les Chevaliers errans portoient des habits verts, parce que (dit M. de Sainte-Palaye) le vert est le symbole de l'espérance. Ces Chevaliers voyageoient pour se former et chercher des aventures; il y eut beaucoup de Chevaliers de cette espèce dans les premiers temps de la Chevalerie.

ce matin, et voyant de loin ce chevalier, j'ai reconnu dans l'instant le féroce Rotbold, et le lâche Tryphon son écuyer ! Mais ces deux monstres ne resteront pas long-temps parmi nous ; j'instruirai Gérold de leur histoire..... Non, reprit Olivier ; il vaut mieux les vaincre que les faire chasser ; laissez-les dans l'armée ; le ciel sans doute ne les conduit ici qu'afin de leur y faire trouver la juste punition de tant de crimes. Comme Olivier prononçoit ces paroles, Théobald s'approcha de lui, pour lui dire que Béatrix l'envoyoit au-devant de la comtesse, parce qu'un courrier venoit d'apporter la nouvelle que cette Princesse arriveroit sous deux heures. Le vieillard invita le chevalier du Cygne à l'accompagner. Olivier y consentit ; il descendit dans la cour, se fit amener le beau coursier, orné de la superbe housse qu'il avoit reçue de Béatrix ; il monta à cheval et partit avec Théobald, suivi seulement de deux écuyers. Il causoit de choses indifférentes avec le vieillard, lorsqu'il

s'aperçut que ce dernier l'écoutoit avec distraction, et qu'il avoit les yeux fixés sur la housse de son cheval ; vous admirez, lui dit-il, la magnificence de ce harnois ; c'est un don de la Princesse.......... De grace, interrompit Théobald avec émotion, levez la frange qui cache à moitié ces perles.......... Olivier obéit en disant : vous reconnoissez sans doute ces perles si précieuses, que Béatrix a portées ? Est-il possible, s'écria le vieillard, c'est le collier de Béatrix ! ô trop heureux Olivier !........ Il s'arrêta, et ses yeux se remplirent de larmes. Olivier troublé autant que surpris, et brûlant de pénétrer le mystère qu'annonçoient l'étonnement et l'attendrissement du vieillard, le questionna d'autant plus vivement, que les écuyers allant au pas derrière eux, étoient trop éloignés pour pouvoir les entendre. Théobald fut quelques minutes sans répondre ; enfin poussant un profond soupir : Ah ! seigneur, dit-il, je suis loin de désapprouver le choix de Béatrix. Con-

noissant cette princesse depuis son enfance, j'avois même soupçonné ses sentimens; mais j'ai eu la gloire de former ce cœur si noble et si sensible, et de développer ces vertus et cette raison supérieure qui la distinguent de toutes les personnes de son rang. Sa confiance m'étoit due; c'étoit le seul prix qui pût récompenser mes soins. Comment ne m'affligerois-je pas, en découvrant qu'elle m'a caché le plus important secret de sa vie? O ciel! dit Olivier, qu'osez-vous penser, et comment ce collier de perles peut-il produire une telle erreur? Eh quoi? Seigneur, répondit Théobald, la Duchesse en vous le donnant auroit-elle oublié de vous en conter l'histoire, ou plutôt pensez-vous que je l'ignore? ou que ce trait si frappant soit sorti de ma mémoire? Non, Seigneur, je sais que le prince, père de la Duchesse, reçut dans sa jeunesse ce collier des mains d'une épouse qu'il adoroit; cette Princesse le lui donna avant son mariage, comme un gage de son amour, et lui

fit promettre de le conserver jusqu'au tombeau. Le Duc, en mourant, le remit à sa fille, en exigeant le serment le plus solennel de le porter jusqu'à la mort, ou de ne le donner qu'à celui qu'elle choisiroit pour époux. Béatrix à genoux et baignée de larmes, jura par tout ce qu'il y a de plus sacré, d'exécuter fidèlement cette dernière volonté d'un père expirant; je fus seul témoin de cette scène touchante, dont il est impossible de perdre le souvenir. On peut imaginer aisément l'impression que dut produire cette explication dans l'ame d'Olivier. Il soutint vainement que la Duchesse n'avoit pour lui que les sentimens qu'elle croyoit devoir à ses défenseurs; le vieillard, d'après les sermens d'Olivier, crut seulement que le mariage, différé par des raisons politiques, n'étoit pas fait encore; mais il resta convaincu que Béatrix avoit déjà donné sa foi, et que rien ne pourroit empêcher qu'Olivier ne devînt son époux. Au milieu de cet entretien, Olivier

aperçut de loin une troupe nombreuse et brillante qui s'avançoit à leur rencontre; bientôt distinguant Isambard et Roger, il connut que c'étoit la comtesse de Carcassonne et son escorte; c'étoit elle en effet; mais en s'approchant, Olivier voyant à la tête de cette troupe deux femmes d'une égale beauté, hésita un moment à reconnoître la belle Axiane; cependant remarquant que l'une des deux étoit vêtue en amazone, il pensa que cet habit guerrier devoit désigner la Comtesse, et il ne se trompa point dans sa conjecture. Après les premiers complimens, Olivier engagea Isambard à rester un instant en arrière, afin de lui parler en particulier. Lorqu'ils furent à deux cents pas de la troupe, Olivier prenant la main de son ami, en le regardant avec des yeux remplis de pleurs: ô mon frère, lui dit-il, ô toi, fidèle compagnon de ces nuits terribles, dont ton amitié généreuse m'adoucissoit l'horreur, apprends qu'enfin je suis délivré de cette affreuse apparition.... A

ces

cès mots, les douces larmes de la joie inondèrent le visage d'Isambard. Il serroit la main d'Olivier, et ne pouvoit lui répondre. Au bout de quelques minutes, reprenant la parole, il lui fit mille questions sur cet heureux événement, et les deux chevaliers se promirent de passer encore la nuit suivante ensemble; car Isambard vouloit jouir du bonheur de voir son ami délivré de ses terreurs, s'endormir paisiblement. Ils rejoignirent la comtesse, qui, pendant tout le reste du chemin, parut ne s'occuper que des chevaliers du Cygne. Cette célèbre amazone, qui avoit montré dans les combats toute l'habileté et toute la valeur d'un grand général, réunissoit les vertus et les qualités qui font la gloire des deux sexes. La pureté de ses mœurs, la douceur de son caractère, la simplicité et la modestie de son maintien, donnoient un véritable prix à ses actions éclatantes. La dame qui l'accompagnoit, vêtue de noir et les yeux baissés, gardoit le silence; mais elle étoit

remarquable par sa beauté majestueuse et touchante, et par la profonde tristesse qui sembloit l'absorber. L'on n'arriva au château qu'à la nuit. Axiane descendit de cheval au premier pont-levis, elle prit d'une main sa compagne, et donna l'autre bras à Isambard; elle traversa deux cours, et trouva Béatrix dans la troisième. Ces deux Princesses, dignes de s'apprécier mutuellement, s'embrassèrent avec un sentiment sincère d'estime et d'admiration. Axiane présenta sa compagne à la Duchesse, sans la nommer, mais comme une personne du rang le plus élevé; ensuite on se hâta de gagner le palais. Quand les Princesses furent dans le salon, les dames de la cour de Béatrix et les chevaliers qui les suivoient y entrèrent. Barmécide parut le dernier dans le salon; il s'avança vers les Princesses; dans ce moment la belle étrangère, compagne d'Axiane, leva les yeux sur lui; aussitôt elle tressaille; c'est lui! c'est Barmécide! s'écria-t-elle avec transport. En prononçant ces

paroles, elle s'élance dans ses bras. L'excès de la surprise rendit tous les spectateurs immobiles; le nom fameux de Barmécide étoit connu de tout le monde; mais chacun ayant déploré la fin tragique de cette illustre victime du despotisme, on ne pouvoit se persuader que Giaffar fût ce grand homme. Les seuls chevaliers du Cygne pénétrèrent le mystère de cette scène touchante, et reconnurent l'intéressante Abassa.

CHAPITRE XI.

Suite de l'histoire d'Abassa.

L'amour pour le trouver me fournira des ailes.
Où fait-il sa retraite, en quels lieux dois-je aller?
Fût-il au bout du monde, on m'y verra voler.
L'Illusion, de Pierre CORNEILLE.

La mer, les vents, l'exil ont-ils pu m'étonner?
Ariane, de Thomas CORNEILLE.

BARMÉCIDE enivré de joie, oublioit et l'univers entier, et tous ses malheurs, en serrant son épouse dans ses bras. Le témoignage d'Axiane, et des Chevaliers du Cygne, ne laissant plus de doutes sur son existence, chacun prit la plus vive part à cet événement; on se rassembla autour de ce héros, on le regardoit avec autant de curiosité, que si on ne l'eût jamais vu. Peu d'hommes savent discerner et reconnoître le mérite supérieur qui ne leur est pas indiqué; mais tous par un

premier mouvement involontaire et naturel, lui rendent un éclatant hommage, lorsque la renommée le consacre. Les trois Princesses, Barmécide et le Chevalier du Cygne, passèrent dans le cabinet de Béatrix, et là, l'heureux Barmécide reçut les tendres félicitations de ses amis; après un quart-d'heure d'entretien, on laissa les deux époux tête-à-tête, et lorsque le souper fut fini, ces mêmes personnes se rassemblèrent dans l'appartement de la Duchesse pour écouter la suite de l'histoire d'Abassa, qu'elle conta en ces termes : tandis que mon époux fugitif, guidé par le fidèle Nasuf, abandonnoit Bagdat, cette ville odieuse, souillée du sang de ses malheureux frères, je gémissois au fond d'une prison!... Le troisième jour, une de mes esclaves obtint la permission de venir me voir; cette jeune personne avoit pour moi la plus vive affection, et elle éprouva un si grand saisissement, en me voyant pâle, échevelée, défigurée et chargée de chaines, qu'elle s'évanouit dans mes

bras ; on l'emporta, et j'eus la douleur nouvelle d'apprendre deux jours après, que cette infortunée, victime d'un si grand attachement, n'existoit plus!... Nasuf revint de la Mecque ; le Calife le chargea de quelques ordres pour moi, et je revis enfin le libérateur de Barmécide ! Après avoir répondu à toutes mes questions sur mon époux, il m'apprit que la perfide esclave qui nous avoit trahis, venoit d'être condamnée à la mort par le Calife, et qu'elle seroit exécutée publiquement le lendemain. Je demandai pourquoi ; le ciel, répondit Nasuf, punit avec équité par sa mort, son abominable trahison ; mais le Calife la juge injustement, puisqu'il la condamne pour avoir volé vos pierreries, qu'on a vainement cherchées dans votre palais, et que j'ai sauvées et emportées chez moi, comme vous savez, le jour où je fus chargé de vous conduire en prison. Eh quoi, Nasuf, m'écriai-je, devons-nous souffrir que cette femme perde la vie pour un crime qu'elle n'a

pas fait, et pour une action dont nous sommes les auteurs? Songez, répondit Nasuf, que nous ne pourrions révéler la vérité, sans me perdre, et songez que cette femme est un monstre; que sa trahison a fait proscrire votre époux, et verser le sang des Barmécides; qu'elle a causé votre captivité et tous les maux que nous déplorons. N'importe, repris-je, il m'est affreux de penser que cette femme périra, parce que j'aurai caché la vérité qui la justifie. Frappée de cette idée, je cherchai les moyens de sauver cette esclave, sans compromettre Nasuf, et j'en trouvai un certain, que je fis approuver à Nasuf. En conséquence de ce dessein, il se chargea de dire au Calife, que j'avois une chose de la plus grande importance à lui révéler, et que je lui demandois un moment d'audience. Après avoir hésité pendant quelques heures, le Calife y consentit. A l'entrée de la nuit, on vint me chercher dans ma prison, et l'on me conduisit par des rues détournées dans le palais. Une

chaîne pesante attachant et joignant ensemble mes deux mains, m'en ôtoit l'usage. Fatiguée par ce poids, et affoiblie par la douleur, je pouvois à peine marcher; deux esclaves me soutenoient: l'un d'eux tenoit une cassette, que je l'avois chargé de porter. On me fit entrer dans le cabinet du Calife, et j'ordonnai à l'esclave de poser la cassette sur une table, auprès de laquelle je m'arrêtai. Les esclaves sortirent, et je me trouvai seule avec mon cruel oppresseur. Il étoit assis vis-à-vis de moi, de l'autre côté de la table. Il m'ordonna, d'un ton impérieux, d'ôter mon voile. Pour toute réponse, j'agitai les chaînes qui m'empêchoient de me servir de mes mains. Ce bruit fit quelqu'impression sur lui; il parut se troubler, et garda le silence un moment. Mais remarquant que je vacillois, et que j'avois peine à me tenir debout, il se leva, mit un fauteuil derrière moi, tira mon voile, et fut se remettre à sa place. Je m'assis, il me considéra fixement, et je le vis pâlir. Est-ce

Abassa, dit-il, est-ce la sœur d'Aaron Raschid qui s'offre à mes regards dans cet abaissement. Oui, c'est elle, repris-je ; son ame indépendante et libre n'a point changé, la tyrannie ne peut l'asservir. La malheureuse Abassa vit toujours, mais elle n'a plus de frère, ni de Souverain légitime ; le magnanime, le grand Aaron n'existe plus ! A ces mots, il ne put s'empêcher de tressaillir; cependant, voulant me dérober son émotion, il s'arma d'un front sévère, et en élevant la voix : en effet, dit-il, je ne suis plus que ton juge. Il est vrai, répondis-je, mais Dieu sera le vôtre..... Terminons cet entretien, interrompit-il, quel espoir vous amène, qu'avez-vous à me révéler? — J'ai tout perdu sans retour, je n'ai plus d'espoir; mais la fortune m'offre encore l'occasion de faire une action généreuse : je viens remplir ce devoir. La femme perfide qui m'a trahie n'a point volé mes pierreries; l'esclave fidèle, qui vint me voir dans ma prison, les avoit dérobées pour me les rendre; je

trouvai le moyen de les cacher dans mon cachot, je les rapporte, elles sont dans cette cassette. Comme j'achevois ces paroles, le Calife surpris autant qu'agité, ouvrit la cassette, vit tous les diamans, et parut tomber dans une morne rêverie. Il se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre, et se rapprochant de moi, il détacha les chaînes qui me lioient les bras; il mit à cette action une extrême précipitation, il sembloit qu'il craignît de s'attendrir, et de se trouver si près de moi. Il évitoit de me regarder, ses mains étoient tremblantes, il paroissoit oppressé, et son excessive pâleur déceloit assez le désordre affreux de son ame. Aussitôt qu'il m'eut dégagée de mes chaînes, il fut se jeter dans son fauteuil. Ces pierreries sont à vous, me dit il, reprenez-les; dès cette nuit, je vous ferai conduire dans une province éloignée, à deux cents lieues de Bagdat: je vous ordonne d'y rester, et de ne jamais songer à la quitter; du reste, vous y serez libre, et mes bienfaits

vous y suivront. Allez attendre dans la salle prochaine, que j'aie donné mes derniers ordres pour votre départ. A ces mots, je me disposai à sortir. Arrêtez, me dit-il, d'une voix étouffée, dont l'altération me frappa; arrêtez, asséyez-vous encore un moment. J'obéis; il me regardoit en silence, car je n'avois pas encore eu le temps de reprendre mon voile. Son air sombre, et l'espèce d'égarement qui se peignit sur son visage, me causèrent une sorte de terreur, dont il me fut impossible de me défendre. Je vis, à son agitation, qu'il méditoit quelque chose d'extraordinaire, et ne pouvant soutenir son regard fixe et sinistre, je baissai les yeux. Au bout de quelques minutes, saisissant brusquement la table qui nous séparoit, il l'éloigna de nous, et rapprochant son fauteuil du mien, il se trouva vis-à-vis de moi, et si près, que sa robe touchoit la mienne; je frissonnai, mais je restai immobile. Enfin prenant la parole d'un ton qui me glaça: Tu me hais, me

dit-il, oui, tu dois me haïr!..... Je fus pour toi, sans doute un tyran, un barbare persécuteur..... Déteste-moi, sois implacable, mais songe qu'Aaron, quel que soit son crime et ton malheur, ne peut inspirer le mépris. La générosité subsiste encore au fond de cette ame égarée... J'eus les fureurs des tyrans, je n'ai point leurs viles terreurs. En disant ces paroles, il tira son poignard de sa ceinture, et me le présentant, je me suis vengé, dit-il; à ton tour, venges-toi.... Tiens, prends ce poignard, plonge-le dans le sein déchiré du meurtrier des Barmécides.... Vois tu leurs ombres menaçantes s'élever autour de nous?.... Vois-tu ton époux, pâle et sanglant, réclamer ton amour et la vengeance? Il te demande la mort de son assassin; frappe, délivre-moi d'une existence que j'abhorre.... A ces mots, je pris le poignard, je le jetai loin de moi, sans répondre un seul mot. Je sentis quelques larmes mouiller mes paupières, et voulant les dérober au cruel auteur de mes

maux, je me couvris de mon voile. Il se leva, resta debout un instant près de moi, en gardant un morne silence; ensuite poussant un profond soupir : adieu, me dit-il, adieu pour jamais. Aussitôt il s'éloigna précipitamment, sortit du cabinet, et m'y laissa seule. J'y restai plus d'une heure; et je ne puis donner qu'une imparfaite idée de tout ce que j'éprouvai durant cet espace de temps. C'étoit dans ce lieu même que j'avois vu Barmécide pour la première fois; c'étoit-là, que, derrière le fauteuil du Calife, j'avois reçu sa première lettre; c'étoit-là qu'entre un frère chéri et un époux adoré, j'avois passé les soirées de chaque jour depuis dix ans!.... Je reconnoissois le siége où s'asséyoit Barmécide; j'étois moi-même à la place que j'occupois à ses côtés, mais je m'y retrouvois proscrite, séparée de lui, peut-être pour toujours, et j'y pleurois à-la-fois la perte de mon frère, de mon époux, et le malheur de ma patrie. On vint enfin me chercher. Je sortis de ce cabinet,

en versant un torrent de larmes, et avec un déchirement de cœur inexprimable. On me fit partir la nuit même; je ne connoissois pas mes conducteurs, et je ne pus voir Nasuf. Je me flattai qu'il seroit instruit par le Calife du lieu de mon exil; mais Aaron ne lui en parla point, et ne lui prononça jamais mon nom, de sorte que Nasuf ignora totalement mon sort pendant plus d'un an; car le Calife avoit pris la précaution de me faire changer de nom, et de prescrire le secret à mes conducteurs. Je fus traitée avec égard dans la province où l'on me conduisit, mais j'y étois soigneusement surveillée; mes esclaves étoient vendus au Calife, je n'osois me fier à personne, et je ne pouvois donner de mes nouvelles à Nasuf. Cependant à force de soins, il découvrit que j'existois au fond d'une province, dont il apprit bientôt le nom. Alors il en fit répandre le bruit, en y ajoutant la fausse nouvelle, que j'y élevois en secret mon fils. Le Calife ne doutoit pas

de la mort de cet enfant, et d'ailleurs il me savoit renfermée dans un sérail, et sous la garde sévère d'esclaves dévoués à ses volontés; mais comme Nasuf l'avoit prévu, il pensa que ces bruits pourroient, par la suite, exciter des troubles et favoriser de dangereuses impostures; il fit publier que mon fils étoit mort à la Mecque. Le peuple paroissant incrédule, il en parla à Nasuf, qui fortifia ses craintes, et lui conseilla de me faire revenir près de Bagdat, en ajoutant qu'en m'y voyant ramenée, ceux qui croyoient mon fils vivant, penseroient qu'il venoit d'être découvert et immolé par ordre du Calife, et qu'à l'avenir en vivant sous ses yeux, je ne donnerois plus lieu à de telles fables. Aaron suivit cet avis, et chargea Nasuf de m'aller chercher. Ce généreux ami, qui depuis long-temps se préparoit à la fuite, avoit fait passer en Europe une grande partie des trésors qu'il tenoit de la confiscation des biens de Barmécide, et de la prodigue libéralité

du Calife. Il rassembla tout l'argent qu'il put emporter, et muni des ordres d'Aaron, il vint me trouver. Je pensai mourir de saisissement et de joie, en le revoyant. Il montra ses ordres, laissa tous mes esclaves sans exception; je pris les pierreries que le Calife m'avoit rendues, et je partis seule avec Nasuf, au milieu de la nuit, sous la sainte garde de la fidèle amitié. Nasuf m'apprit que la perfide esclave, dont j'avois cru sauver les jours, n'avoit pas échappé au châtiment que la providence lui réservoit; on trouva sur elle quelques bijoux volés à Nouraha, et le Calife prit ce prétexte pour l'envoyer au supplice. Comme à cette occasion, j'admirois les decrets de la justice éternelle, Nasuf, qui depuis six ans, touché des vertus et des discours de Barmécide, avoit secrètement embrassé le christianisme, voulut m'inspirer ses sentimens, et me donner sa croyance; mais les préjugés de l'éducation et l'habitude, m'attachoient encore fortement à ma religion, et je

lui déclarai que je voulois la conserver jusqu'au tombeau.

Notre voyage fut long, mais heureux; arrivés en Europe, je bénis le ciel de me trouver enfin dans la partie du monde où j'espérois me réunir à Barmécide. Un jour, en poursuivant notre route, nous traversâmes une ville, à l'extrémité de laquelle nous trouvâmes un grand concours de peuple, qui nous força de nous arrêter. Bientôt nous entendîmes des chants religieux; la multitude se partageant et se plaçant des deux côtés des maisons, ouvrit un large passage au milieu de la rue, dans lequel nous vîmes défiler une longue suite de prêtres, superbement vêtus, portant un magnifique dais et de brillantes bannières. De jeunes enfans couronnés de fleurs, tenoient des corbeilles légères remplies de roses, dont ils jonchoient la terre; surprise d'un spectacle si nouveau pour moi, je cédai volontiers au desir que me témoigna Nasuf de suivre ce cortège, qui s'arrêta devant un im-

mense bâtiment d'une élévation prodigieuse, et d'une antique architecture. Ah! me dit Nasuf avec émotion, je me trouve enfin à la porte d'un temple du vrai Dieu ; ô souffrez que je puisse y remercier l'éternel du salut de Barmécide et d'Abassa ! A ces mots il marcha vers le temple, et je le suivis. J'éprouvai un sentiment de respect, en entrant dans ce lieu sacré; je n'avois vu dans nos contrées que des mosquées modernes, dont la nouveauté semble déceler celle de notre culte; mais ici tout attestoit la vénérable ancienneté de la religion chrétienne; je m'avançai avec une sorte de saisissement sous ces voûtes majestueuses, dont l'œil pouvoit à peine mesurer la hauteur; en parcourant un espace vaste et sombre, on apercevoit dans l'éloignement un autel, brillant de lumière, et paré de guirlandes et de festons de fleurs; arrivés près des marches de l'autel, je vis Nasuf se mettre à genoux, et par un mouvement involontaire, j'imitai cette action. Les chants cessèrent, un

profond silence regnoit dans l'église; mais au bout de quelques minutes, une musique céleste frappa tout-à-coup mes oreilles, et pénétra jusqu'au fond de mon ame, car je reconnus dans l'instant les sons éclatans et mélodieux de l'ingénieux instrument inventé par mon époux!.... Un souvenir si touchant et si cher produisit une inconcevable révolution dans mes idées. C'étoit pour honorer son dieu, que Barmécide avoit inventé cette machine merveilleuse, que les Européens consacroient au même usage; son harmonie enchanteresse, en me retraçant les plus beaux jours de ma vie, excitoit dans mon esprit un respect religieux pour le culte des chrétiens. Mon cœur s'élança vers le dieu de Barmécide; je l'invoquai, je lui demandai de me rendre mon fils et mon époux, et je sortis de l'église, consolée, paisible et remplie d'espoir.

Nous étions dans les états de la comtesse de Carcassonne, le hasard me fit rencontrer cette auguste Princesse;

l'intérêt généreux qu'elle me montra, m'inspira tant de confiance, que je lui contai mon histoire. Je lui dis que mon projet étoit de me rendre à la cour de Bavière, où j'espérois retrouver Barmécide; Axiane m'apprit qu'elle iroit incessamment dans le duché de Clèves, pour se joindre aux défenseurs de Béatrix, assiégée par Gérold. Certaine d'acquérir ici quelques lumières sur le destin de Barmécide, j'acceptai avec reconnoissance les offres d'Axiane, et je l'accompagnai dans son voyage.

La fin du récit d'Abassa fit soupirer Barmécide; il vit que Nazuf lui laissoit toujours croire que son fils existoit, et qu'on l'avoit envoyé en Europe; il s'affligea en pensant qu'il étoit impossible qu'elle pût conserver long-temps une si chère espérance, et qu'elle ne la perdroit qu'avec une mortelle douleur.

CHAPITRE XII.

Importante Découverte.

La prudence est sur-tout nécessaire aux méchans.

VOLTAIRE.

BARMÉCIDE et son épouse ne quittèrent la cour de Béatrix que le lendemain. Théobald leur offrit son château, et il fut décidé qu'Abassa y résideroit jusqu'à la fin de la guerre. Barmécide n'avoit senti d'abord que le bonheur de retrouver son épouse ; mais ensuite il ne pensa pas, sans une joie secrète, qu'il alloit jouir de sa gloire et de sa réputation, et reparoître au camp sous le grand nom de Barmécide. Il éprouvoit aussi la plus vive impatience de revoir le fidèle Nazuf, qui, resté en arrière avec la suite des Princesses, ne devoit arriver que dans deux jours.

Une heure après le départ de Bar-

mécide, Isambard, Ogier et Angilbert se promenant ensemble sous les portiques du palais, Angilbert demanda au Chevalier danois s'il étoit vrai qu'Armoflède fût malade : oui, répondit Ogier, mais sans aucun danger. Ne deviez-vous pas, reprit Angilbert, l'aller voir ce soir, et ne vous a-t-elle pas fait dire qu'elle ne pouvoit vous recevoir, parce qu'ayant besoin de repos, elle se mettroit au lit à six heures ? Comment savez-vous tout cela, interrompit Ogier ? Je sais bien d'autres choses, dit Angilbert, graces à l'incorrigible imprudence d'Armoflède, et si vous voulez me donner votre parole d'honneur de ne point faire d'éclat, et sur-tout de ne point vous venger, je vous instruirai de tout ; car il est temps de vous ouvrir les yeux sur une personne si peu digne de l'attachement d'un Chevalier tel que vous. A ces mots, Ogier interdit et vivement ému, fit le serment qu'exigeoit Angilbert, et ce dernier reprenant la parole ; sachez donc, dit-il, que Félix, l'un de

mes pages, s'étant lié d'amitié avec le vôtre, a été plusieurs fois se promener avec lui jusqu'à la maison d'Armoflède; là, il attendoit dans une chaumière voisine le jeune Sylvain, qui entroit dans la maison d'Armoflède, et ensuite revenoit rejoindre Félix; dans les commencemens, Sylvain disoit qu'il étoit chargé de vos messages; mais ensuite l'indiscrétion naturelle à son âge, et son extrême simplicité ne lui permettant pas de déguiser la vérité, Félix, plus fin et plus âgé que lui, découvrit bientôt qu'il étoit amoureux d'Armoflède, et enfin Sylvain lui avoua qu'il se croyoit aimé, mais qu'Armoflède mettoit un prix bizarre à ses faveurs, et qu'il ne pouvoit se résoudre à faire ce qu'elle exigeoit de lui. Félix le questionna vainement à se sujet. Sylvain n'a jamais voulu s'expliquer mieux. Cependant quelques mots échappés lui donnèrent d'étranges soupçons, et ce fut alors qu'il m'en parla; je lui ordonnai de tâcher de s'introduire dans la maison d'Armoflède, afin de décou-

vrir ce mystère. Il trouva le moyen de gagner une jeune servante de la maison ; un jour qu'Armoflède étoit sortie avec ses deux autres domestiques, la jeune fille fit entrer Félix, qui visita la maison, et vit à côté d'un cabinet, où se passent de certaines conférences, une espèce de petit bûcher plein de bois, dont la servante a la clef, et dans lequel, en ôtant quelques bûches, deux hommes pourroient se cacher et entendre de là tout ce qui se diroit dans le cabinet, qui n'est séparé de ce bûcher que par une mince cloison. A côté du bûcher est un grenier, dont la fenêtre au second étage donne sur la campagne, du côté opposé à l'entrée de la maison. D'après cette information et plusieurs autres, Félix, par mon ordre, a décidé la petite fille à le recevoir cette nuit de la manière suivante : à dix heures du soir, elle posera à la fenêtre une échelle de cordes qu'elle a reçue de Félix, et elle laissera la porte de sa chambre ouverte, afin que Félix puisse l'aller trouver

ver quand il sera arrivé, sa chambre étant au bout d'un corridor à côté du grenier. Je vous propose donc, poursuivit Angilbert, d'aller vous-même cette nuit dans la maison d'Armoflède, de vous introduire dans le grenier, et de vous cacher dans le bûcher, dont Félix a su se procurer la clef. Là vous entendrez d'horribles choses; vous connoîtrez à quel point on abuse de la naïveté d'un enfant crédule et sensible, et rendu demain à la raison, vous serez guéri sans retour d'une passion dont vos amis déplorent depuis longtemps le funeste égarement.

Ogier confondu, ne répondit rien; mais Isambard accepta pour lui la proposition d'Angilbert, en ajoutant qu'il l'accompagneroit dans cette course nocturne. En effet Isambard et le Chevalier danois partirent secrètement à neuf heures du soir. La nuit étoit obscure, et le malheureux Ogier enseveli dans les plus tristes réflexions, garda un morne silence pendant toute la route. Il ne pouvoit plus s'abuser

sur les mœurs d'Armoflède, mais il la croyoit absolument incapable des horreurs qu'on lui laissoit entrevoir, et dont il avoit dédaigné de demander le détail. Il étoit irrité contre Angilbert, et même contre Isambard, parce qu'il l'avoit vu questionner Angilbert, et frémir d'indignation. Isambard voulut vainement le préparer à ce qu'il alloit entendre; de grace, interrompit sèchement Ogier, épargnez-vous la peine de me répéter les discours d'Angilbert. Il faut pourtant, reprit Isambard, que pour pouvoir comprendre ce que vous allez entendre, vous sachiez que cette femme qui logeoit dans la maison d'Armoflède, l'infame Marceline a de fréquentes conférences avec Armoflède, et qu'elle doit l'entretenir cette nuit. Ce peu de mots fit tressaillir Ogier; non qu'il pût concevoir l'affreux soupçon qu'on vouloit lui donner sur Armoflède; mais il éprouva le plus violent mouvement de fureur, en voyant qu'Isambard ne doutoit pas de la secrète intelligence d'Armoflède avec

une femme universellement regardée comme une empoisonneuse. Il fut au moment d'éclater, cependant il sut se contenir; mais de cet instant il cessa totalement de répondre. Arrivés près de la maison, les Chevaliers attachèrent leurs chevaux à deux arbres, qui en étoient à cinq cents pas; ensuite ils se rendirent sous la fenêtre ouverte, trouvèrent l'échelle de cordes, et montèrent sans obstacle. Ils s'étoient débarrassés de leurs chaussures, afin de ne point faire de bruit; ils ouvrirent doucement la porte du bûcher, et s'y établirent tous deux; car Félix avoit eu la précaution d'en ôter quelques morceaux de bois. Tout paroissoit calme dans la maison; ils furent plus d'une demi-heure sans pouvoir distinguer le moindre bruit. Ogier commençoit à triompher, lorsqu'il entendit la porte du cabinet s'ouvrir, et quelqu'un y entrer; on s'assit sans proférer un mot, et ce silence dura près d'une heure. Enfin, la porte du cabinet s'ouvrit une seconde fois, Ogier recon-

nut la voix d'Armoflède, il s'émut et se troubla..... Mais qu'on imagine, s'il se peut, l'horreur dont il fut saisi, en écoutant l'abominable entretien qu'on va lire, et dont il ne perdit pas un seul mot. Armoflède, en entrant, ferma la porte avec soin, et s'adressant à la personne qui l'attendoit : Je viens bien tard, lui dit-elle, c'est que je n'ai pu me débarrasser de cet enfant ; je ne l'ai jamais vu si vif, si amoureux, si décidé. Il s'obstine à vouloir passer ici la nuit, je vais achever de l'enivrer d'amour et d'espérance, et je me flatte que demain il distribuera nos breuvages. Quoi ! reprit la voix d'une vieille femme (car c'étoit en effet Marceline elle-même), vous avez promis à ce petit garçon vos dernières faveurs, et vous n'êtes pas encore obéie? — Je ne sais quel instinct l'avertit, malgré sa crédulité, ses desirs et son amour, du danger de la commission ; je lui vois à cet égard, une répugnance, sinon invincible, du moins extrême ; mais j'en triompherai, j'en suis sûre. Comme je veux absolu-

ment qu'il agisse demain, expliquons-nous encore pour la dernière fois. Je t'avoue que je crains toujours que l'effet de ces *philtres* ne soit ou trop prompt ou trop foible. — Si vous aviez suivi mon conseil, il y a deux mois que vous seriez rassurée sur ce point. Que ne faisiez-vous un essai sur Catau ou sur ce petit page? — Catau me sert bien, j'ai besoin d'une servante de cette simplicité; cela ne voit rien et n'entend rien. Pour Sylvain, il m'est nécessaire pour la chose même. — Bon! au même prix vous en auriez bien trouvé un autre! — Point du tout, il me falloit le page d'Ogier. D'ailleurs, il est si joli! avant tout je lui dois, et je me dois la récompense qu'il espère. Ma parole est sacrée. Après cela nous verrons. — J'entends. Mais, pour revenir aux *philtres*, soyez certaine que jamais je n'en ai composé de meilleurs. Celui qui est combiné pour une femme, est beaucoup moins violent que celui d'Ogier. — Ne l'avez-vous pas trop adouci? — Non, comme

je vous l'ai dit, son effet sera, dès le premier jour, de causer une extrême langueur; ensuite la personne dépérira insensiblement, perdra toute sa beauté en peu de temps. — Etes-vous bien certaine de cela? — Une seule dose suffiroit pour la lui ôter; jugez de l'effet, lorsqu'elle aura bu tout le flacon. — Ensuite? — Ensuite cette femme, après avoir souffert pendant sept ou huit mois...... — Je vous l'ai dit, je ne veux point leur mort. — Assurément, ni moi non plus. Je compose des *philtres* et non des poisons. -- C'est ce que je crois; je veux seulement que ce philtre, comme vous me l'avez promis, leur ôte des passions qui traversent les miennes. --- Sans doute, et c'est ce qui ne peut s'opérer sans une révolution physique; soyez tranquille, et croyez qu'ils seront *débarrassés* avant un an de toutes les passions humaines. — Si tu ne me trahis pas, tu peux compter sur la somme que je t'ai promise. — Vous trahir! et comment le pourrois-je? En

vous dénonçant à la Princesse? Je n'aurois point de preuves à lui donner; d'ailleurs, quand j'en aurois, je la connois, je vous perdrois sans y rien gagner. Béatrix n'a jamais récompensé les délateurs, elle m'écouteroit et me chasseroit sans me payer. Mais sans toutes ces raisons, ne devez-vous pas compter sur moi? Quoi! le hasard le le plus singulier me fait vous rencontrer dans un pays si éloigné de notre malheureuse patrie, et vous pourriez vous défier de celle qui soigna vos premiers ans? — Tu dois en effet m'aimer, car j'ai bien profité des leçons et des exemples que tu m'as donnés. Cependant, notre première reconnoissance pendant mon voyage en Lombardie ne fut pas heureuse pour moi. La manière dont tu m'as livrée au prince Adalgise..... — Songez donc qu'il se flattoit de remonter sur le trône. — Je te dois, j'en conviens, de m'avoir débarrassée de tous les préjugés dont les sots sont esclaves; mais en suis-je plus heureuse! chaque instant semble exalter

mes passions; moins je leur résiste, et plus elles m'agitent et me dévorent. Je desire avec fureur, et je ne jouis plus avec transport.... — Quoi, déjà! quoi, si jeune! — Mon cœur a vieilli, et mes sens s'éteignent; le croiras-tu? J'ai déjà perdu la plus douce de toutes les illusions, l'amour n'est plus pour moi qu'une chimère. — Comment? et cet Isambard, dont vous m'avez tant parlé? — Lui!..... je le hais.... Il maîtrise mon imagination, il est vrai, je ne vois rien d'aimable et de séduisant comme lui; je donnerois la moitié de ma vie pour en être adorée quelques heures... Je voudrois l'enflammer, jouir de son délire, le partager, et me venger ensuite. — Le bonheur vous feroit oublier la vengeance. — La vengeance! je m'en occuperois dans ses bras! non, crois-moi, ce n'est point le dépit qui me fait parler. Je ne m'abuse plus maintenant sur ce que j'éprouve, je ne prends plus des sensations pour des sentimens, je le hais, te dis-je.... — Mais s'il prenoit pour vous

une grande passion? — Ah plût au ciel! il cesseroit de me plaire; rien n'est insipide comme une *grande passion!* c'est sur-tout le romanesque amour que je lui connois pour une autre qui le rend si piquant à mes yeux. Je veux l'égarer, le séduire et non le fixer. — Quelle tête vous avez! —Elle est brûlante, c'est un volcan!... Mais mon ame est desséchée.... la haine et la misanthropie la flétrissent et me consument... de tristes réflexions viennent souvent m'assaillir!... Que devient-on, Marceline, quand on a perdu la jeunesse et la beauté? Par exemple, comment fais-tu, pour te passer d'amans? — Je ne m'en passe point, avec de la fortune, tout se trouve. — Quoi, même la volupté? — Hélas! quand on a multiplié les excès, il y faut renoncer de si bonne heure! l'amour n'est plus à mon âge qu'un souvenir amer et qu'une fureur impuissante; le plaisir est usé; la seule habitude conserve encore un besoin sans desir, et qui s'irrite sans

espoir. — Quelle affreuse peinture! eh mais, la vertu vaudroit mieux!.... — Oui, j'ai pensé souvent qu'après s'être livrée sans frein et sans bornes à ses passions, si l'on pouvoit recouvrer sa réputation et revenir à la vertu, l'on feroit un excellent marché. — Il est tard, va-t-en, et prends garde que Sylvain ne t'aperçoive. — Vous passerez la nuit ensemble; n'allez pas le payer d'avance. — Va, ne crains rien; je n'en fus jamais moins tentée. Je ne sais ce que j'ai ce soir, je me sens véritablement malade. — En effet, vous êtes changée. — Allons, ne diffère plus et laisse-moi. A ces mots, l'exécrable Marceline sortit, et l'on n'entendit plus rien. Les Chevaliers pétrifiés et saisis d'horreur, restèrent immobiles, en se serrant la main. Au bout de quelques minutes, Armoflède se leva, appela un domestique, auquel elle ordonna d'aller dire à Sylvain de venir la trouver; et un instant après, le petit page entrant avec bruit dans le cabinet; enfin, s'écria-t-il, vous

me rappelez, mais pourquoi donc n'êtes-vous pas revenue en bas? Jamais vous ne m'avez reçu dans ce cabinet. Mon cher Sylvain, répondit Armoflède, je suis si foible et tellement abattue ce soir, que je n'ai pas eu le courage de descendre l'escalier. — Vous êtes foible? tant mieux, c'est ainsi que je vous desire. — Et moi, je te desire plus tendre et plus soumis. — Plus tendre! ah! croyez-vous qu'on puisse l'être? Non, non, vous savez bien que je vous aime comme un fou.... — Mieux que tu n'aimois Chloé?.... — Ah! Chloé est belle; mais vous êtes mille fois plus charmante, plus sensible, et puis Chloé n'a pas ces jolies mains, si douces, si blanches, si délicates.... Je les adore vos mains!.... Ah! pourquoi les retirer?... — Tu ne les baiseras plus que tu n'aies exécuté mes ordres. — Est-il possible! — Oui, j'y suis décidée. — Ces maudits philtres!.... — Mais pourquoi as-tu tant de répugnance à les donner? Doutes-tu de leur effica-

cité? — Non sûrement, puisque vous en avez fait l'essai sur moi-même. Je sais bien que j'aimois Chloé, que je ne l'aime plus, et que je vous adore. — Et cependant, comme je t'avois averti, l'effet n'en fut pas aussi vif que si l'on ne t'eût pas prévenu. Mais je me conduisis avec toute la franchise de l'amour; je t'avouai que je t'aimois. Je t'offris de te faire oublier Chloé, je t'expliquai l'effet de ce philtre bienfaisant.... — Oh je ne l'oublierai jamais. C'étoit un soir!.... A peine eus-je avalé cette liqueur, que je sentis au même instant tout ce que vous m'aviez prédit; cette émotion, ce trouble, ce feu dévorant.... Le battement de cœur!.... Je vous voyois avec d'autres yeux.... Et je perdis tout-à-coup toute ma timidité.... Vous en souvenez-vous?.... — Ah! beaucoup trop. — Si vous m'eussiez fait boire quelques gouttes de plus, il est certain que j'en aurois perdu tout-à-fait la raison. — Quand on sait composer un philtre d'amour, on ne peut se tromper sur

les doses (*M*). Après une expérience aussi positive, aussi frappante, pourquoi donc ne veux-tu pas donner ces philtres à ton maître et à Béatrix? — Etes-vous bien sûre qu'ils s'aimeront réciproquement? — Je t'ai expliqué cela tant de fois! — Je le crois, mais je ne le comprends pas parfaitement. — Si tu le crois, que faut-il de plus? Songe, Sylvain, qu'en m'obéissant tu feras la fortune de ton maître, le bonheur de Béatrix et le nôtre. Tu n'auras plus de rival, et je pourrai me livrer à toi sans contrainte et sans craindre un amant justement irrité. — Avec tout cela, c'est tromper mon maître, c'est abuser de l'emploi qu'il me donne auprès de lui!.... et ce pauvre Isambard, qui, dit-on, adore la Princesse, et en est aimé, quel seroit son chagrin! il se battroit peut-être avec mon maître. Que deviendrois-je alors, moi qui serois la cause de tout ce bouleversement? — Eh bien, renonce donc à moi, car je te déclare que je n'aurai jamais le courage de congédier Ogier,

et certainement tu ne deviendras jamais mon amant, tant qu'Ogier me sera fidèle. — Cependant vous m'aimez? — A la folie. — Je ne vous quitterai qu'avec le jour; oh, cette nuit pourroit être si fortunée!....
— Ah! depuis deux jours le flacon d'Ogier est dans ta poche; si tu m'avois obéïe!... — Ecoutez.... Si malgré tout ce que je viens de dire, je vous prouvois que vos ordres sont exécutés?
— Comment? — Oui.... j'ai donné ce breuvage.... Ce matin à dîner, Ogier l'a reçu de ma main.... A ces terribles paroles, Isambard frissonna; mais Ogier voulant écouter jusqu'au bout, lui mit la main sur la bouche, et l'infâme Armoflède reprenant la parole: est-il bien vrai, dit-elle, et pourquoi me l'as-tu caché? — Je voulois ne devoir mon bonheur qu'à l'excès de ton amour.... Tiens, regarde ce flacon.... — Tu n'as pas donné la dose assez forte, il falloit en verser la moitié; car je te l'ai dit, cela doit se prendre en deux jours. — J'étois pressé, troublé.... Mais je crois

en avoir assez donné pour enflammer.... — A-t-il pâli, a-t-il été languissant le reste du jour? Tu sais que ces symptômes d'amour doivent se manifester jusqu'à l'instant du bonheur. Tu l'éprouves toi-même, tu n'as plus ces brillantes couleurs.... — Oui, je brûle, je languis, mais tu vas me guérir, tu le dois maintenant.... — Il me faut des preuves plus certaines.... D'ailleurs je te le jure, Sylvain, j'ai la fièvre ce soir, je souffre, et cruellement, sur-tout depuis une heure.... — Va.... c'est la fièvre brûlante de l'amour.... — Sylvain, je vous le proteste, je suis très-malade.... — Eh bien, je ne puis mentir et te tromper plus long-tems.... Connois donc ton mal; c'est celui que j'endure. O femme adorée, pardonne à ton amant.... Ce philtre préparé par ta main divine, et qui porte dans les sens une flamme active et dévorante, Ogier ne l'a point pris; l'amour en a su faire un usage plus heureux; ce soir, en soupant, j'ai eu l'adresse de te le donner. A ces mots, Armoflède

défaillante et pénétrée de terreur, se laisse aller sur le dos de son fauteuil, et perdant tout-à-fait la tête, elle dit d'une voix éteinte : ô ciel! je suis empoisonnée!.... Sylvain frémit; qu'entends-je, s'écria-t-il, quoi misérable! ce breuvage étoit du poison!..... La détestable Armoflède ne pouvoit répondre, elle étoit évanouie. Sylvain éperdu, saisi d'horreur et d'effroi, appelle à grands cris les domestiques; dans ce moment, il entend marcher précipitamment, la porte s'ouvre. Mais que devient-il, en apercevant Isambard et le Chevalier danois. L'infortuné page fondant en pleurs, court se précipiter aux genoux de son maître; Ogier le relève, le prend dans ses bras; et le serrant contre sa poitrine : mon enfant, lui dit-il, avec l'heureux naturel que vous venez de montrer, je suis certain que mon égarement et le vôtre ne serviront qu'à vous faire mieux sentir le danger des passions et le prix des mœurs et de la vertu; ah! n'oubliez jamais cette leçon terrible!...

Et parlant ainsi, Ogier ne put retenir ses larmes, mais elles se séchèrent aussitôt, en voyant l'infame Armoflède se relever, et rouvrir les yeux. En apercevant les Chevaliers, elle ne fut en état ni de chercher à les fuir, ni même de faire un mouvement de surprise. Pétrifiée d'horreur et d'étonnement, elle resta dans une effrayante immobilité, en les regardant fixement d'un air hagard et stupide. Ogier s'approchant d'elle, depuis trois heures, lui dit-il, caché derrière cette cloison, j'ai tout entendu. Reconnoissez enfin une Providence, qui tôt ou tard punit le crime avec une ingénieuse et sublime équité. En disant ces mots, Ogier prenant le désolé Sylvain par la main, et s'appuyant sur le bras d'Isambard, sortit précipitamment. A la porte de la maison, Sylvain s'adressant à Ogier d'un air suppliant : ô mon cher maître, lui dit-il, je la déteste, mais elle est empoisonnée, et par moi !... Cette idée est affreuse ; la laisserons-nous sans

secours ?.... J'ignore absolument, répondit Ogier, quels sont les contre-poisons qu'il faut lui donner, et notre présence ne pourroit qu'aggraver l'horreur de son état ; mais nous lui enverrons du château un des médecins de la Princesse. En effet, ce fut le premier soin d'Ogier en arrivant au palais ; il fut aussi réveiller Théobald, pour lui rendre compte des forfaits de Marceline et d'Armoflède, en demandant la grace de cette dernière. On fit arrêter Marceline, et sur les dépositions juridiques des deux Chevaliers, du petit page et de Félix, cette abominable femme fut enfermée pour le reste de ses jours. Le médecin répondit de la vie d'Armoflède, mais en déclarant que rien ne pourroit jamais lui rendre la santé, et qu'elle seroit obligée de rester au lit plusieurs semaines. On visita sa maison ; on y trouva quatre fioles d'un poison semblable à celui dont elle avoit chargé le crédule Sylvain. Béatrix la fit assurer de son par-

don, en ajoutant qu'elle lui permettoit de rester encore trois mois dans la maison qu'elle occupoit, mais qu'au bout de ce temps, elle seroit bannie pour toujours du duché de Clèves.

CHAPITRE XIII.

Des amis du neuvième siècle.

For blessings ever wait on virtuous deeds
And tho' a late a sure reward succeeds.

The Mourning bride, de CONGREVE.

LA guerre ranimée depuis deux mois se continuoit sans activité et sans combats meurtriers; la discorde divisoit les chefs du parti des Princes : quelques-uns desiroient la paix, d'autres vouloient avec acharnement la prolongation de la guerre, et plusieurs d'entr'eux témoignoient déjà le desir de se retirer de cette *coalition* imprudente autant qu'injuste. Les troupes combattoient à regret, et le courage héroïque de leurs adversaires répandoit dans l'armée entière une telle terreur, que les généraux, dans la crainte d'être mal secondés, n'osoient rien entreprendre de décisif. Barmécide au

conseil rappeloit avec force tout ce qu'il avoit prédit. L'événement justifioit ses premiers discours contre la guerre ; on admiroit son génie et son éloquence, mais les passions l'emportoient sur la raison et sur la saine politique. Sans doute que dans le temps où nous vivons, un tel aveuglement doit paroître inconcevable aux grandes têtes qui conseillent les Souverains, et qui gouvernent les Empires florissans de l'Europe ; mais il faut toujours se souvenir que nous parlons du neuvième siècle. Sans cette idée, il est bien certain que de semblables traits paroîtroient tout-à-fait absurdes, et absolument incroyables.

Les assiégeans attaquant avec timidité, et toujours étant repoussés avec vigueur, il ne se passa rien de mémorable dans le reste de l'hyver, à l'exception de quelques combats particuliers entre les chefs des deux partis, qui s'envoyèrent réciproquement des cartels. Le jeune Roger sachant que Rotbold étoit dans l'armée des Princes,

voulut combattre le féroce persécuteur d'Azoline. Ce combat fut long et terrible; Roger y déploya la plus rare valeur, et toute la générosité chevaleresque. Il blessa et renversa son adversaire, et maître de sa vie, ou du moins de sa liberté : Je te laisse, lui dit-il, ton exécrable existence, afin de me réserver le plaisir de te vaincre encore ; je dédaigne de traîner à ma suite un aussi vil prisonnier; par les lois de la guerre, ta dépouille m'appartient; mais elle ne peut être un trophée de gloire, et souilleroit des mains pures. En disant ces mots, il le laissa sur le champ de bataille et rentra dans le château. La vaillante Axiane fut témoin de cette action, et sachant par Isambard l'histoire de Roger, elle applaudit à sa générosité; ce suffrage étoit pour Roger d'un prix inestimable; car Axiane avoit fait une profonde impression sur son cœur, et cette passion nouvelle affoiblissoit chaque jour dans son esprit le souvenir touchant d'Azoline. Mais Roger remarquoit

avec douleur que les seuls Chevaliers du Cygne paroissoient fixer l'attention, et exciter l'intérêt de la Comtesse. Roger ne doutoit pas que l'un de ces deux Chevaliers n'eût le bonheur de plaire à la belle Axiane; il craignoit sur-tout Olivier, car il se rassuroit sur Isambard, en pensant qu'il adoroit Béatrix, et que selon l'opinion générale, il en étoit aimé. Dans un assaut qui fut assez vif, et que les assiégés repoussèrent avec leur valeur accoutumée, la Comtesse montra toute l'intrépidité du guerrier le plus brave et le plus téméraire. Rotbold, guéri de ses blessures, osa défier cette héroïne, qui voulut accepter le défi, malgré les instances de tous les Chevaliers et la douloureuse inquiétude de Roger. Le combat dura près d'une heure avec un égal avantage des deux côtés, lorsqu'au bout de ce temps un orage affreux, accompagné de grêle, survenant tout-à-coup, servit de prétexte aux spectateurs des deux partis pour séparer les combattans. Les Che-

valiers du Cygne, suivis des plus zélés défenseurs de la Duchesse, firent plusieurs sorties dans l'espoir d'engager un combat général; mais l'ennemi se renferma toujours dans ses retranchemens, et le parti de Béatrix ne put obtenir de ces diverses expéditions, que la gloire de montrer une extrême audace et celle de faire quelques prisonniers.

Cependant depuis deux mois, délivré de son affreuse obsession, Olivier en recouvrant le sommeil, reprenoit insensiblement la santé et le brillant coloris de la jeunesse. Cette espèce de révolution physique en produisit une dans ses idées. Son ardente imagination affranchie d'une pensée dominante et terrible, se reporta avec impétuosité vers les objets séduisans, qui pouvoient lui plaire et l'enflammer. Célanire existoit toujours dans le fond de son cœur; mais certain qu'elle avoit enfin recueilli la palme immortelle de la vertu, elle ne s'offroit plus à sa pensée, sous l'aspect déchirant d'une victime

time innocente, ou sous les traits séducteurs d'une amante passionnée. Il ne pouvoit plus se la représenter, qu'à travers un voile religieux, sous une forme angélique et mystérieuse. Cette image si pure lui laissoit un souvenir vague et sublime, qui produisoit sur son ame, une impression plus douce que profonde, et qui loin d'entretenir la constance d'un amour malheureux, en affoiblissoit chaque jour les regrets.

Sachant l'histoire intéressante du çollier de perles de la Duchesse, Olivier, depuis cet instant, attachoit un prix inestimable à ce gage touchant d'un sentiment si tendre. L'ayant détaché de la housse de son cheval, il en avoit fait un bracelet qu'il portoit au bras gauche, et qui se trouvoit couvert et caché par ses vêtemens. C'étoit un usage commun dans ce temps, de porter de cette manière le don le plus précieux de sa maîtresse, et cet usage n'étoit alors consacré qu'à

l'amour (1). Ces perles fixées autour des bras d'Olivier, firènt sur lui l'effet d'un talisman, ou plutôt elles en devinrent un véritable; car ce fut sans doute le pouvoir magique de l'amour, qui donna la première idée d'un enchantement surnaturel. Olivier ne s'aveuglant plus sur la passion violente, qu'il éprouvoit, n'essaya pas même de la combattre; mais il n'en fut pas moins fidèle à l'honneur et à l'amitié. Il réfléchit profondément à sa situation, examina scrupuleusement les devoirs qui lui étoient imposés, et jura de les remplir tous. Il sentit qu'indépendamment de son amitié pour Isambard, et de la reconnoissance qu'il lui devoit, un second hymen seroit toujours un crime pour lui; il sentit que dans tous les instans, toute la félicité d'une union nouvelle seroit empoisonnée par cette affreuse pensée : *Ce bon-*

(1) Voyez les Mémoires de Chevalerie de M. de Sainte-Palaye.

heur dont je jouis, je le dois à la mort de Célanire assassinée par moi! sans cet horrible forfait, Béatrix n'eût jamais été mon épouse!.... Cette réflexion le faisoit frémir, et elle se présentoit sans cesse à son esprit. Non, non, se disoit-il, quand je ne trouverois pas un rival dans le frère et l'ami le plus cher, Béatrix ne pourroit jamais être à moi; je dois lui cacher éternellement les sentimens qu'elle m'inspire, ou du moins lui persuader qu'ils ne tiennent qu'au souvenir, qu'elle me rappelle; je dois employer en faveur d'Isambard tout l'ascendant que j'ai sur elle; mais je puis l'adorer en secret, et je le puis ainsi sans remords. O Célanire, c'est toi seule, que j'aime en elle!.... quelle autre figure que la tienne, auroit pu fixer encore mes regards!.... Quelle autre ame que ton ame angélique, auroit pu prendre un tel empire sur la mienne!.... Je l'adore, parce que je t'adorois!...... Si j'eusse perdu ton souvenir, eût-elle fait cette impression profonde, inef-

façable sur mon cœur!.... Si d'affreuses souffrances, si le sombre désespoir eussent détruit cette passion brûlante que j'avois pour toi, j'aurois vu Béatrix avec indifférence.... Mais pouvois-je te retrouver sans transport!.... C'est ainsi, qu'Olivier justifioit un amour, qui en effet s'unissoit tellement au souvenir de Célanire, qu'il ne pouvoit le regarder comme une passion nouvelle. Le bonheur d'aimer encore, et de sentir son ame se r'ouvrir à toutes les impressions délicieuses de la tendresse, ce nouvel intérêt si puissant qui le rattachoit à la vie, lui faisoit envisager sinon sans amertume, du moins sans désespoir, les sacrifices douloureux qu'il s'étoit imposés, et auxquels son imagination s'étoit accoutumée depuis la mort de Célanire, en pensant tant de fois, qu'il n'y avoit qu'un malheur réel, celui de perdre l'objet qu'on aime. Enfin, il se répétoit que le bonheur de Béatrix et d'Isambard suffiroit au sien; cependant il remarquoit l'inclination naissante

d'Axiane pour Isambard, avec un plaisir secret, qu'il ne s'avouoit pas lui-même; mais au fond de son ame, il en concevoit l'espérance qu'Isambard, avec le temps, pourroit peut-être répondre aux sentimens de la Comtesse, et dans cette supposition, il se permettoit de desirer que Béatrix conservât toujours sa liberté. Aussi, ne laissoit-il échapper aucune occasion de faire l'éloge d'Axiane, sur-tout lorsqu'Isambard se trouvoit à portée de l'entendre. Il montroit tant d'admiration pour cette Princesse, que plusieurs personnes l'en croyoient amoureux; mais le cœur de Béatrix ne s'y méprit pas, elle avoit aussi facilement pénétré les sentimens d'Axiane; elle résolut d'avoir à ce sujet un entretien avec Isambard, et elle l'invita à se rendre un soir dans son cabinet. Ce rendez-vous inopiné causa plus d'inquiétude que de joie au Chevalier du Cygne. Depuis quelque temps il trouvoit la Duchesse presque entièrement changée à son égard; quoiqu'elle ne montrât point de préférence

pour un autre, il remarquoit en elle une distraction et une mélancolie qui le frappoient vivement; plus d'une fois il repoussa des soupçons affligeans qui lui faisoient entrevoir la vérité; et il porta chez la Duchesse un douloureux pressentiment, qui ne le préparoit que trop à la confidence qu'il alloit recevoir. Il la trouva seule; elle eut d'abord l'air embarrassé; ensuite paroissant se rassurer, elle lui annonça qu'elle alloit lui ouvrir son cœur sans déguisement. Elle ajouta qu'elle sentoit combien cette démarche étoit extraordinaire; qu'elle avoit eu beaucoup de peine à s'y décider, mais qu'elle espéroit que l'estime la plus parfaite et l'amitié la plus sincère, en seroient l'excuse à ses yeux. Après ce préambule, elle lui confia ses sentimens pour Olivier, et lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé entr'eux; elle insista particulièrement sur le refus qu'Olivier avoit fait de sa main, et sur-tout ce qu'il avoit tenté près d'elle pour servir son ami. Il a tout fait, poursuivit-elle,

pour me décider en votre faveur, tout, jusqu'à l'aveu de son malheur et de son crime.... En connoissant son destin déplorable, j'ai senti comme lui, que la fidélité à la mémoire de Célanire est en effet le plus sacré de ses devoirs. Je ne prétends plus à son amour; je ne serai jamais pour lui qu'une amie, qu'une sœur; mais je ne puis le fixer près de moi, qu'en lui donnant le titre de mon époux. Lorsqu'avec le temps il connoîtra que cette union si pure assureroit le repos et la félicité de ma vie, lorsqu'il sera bien certain que sa présence et son amitié suffisent à mon bonheur, lorsqu'enfin il cessera de voir en Béatrix la rivale de Célanire, ses vœux, j'en suis sûre, s'accorderoient avec les miens, si les sentimens qu'il vous connoît pour moi, n'y mettoient pas un obstacle invincible.... O ciel, s'écria douloureusement Isambard, je serois un obstacle au bonheur de Béatrix et d'Olivier!.... Ah! généreux Isambard, reprit la Duchesse, si vous le vouliez, nous pour-

rions tous être heureux.... — Depuis quelques instans j'ai renoncé pour toujours au bonheur!... Mais, que puis-je faire pour le vôtre? Parlez, Madame, et du moins ne doutez pas de mon obéissance. — Axiane vous aime passionnément, j'en suis certaine; la beauté, les vertus, les qualités héroïques de cette illustre Princesse, la gloire éclatante dont elle est environnée, la rendent digne de fixer les vœux d'un héros tel que vous.... Enfin, fille d'un des plus illustres successeurs du grand Pélage, et veuve d'un Prince qui porta le titre de Roi.... Oui Madame, interrompit Isambard, je sais combien sa naissance et son rang mettent de distance entre elle et moi; je puis mesurer froidement l'intervalle qui nous sépare, et j'en connois toute l'étendue. Mais souffrez que je vous dise, que prêt à m'immoler pour vous, je veux du moins que mon sacrifice ne puisse être attribué à l'ambition, je refuserois un trône, s'il m'étoit offert; et cependant vous pouvez disposer de

ma liberté; il en est un moyen plus sûr et plus facile. Vous voulez me donner une épouse, j'y consens; mais choisissez-la parmi les jeunes personnes qui vous sont attachées; désignez-la, Madame, et si elle accepte ma main, je l'épouserai sans délai, et je jure par les sentimens qui m'inspirent, de la rendre heureuse, et de lui cacher à jamais la situation de mon cœur. A ces mots, Béatrix attendrie, levant sur Isambard des yeux humides de pleurs, que me proposez-vous, dit-elle? pourriez-vous me croire capable d'abuser à cet excès d'une générosité si touchante!.... Eh quoi, Madame, reprit Isambard, ne suis-je pas certain que l'épouse que je recevrai de votre main sera digne de mon estime, et puis-je éprouver désormais un sentiment plus vif?... Je vous épargnerois l'embarras de diriger mon choix, si je pouvois moi-même en faire un raisonnable; mais je n'ai de liaison ici qu'avec trois personnes qui n'ont plus le cœur libre, Délie, Amalberge et la jeune Sylvia. Je connois à

peine les autres ; c'est donc à vous à me guider. La simplicité avec laquelle s'expliquoit Isambard, ajoutoit un tel prix à ce dévouement sans bornes, que la Duchesse ne trouvoit point d'expression qui pût rendre l'admiration et la reconnoissance dont elle étoit pénétrée. Elle le regardoit en silence, et ses larmes couloient doucement. Cessez, lui dit-il, de vous attendrir sur mon sort. Il est vrai que ce sentiment que vous rejetez, ne finira qu'avec ma vie ; mais Olivier m'est aussi cher que mon amour même ; cette amitié, qui fut si long-temps l'unique passion de mon cœur, ne peut être affoiblie par aucun autre attachement. Olivier, mon rival, n'en est pas moins à mes yeux le plus sensible, le plus généreux, le plus grand de tous les hommes ; accoutumé depuis tant d'années à ne m'énorgueillir que du titre de son frère d'armes, que de ses exploits et de sa gloire, à ne sentir vivement que ses succès ou ses peines, son bonheur peut se trouver contraire à mes desirs

et à mes espérances; mais il ne peut détruire le mien, puisqu'il aura toujours le droit de me consoler de tout. L'excès de son malheur a tellement resserré les nœuds qui nous unissent, que s'il n'eût jamais connu Béatrix, et qu'elle m'eût offert sa main à condition de me séparer de lui, j'aurois fait à l'amitié le sacrifice le plus héroïque et le plus déchirant qu'elle ait pu jamais obtenir..... L'infortuné! dont j'ai si douloureusement recueilli les larmes amères, ah! puisse-t-il perdre enfin l'affreux souvenir de ses longues souffrances! vous seule, Madame, pouvez l'en dédommager!.... Oh! qu'il m'en coûtera peu de m'oublier moi-même, si je vous vois heureux l'un et l'autre. Ah! s'écria Béatrix, Olivier doit préférer à tout un tel ami, et je ne pourrois le consoler des sacrifices que vous feriez pour lui....... Isambard alloit répondre, mais dans cet instant on entra dans le cabinet pour avertir la Duchesse qu'un courrier venoit d'annoncer l'arrivée du comte Thédéric,

et des troupes envoyées par Charlemagne. Béatrix chargea Isambard d'aller sur-le-champ chercher Olivier et les autres Chevaliers françois, afin de les conduire au-devant du général de l'Empereur.

CHAPITRE XIV.

Un incendie.

Le moment du péril est celui de l'amour.

DU BELLOY.

Au moment où les Chevaliers françois, rassemblés par Isambard, se disposoient à partir pour aller au-devant du comte Thédéric, le son du cor leur annonça son arrivée. Ils se rendirent dans la grande cour du palais ; ils y rencontrèrent Thédéric, qui témoigna la joie la plus vive en retrouvant ses braves compatriotes. Au moment où l'on entroit dans le salon, un des pages de Thédéric perçant la foule avec une extrême vivacité, vint se jeter dans les bras d'Olivier, qui reconnut avec autant de plaisir que de surprise le jeune Mirva, cet enfant adoptif de Diaulas

et d'Ordalie, qu'il avoit délivré des fers du féroce Rotbold. Thédéric apprit à Olivier, qu'Ordalie et Diaulas arrivés heureusement à la Cour de Charlemagne, avoient été reçus de Vitikind avec transport; qu'après avoir embrassé le christianisme, ils s'étoient fait un devoir de renouveler publiquement, dans une cérémonie religieuse, les vœux sacrés du mariage, et l'adoption de Mirva; qu'enfin, ce dernier en voyant partir Thédéric pour se rendre dans le duché de Clèves, avoit montré un si grand desir de l'accompagner dans cette expédition, et d'y faire ses premières armes, que ses parens adoptifs, cédant à ses instances, s'étoient déterminés à se séparer de lui, et à le confier à Thédéric (1). Après cette explication, Thédéric remit à Olivier une lettre de Vitikind;

(1) C'étoit un usage très-commun alors, d'envoyer des enfans de cet âge dans les armées ou à des siéges.

Olivier courut s'enfermer dans sa chambre pour la lire, et il trouva dans cet écrit les plus précieuses consolations. Vitikind témoignoit toute la reconnoissance dont il étoit pénétré pour le libérateur de son fils, et il ajoutoit que cet événement pouvoit seul adoucir ses maux, et l'attacher encore à la vie. Après avoir lu cette lettre, qui fut arrosée de ses pleurs, Olivier retourna dans le salon ; il y retrouva tout le monde occupé du jeune Mirva ; la Duchesse, instruite de son histoire, avoit demandé à Thédéric de lui céder cet aimable enfant, et l'on venoit de décider que Mirva seroit page de la Princesse pendant tout le temps du siége. Mirva, aux genoux de Béatrix, l'amusoit par sa vivacité et par une ingénuité pleine de graces, qu'elle n'avoit vu dans aucun autre enfant; Mirva, élevé loin des Cours, en ignoroit les étiquettes, et n'avoit nulle idée de l'inégalité des rangs; il concevoit la réserve, car il respectoit la vieillesse,

mais il ne connoissoit pas la timidité. Au milieu de tout ce qui l'environnoit, Théobald étoit la seule personne avec laquelle il ne fût pas familier ; ce bon vieillard voulut l'embrasser, et Mirva lui baisa la main avec l'expression d'une vénération profonde. La jeunesse et la beauté de Béatrix ne lui inspiroient pas le même sentiment ; vivement touché de ses caresses, il montroit sans contrainte toute sa sensibilité. Olivier ne vit pas, sans une reconnoissance secrète, Béatrix s'occuper autant de Mirva ; il sentit la part qu'il avoit lui-même à cet intérêt si tendre. Béatrix, en écoutant, en regardant cet enfant, tâchoit souvent de déguiser, par un sourire, l'attendrissement qu'il lui inspiroit ; elle paroissoit badiner et plaisanter avec lui ; cependant ses yeux se remplissoient de larmes. Olivier lisoit dans son cœur ; il voyoit qu'elle aimoit à fixer ses regards sur un objet qui lui rappeloit l'action généreuse du libérateur de Diaulas.

Après le souper, Olivier, au lieu d'aller se coucher, descendit dans les jardins. On étoit dans les premiers jours du mois de mai; la beauté de la nuit et celle du clair de lune réveillèrent dans l'ame d'Olivier une foule de souvenirs touchans et douloureux. Il erra long-temps sur les terrasses qui entourent le château, et vint enfin s'asseoir sur un banc placé en face du palais, et vis-à-vis l'appartement de la Duchesse. Là, regardant avec attendrissement les fenêtres de la chambre de Béatrix: O jours rapides et brillans du bonheur, s'écria-t-il, vous ne renaîtrez plus pour moi! jamais je ne goûterai le charme inexprimable de ces entretiens que la confiance et l'amour rendent inépuisables et toujours nouveaux! Toutes les heures de ma vie s'écouleront désormais sans me ramener l'heure fortunée d'un rendez-vous! privé d'espoir, et condamné au silence, mon imagination ne s'égarera plus dans les rêves en-

chanteurs d'une attente délicieuse, et ma bouche ne prononcera jamais le doux serment d'aimer toujours!..Tel est mon destin, et rien ne peut le changer!.. Mais cependant je n'ai pas tout perdu; j'admire avec enthousiasme, j'aime avec idolâtrie, il existe encore une ame, qui sait répondre à la mienne!.... Hélas! ce cœur si sensible pour moi, doit m'accuser d'ingratitude!... Est-il bien vrai, Béatrix, que vous ne connoissiez point mes sentimens! Les vôtres, et tant de témoignages d'une passion si tendre, si délicate et si pure, ne vous assurent-ils pas de cet empire suprême que vous avez sur mon cœur!.... Non, elle doit l'ignorer à jamais cet amour malheureux, je le desire, je le veux du moins!.... En parlant ainsi, le visage d'Olivier se couvroit de larmes.... Il s'oublia dans sa rêverie, et les yeux toujours fixés sur les murs qui renfermoient Béatrix, il resta plus de deux heures dans cette contemplation. Il alloit enfin se retirer,

lorsqu'en jetant les yeux sur le sommet de la galerie qui précédoit la chambre de Béatrix, il aperçut tout-à-coup une épaisse fumée, qui sortant du toit, s'élevoit dans les airs, et se dessinoit en noir foncé sur l'azur d'un ciel clair et serein. Au même instant, quelques flammes parurent et s'élancèrent à travers les ardoises, qui commencèrent à se désunir et à s'écrouler. Olivier se précipite en frémissant vers le palais, il ignoroit les issues secrètes de l'appartement de la Duchesse; il ne connoissoit d'autre entrée à sa chambre que cette galerie, et il se décida, sans balancer, à la traverser. Il étoit deux heures après minuit; le logement de la Princesse formoit un corps-de logis qui n'étoit occupé que par ses dames, ses domestiques et ses gardes. Les Chevaliers et les autres habitans du château logeoient dans des pavillons séparés du palais, par d'immenses cours et de longues terrasses; tout le monde étoit enseveli dans un profond sommeil; ce-

pendant les sentinelles qui veilloient, en apercevant les flammes, envoyèrent les soldats de garde, et donnèrent le signal d'alarme. Olivier entendit ce signal, mais il avoit déjà franchi la moitié de la galerie ; l'embrâsement augmentant avec une inconcevable rapidité s'étendoit déjà jusqu'à la porte de la Princesse. L'épaisseur de la fumée, l'activité des flammes, l'écroulement des murs, rendoient le passage de la galerie aussi périlleux que difficile ; Olivier, en la parcourant, invitoit à haute voix Béatrix à se lever, et à fuir par un escalier dérobé. Béatrix, à la voix d'Olivier, se réveilla ; pénétrée de frayeur, elle sort précipitamment de son lit, et jette sur ses épaules une simple robe de mousseline. Dans ce moment, sa porte s'ouvre, elle voit la galerie toute en feu, et le Chevalier du Cygne au milieu des flammes ! il s'élance vers elle, lui saisit la main, et l'entraîne vers l'autre porte de la chambre ; Béatrix éperdue le conduit sur le

haut d'un petit escalier, et là, ne pouvant plus se soutenir sur ses pieds tremblans et nuds, elle chancelle et paroît prête à tomber. Olivier la prend dans ses bras, descend l'escalier, traverse un corridor, ouvre une porte et se trouve sur une terrasse. Craignant l'embrâsement entier du palais, il veut en éloigner la Duchesse, et il imagine de la porter dans le pavillon d'Axiane; il falloit traverser pour cela une assez longue partie du jardin. Béatrix n'étoit point évanouie; mais la plus violente émotion et un tremblement universel lui ôtoient absolument la faculté de se mouvoir, et même celle de parler. Olivier, pour la première fois, dans cet instant perdant toute idée de ses malheurs, et transporté de la joie la plus pure, éprouvoit néanmoins un embarras pénible, en voyant Béatrix presque nue dans ses bras; ô! qui peut définir le véritable amour! et qui pourra jamais prévoir tous les sentimens contraires qu'il sait produire!.... Olivier

tenoit contre son sein celle qu'il adoroit, et la plus belle femme de l'univers! et cependant il eût mieux aimé la voir marcher à ses côtés; l'état de négligence et de désordre où elle étoit, blessoit la vénération idolâtre qu'il avoit pour elle; il la portoit avec un respect superstitieux, n'osant ni la presser dans ses bras, ni la regarder; il sembloit qu'il craignît de profaner l'objet de son adoration et de son culte secret. A trente pas du pavillon d'Axiane, il déposa doucement Béatrix au pied d'un arbre; il se jetta à genoux en élevant ses mains jointes vers le ciel. Il gardoit le silence, mais les rayons de la lune éclairoient son visage, et Béatrix vit tous ses traits s'embellir par l'expression passionnée de l'amour et du bonheur. Béatrix voyoit pour la première fois, la joie se peindre et briller dans les regards de son amant, et jamais l'intéressante physionomie d'Olivier ne parut si charmante à ses yeux!.... O mon libérateur, s'é-

cria t-elle, je puis désormais m'énorgueillir de mon existence, je vous la dois !.... Il m'est donc permis, de montrer pour vous le sentiment le plus tendre !.... Celui d'une reconnoissance sans bornes !.... En disant ces paroles d'une voix entrecoupée, Béatrix lui tendit la main. Olivier toujours à genoux, prit cette main dans les siennes en la serrant avec transport; dans ce moment on vit s'ouvrir les portes du pavillon d'Axiane. Retournez au palais, reprit Béatrix, je n'ai point d'inquiétudes sur les personnes qui s'y trouvent, puisque mon appartement seul touche à la galerie; mais voyez si l'on a pris les mesures nécessaires pour arrêter l'incendie, et revenez ensuite me retrouver dans le pavillon d'Axiane. A ces mots, Olivier se leva, et s'éloigna précipitamment, car il aperçut la Comtesse elle-même qui s'avançoit vers Béatrix. Au signal d'alarme, tout le monde s'étoit levé dans le château, et presque tous les Chevaliers s'étoient armés à la hâte, dans l'in-

tention de se rendre sur les remparts; imaginant que le signal annonçoit une attaque des ennemis, Axiane avoit eu la même idée; mais elle fut détrompée pas la vue des flammes qui s'élevoient des toits embrâsés de la galerie, et par la rencontre de la Duchesse. Les deux Princesses entrèrent dans le pavillon; bientôt elles y virent arriver successivement un grand nombre de personnes, qui venoient s'informer des nouvelles de Béatrix; en même temps on lui apprit qu'on étoit maître du feu, mais qu'on n'avoit pu l'empêcher de communiquer à sa chambre, et que le mur sur lequel étoit adossé son lit, s'étoit écroulé. Cette circonstance causa un plaisir secret à Béatrix; elle pensa que si elle n'eût pas été réveillée par les cris d'Olivier, rien n'auroit pu la sauver, et l'amour lui faisoit trouver un charme inexprimable dans tous les détails qui pouvoient aggraver l'idee du danger qu'elle avoit couru. Cependant le jour commençoit à paroître, et

et Olivier ne revenoit point; tout-à-coup on entendit un nouveau signal d'alarme, et presqu'au même instant crier aux armes; c'étoit l'ennemi, qui voulant profiter du désordre causé par l'incendie, venoit subitement attaquer les remparts. Axiane et les Chevaliers qui se trouvoient dans le pavillon, sortirent tous précipitamment. Le jeune Mirva s'élança pour les suivre, en disant qu'il alloit rejoindre Olivier, et qu'il ne le quitteroit plus; mais la tremblante Béatrix le retint, pour lui faire promettre qu'il reviendroit de quart-d'heure en quart-d'heure, afin de lui apporter des nouvelles de l'assaut. Mirva fit le serment qu'elle exigeoit, et courut ensuite rejoindre les combattans. Béatrix s'enferma dans un cabinet avec Amalberge, Délie et Sylvia. Dans l'état où elle étoit, la Duchesse ne trouvoit de consolation que dans la société de ces trois personnes, et sur-tout des deux dernières, qui montroient une sensibilité presque égale à la sienne. Béatrix, baignée de

pleurs dans les bras de ses amies, comptoit toutes les minutes, et frémissoit au moindre bruit. Cependant le pavillon d'Axiane étoit situé de manière qu'on n'y pouvoit rien entendre de ce qui se passoit sur les remparts; mais l'attente des nouvelles faisoit frissonner Béatrix, chaque fois qu'elle entendoit ouvrir une porte, et marcher dans les chambres voisines. Souvent elle se levoit pour aller écouter sur l'escalier; si elle croyoit distinguer le pas précipité de Mirva ou d'un courrier, ses forces l'abandonnoient; elle étoit près de s'évanouir, et lorsqu'elle avoit prêté vainement une oreille attentive, elle s'effrayoit de ce long silence, et ses pleurs redoubloient avec une nouvelle amertume. Dans d'autres momens elle invoquoit l'Etre Suprême avec cette ferveur sublime et consolante que le sentiment donne à la piété; son ame angélique et pure se r'ouvroit alors à l'espérance; après une longue prière elle sentoit renaître son courage, mais bientôt elle retomboit par

degrés dans l'abattement et dans les cruelles angoisses de la plus mortelle inquiétude. Au bout d'une heure, elle envoya un page sur les remparts; il revint lui dire que Thédéric ayant rassemblé les soldats françois qu'il avoit amenés, s'étoit rendu dans le lieu où combattoient les Chevaliers du Cygne; que les troupes françoises, en reconnoissant Olivier, avoient témoigné leur joie par des acclamations redoublées, et que les Chevaliers du Cygne ayant demandé au comte Thédéric de leur confier le commandement de deux cents de ces soldats, venoient de faire une sortie avec cette petite troupe. Ces nouvelles ne servirent qu'à rendre plus vives et plus insupportables les inquiétudes de Béatrix; chaque instant augmentant son agitation, elle voulut retourner au palais; l'incendie étoit totalement éteint, mais la Duchesse visita la galerie, afin de se représenter le péril affreux dont Olivier l'avoit délivrée. Elle resta plus d'une heure parmi les décombres de cette partie de son

appartement; elle ne pouvoit s'en arracher, elle croyoit encore y voir Olivier environné de flammes, marchant sur des poutres embrâsées, et bravant le plus terrible danger pour voler à son secours.

On entendoit du palais les cris des combattans; mais ce bruit effrayant ne produisoit pas sur Béatrix l'impression accoutumée. Elle savoit qu'Olivier n'étoit point sur les remparts. Enfin, à midi elle entendit un grand tumulte, et l'on vint lui annoncer que l'ennemi repoussé de tous les côtés, abandonnoit les remparts. Elle demanda en tremblant des nouvelles des Chevaliers du Cygne. On lui répondit que leur petite troupe avoit inopinément attaqué et défait un gros corps de réserve, commandé par Hartrade, comte de Thuringe; que l'on voyoit les Chevaliers du Cygne poursuivre les vaincus dans la plaine, et que Thédéric et les autres Chevaliers françois, Grimoald, les quatre frères Aymon, et un grand nombre de soldats venoient d'y des-

cendre, afin que les Chevaliers du Cygne ne fussent pas enveloppés par les troupes repoussées des remparts. Un quart-d'heure après, l'on revint dire à la Princesse que son parti victorieux rentroit dans le château avec une multitude de prisonniers. Comme on achevoit ce récit, la porte s'ouvre brusquement, et l'on voit paroître le jeune Mirva, hors d'haleine, qui s'écrie en entrant : Nous avons vaincu vos ennemis, les Chevaliers du Cygne ont attaqué la troupe d'Hartrade, Isambard a tué le comte de Thuringe; toute la troupe est prisonnière, on vous l'amène. A ces mots, l'heureuse Béatrix, baignée de larmes, prend Mirva dans ses bras, et l'embrasse avec transport. Venez, dit Mirva, venez voir rentrer nos guerriers; oh! cela est si beau!.... En parlant ainsi, il entraînoit la Princesse; arrivée sur les premières marches du perron de la grande cour, la Duchesse tressaille en distinguant les cris des vainqueurs, et en entendant pour la première fois des chants

d'allégresse. Elle demanda à Mirva quelles étoient les troupes qui chantoient ainsi ; ce sont les soldats françois, répondit Mirva ; ils chantent la chanson d'Olivier, c'est toujours leur coutume, avant et après la victoire.... En effet, Béatrix entendit retentir le nom chéri d'Olivier, et le triomphe que ces chants célébroient lui en parut mille fois plus glorieux et plus beau. Enfin les guerriers victorieux arrivent; Olivier, couvert de sang et de poussière, devançoit tous les autres ; c'étoit pour annoncer à Béatrix qu'Isambard avoit tué le comte de Thuringe ; sans la mort d'Hartrade, poursuivit-il, ses troupes n'auroient jamais rendu les armes ; ainsi, Madame, c'est mon frère qui vous a délivré d'un si redoutable ennemi, et c'est à lui que vous devez le plus utile succès de cette grande journée......... Ah ! Seigneur, interrompit Béatrix en pâlissant, votre armure est ensanglantée, vous êtes blessé ? Olivier avoit en effet reçu une légère blessure ; mais voyant

la vive émotion de la Duchesse, il assura que ses habits n'étoient teints que du sang de l'ennemi. Aussitôt que les autres Chevaliers s'approchèrent, Olivier s'éloigna, fut dans sa chambre faire panser sa blessure, et après quelques heures de repos, il retourna dans le salon. La Cour n'y était point encore rassemblée; un page de Béatrix vint dire à Olivier que la princesse le demandoit, et l'attendoit dans son cabinet. Olivier venoit de passer trois heures entières seul, et livré à ses réflexions; il avoit repassé dans sa tête tous les événemens de cette journée; il s'étoit retracé sur-tout le moment où, après la fuite du palais, Béatrix au pied de l'arbre avoit exprimé sa reconnoissance d'une manière si touchante et si passionnée. Olivier s'avouoit à lui-même, que sans la subite arrivée d'Axiane, il n'auroit pu dissimuler ce qui se passoit dans son cœur. Connoissant sa foiblesse, et le danger de ces entretiens si doux, il renouvela des sermens que l'honneur et l'a-

mitié devoient rendre inviolables, et il prit la résolution vertueuse d'ôter toute espérance à Béatrix, en lui persuadant qu'il n'étoit plus susceptible d'éprouver une nouvelle passion, qu'il n'avoit pour elle qu'une vive admiration, et que sa ressemblance avec Célanire causoit seule le trouble qu'elle remarquoit en lui si souvent. Béatrix, lorsqu'il entra chez elle, le considéra quelques minutes avec un profond attendrissement; les fatigues de la journée, la blessure qu'il venoit de recevoir, et sur-tout les combats affreux qui déchiroient son ame, avoient imprimé sur son visage de la manière la plus frappante, les traces de la souffrance et de la douleur. Des larmes de reconnoissance s'échappèrent des yeux de Béatrix, en remarquant qu'une partie de ses cheveux étoit brûlée!........ Elle fut long-temps sans pouvoir rompre le silence; enfin elle prit la parole. Elle rappela avec enthousiasme, tout ce qu'il avoit fait pour elle, et elle exprima sans contrainte, les sentimens

dont elle étoit pénétrée. Olivier répondit avec respect; mais son air contraint et sévère surprit et glaça Béatrix. Après un moment de réflexion : écoutez, lui dit-elle, je ne puis vivre plus long-temps sans connoître votre cœur....... Je puis, Olivier, souscrire à toutes vos volontés, je puis sacrifier à vos scrupules mes projets les plus chers; mais il m'est impossible de supporter l'incertitude qui m'accable !..... Ah, si vous m'aimez, quelles que soient vos résolutions, je ne suis point à plaindre....... Parlez, Olivier, ne dois-je qu'à votre seule générosité tant d'éclatans services, tant de preuves touchantes d'un attachement et d'un dévouement sans bornes? A cette question précise et terrible, le malheureux Olivier sentit son cœur se briser; mais rappelant toute sa vertu, il eut le courage de répondre avec fermeté, que depuis la mort de Célanire, son ame s'étoit fermée pour jamais à l'amour. Il voulut adoucir cette déclaration positive, par l'assurance d'un profond

sentiment d'admiration; Béatrix l'interrompant aussitôt, ah! cruel, s'écria-t-elle, pourquoi donc m'avez-vous sauvé la vie?........ A ces mots si touchans, Olivier hors de lui, tombe aux pieds de Béatrix; la Duchesse se levant, et s'éloignant de lui, du moins, dit-elle, épargnez-moi les funestes témoignages d'une sensibilité qui m'a si souvent abusée.... Allez, Olivier, ne craignez point d'avoir humilié mon orgueil; je gémis de ma foiblesse, mais je n'en puis rougir; elle est ennoblie et justifiée par vos services et par vos bienfaits. Je n'ai ni le desir ni le droit de me plaindre de vous; il est vrai, j'ai cru, je vous l'avoue, que vous m'aimiez, et je me reproche cette erreur; car j'aurois dû penser que dans une ame telle que la vôtre, la compassion et la générosité peuvent produire ce qui ne fut jamais inspiré que par l'amour. En disant ces paroles, la Duchesse s'avança vers une des portes de son cabinet, et après avoir fait quelques pas, elle revint, et retrouvant

Olivier pétrifié, à la même place, et toujours à genoux, elle le fit relever, et lui dit rapidement, que s'occupant du bonheur de Zemni, sachant qu'il aimoit Sylvia, et qu'il en étoit aimé, elle se chargeoit de sa fortune, et d'obtenir le consentement de Théobald; mais qu'elle n'avoit point voulu faire cette démarche, avant d'en prévenir Olivier. Après cette explication, Béatrix sortit brusquement, sans demander une réponse, et sans l'attendre.

CHAPITRE XV.

Une rencontre inattendue.

. . . O doux momens, d'horreur empoisonnés !
Cher et fatal objet de douleur et de joie !.....

Alzire, de VOLTAIRE.

OLIVIER désespéré, anéanti, s'arracha de l'appartement de la Duchesse dans un état inexprimable. Il rentra dans sa chambre, et s'y enferma avec soin, afin de donner un libre cours à ses gémissemens et à ses pleurs. Une heure avant le souper, Isambard vint frapper à sa porte. Olivier reconnut la voix de son ami, et cette voix fit sur son cœur une douce impression. Olivier venoit de faire à la mémoire de Célanire, et sur-tout à l'amitié, un sacrifice véritablement héroïque, et il sentoit que la présence d'Isambard auroit quelque chose de consolant pour lui. En effet

dans tout le reste de la soirée, il n'éprouva point avec son ami, cet embarras secret qui le dominoit malgré lui depuis quelque tems; loin d'éviter ses regards, il aimoit à les rencontrer, et le calme et la paix sembloient renaître dans son ame, toutes les fois qu'il jetoit les yeux sur lui.

Le lendemain matin, Olivier fut se promener de bonne heure sur les remparts avec le jeune Mirva; l'intrépidité que cet enfant avoit montrée la veille, achevoit de le rendre aussi intéressant qu'il étoit aimable. D'ailleurs, Mirva, objet des plus tendres caresses de la Princesse, avait pour Olivier un charme particulier. Olivier voulait lui donner des leçons sur l'art militaire, et c'était dans ce dessein qu'il le menoit voir les fortifications. Mirva plein d'esprit, de courage et de sensibilité, aimait passionnément Olivier, et placé près de lui sur un bastion, il l'écoutoit avec une profonde attention, quand tout-à-coup deux pierres lancées de la plaine, bles-

sèrent assez grièvement Olivier. L'une le frappant à l'estomac, r'ouvrit la blessure qu'il avoit reçue la veille : l'autre l'atteignit à l'épaule gauche. Mirva ne put retenir ses pleurs, en voyant couler le sang d'Olivier; il mit son mouchoir sur la plaie, et le Chevalier du Cygne s'appuyant sur son bras, reprit le chemin du château. Craignant de rencontrer Béatrix sur les terrasses, il voulut prendre une route plus longue, mais détournée et solitaire. Il marchoit lentement, car il souffroit beaucoup, sur-tout de la forte contusion qu'il venoit de recevoir à l'épaule; son bras étoit déjà prodigieusement enflé, et lui causoit une douleur que chaque instant rendoit plus insupportable. Il cheminoit tristement, lorsqu'au détour d'une allée il aperçut la Duchesse et Sylvia, à trente pas de lui, et marchant à sa rencontre. Il n'étoit pas possible de songer à les éviter. Béatrix avoit jeté les yeux sur lui, elle avoit vu sa pâleur, le sang qui couvroit son habit, et saisie de dou-

leur et d'effroi, elle s'étoit élancée vers lui. Olivier fut si troublé, que ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes défaillantes, il s'assit sur un siége de gazon. Béatrix respirant à peine, interrogea Mirva; c'est, répondit-il, la blessure qu'il reçut hier, qui vient de se r'ouvrir..... Comment, reprit Béatrix, il fut blessé hier?. ,.. = Hélas! oui, mais il m'avoit défendu de vous le dire..... Ah! Mirva, courez, volez au palais, amenez-nous des secours... A ces mots, Olivier assure qu'il est en état de se rendre au château. Il veut se relever, il retombe sur le gazon, et Mirva part et disparoît comme un éclair. Olivier proteste à Béatrix que sa blessure n'est rien, et que son mal ne vient que du coup qu'il a reçu à l'épaule, et de l'enflure de son bras; ah! s'il est vrai, dit Béatrix, on peut facilement soulager cette vive douleur que vous éprouvez, en coupant la manche de votre habit. En disant ces paroles, la Duchesse tire de sa poche des ciseaux. A cette vue, Olivier pâlit;

au nom du ciel, Madame, s'écria-t-il, daignez vous éloigner..... Non, je ne souffrirai point....... Il n'en put dire davantage ; voyant que la Duchesse ne l'écoutoit pas, et qu'elle alloit couper son habit, l'excès de son émotion et de son embarras, joint à son extrême souffrance, lui causa un tel saisissement, que ses forces l'abandonnèrent entièrement, et il tomba évanoui dans les bras de Béatrix éperdue. L'amour ranimant le courage de la Duchesse, elle fait soutenir Olivier par Sylvia, ensuite elle se met à genoux, et prenant le bras gauche d'Olivier, elle coupe avec ses ciseaux la manche de son habit ; l'étoffe se déchire dans toute la longueur du bras, la manche même de la chemise fut coupée, et laissa voir à découvert une partie du bras d'Olivier. En y jetant les yeux, Béatrix connut dans l'instant, par la couleur et la tension de la peau, que le bras étoit encore fortement comprimé par un bracelet ; elle soupira, en pensant qu'elle alloit trouver sans doute un

ancien gage de la tendresse de Célanire. Voulant, pour soulager Olivier, détacher ce bracelet, elle acheva d'ouvrir la manche ; mais que devint-elle, en reconnoissant son collier de perles!.. Cette découverte, qui ne laissoit aucun doute sur les sentimens d'Olivier, transporta Béatrix d'admiration, de reconnoissance et de joie, et en même temps rendit plus déchirante encore l'affreuse inquiétude que lui causoit l'état d'Olivier. O le plus vertueux et le plus sensible de tous les hommes, s'écria-t-elle, en versant un torrent de larmes, cher Olivier, en croirai-je mes yeux!...... Quoi! votre cœur étoit d'accord avec le mien! Quoi! je suis aimée d'Olivier!..... Hélas! dans quel moment devois-je le découvrir!.. Quand il a reçu peut-être une blessure mortelle; quand, pénétrée d'amour et de terreur, je lui parle, je l'appelle en vain!...... Quand le pressant dans mes bras, et gémissant près de lui, je ne vois sur son visage pâle et défiguré que l'effrayante immobi-

lité de la mort!...... En prononçant ces paroles, elle dénouoit les deux rangs de perles. Dans cet instant, Olivier r'ouvrit les yeux, et voyant le collier entre les mains de la Duchesse, quoi! s'écria-t-il douloureusement, vous le reprenez?...... Ah! c'est pour vous le rendre, répondit Béatrix, c'est pour renouveler le serment inviolable, que je fis au fond de mon cœur, quand je vous le donnai, sans oser vous l'offrir. Béatrix parloit encore, lorsque Sylvia lui fit remarquer plusieurs personnes qui venoient du château et s'avançoient vers eux. La Duchesse essuya les larmes qui baignoient son visage, et le chevalier du Cygne, aussi troublé, aussi profondément touché qu'elle, reprit le précieux collier, et pour le dérober à tous les regards, se hâta de le cacher dans son sein.

CHAPITRE XVI.

Un amant guéri.

Monstre ! qui sur mon cœur usurpas tant d'empire,
Qui dans l'art de tromper mis tant de profondeur !
. . . .
Je ne demande point à ce ciel irrité,
Qu'il hâte ton trépas si long-temps mérité,
Ni qu'il te livre encore à l'horreur du supplice.
Un plus long châtiment t'es dû par sa justice.
Ah ! pour te mieux punir de tant d'atrocités,
Qu'il te laisse des jours flétris et détestés,
Avec des traits affreux et dignes de ton ame ;
Ou plutôt pour offrir plus d'horreur à la fois,
Qu'il te montre aux humains telle que je te vois.

Barneveld, de M. DE LA HARPE.

TANDIS que l'amour et l'amitié fidèle produisoient à la cour de Béatrix des scènes si touchantes de tendresse et d'héroïsme, le camp des Princes alliés étoit plus que jamais en proie à tous les maux qu'entraînent nécessairement la discorde et la haine. Le Prince de Grèce venoit d'annoncer son dessein

de se retirer de l'alliance des confédérés. Les alliés éclatèrent en reproches ; ils accusèrent Constantin de perfidie et de lâcheté. Le prince de Grèce n'en persista pas moins dans sa résolution ; il trouvoit avec raison, que lorsqu'on a eu le malheur d'entreprendre une guerre injuste, l'honneur et l'humanité prescrivent de tout sacrifier pour rompre un si funeste engagement ; car ces ligues meurtrières, ces alliances belliqueuses, ne sont que d'horribles associations, quand la nécessité de se défendre ne les a pas formées. C'est l'intérêt des peuples qui les justifie, c'est l'équité seule qui les rend inviolables. Cependant Adalgise, toujours violemment agité par sa passion pour Armoflède, devina facilement qu'elle habitoit la cour de Béatrix, puisque les Chevaliers du Cygne s'y trouvoient ; car il ne doutoit pas qu'Isambard ne fût son amant. Devant partir avec le prince de Grèce, qui se disposoit à retourner incessamment à Constantinople, Adalgise forma le pro-

jet d'enlever Armoflède. A force de soins et d'informations, il venoit enfin de découvrir qu'elle vivoit dans une maison de campagne isolée, située à quelques milles du château. Il se déguisa en paysan, et se rendit secrètement dans les environs; il fit cacher ses gens et des chevaux dans un bois voisin, et s'établit dans une chaumière occupée par un vieillard et son fils. Ce dernier alloit souvent chez Armoflède, pour y porter des légumes et des fleurs. Adalgise lui confia qu'il avoit le desir de s'introduire dans la maison d'Armoflède, en lui déclarant qu'il en étoit amoureux, et il accompagna cette confidence d'une somme d'argent, qui inspira au paysan le plus grand desir de le servir. Ce jeune homme, à son tour, avoua qu'il avoit une intrigue avec la servante d'Armoflède; ce n'est point par amour, ajouta-t-il, car cette fille qui a remplacé une petite servante fort jolie, n'est ni jeune ni belle, mais elle m'a fait tant d'avances, et la liberalité de sa maîtresse la met en

état de me donner tant d'argent, que je n'ai pu lui résister. Elle me donne de fréquens rendez-vous, et toujours la nuit. Je me rends à l'heure indiquée, à la petite porte du potager. La servante vient m'ouvrir, ensuite elle me laisse seul dans le jardin, et m'ordonne d'y rester jusqu'à ce qu'un certain signal, donné de sa fenêtre, m'avertisse que je peux monter dans sa chambre, sans risquer de rencontrer un autre domestique. Nous nous voyons ainsi, et j'avois promis d'y aller cette nuit même. A ces mots, Adalgise conjura le jeune homme de lui laisser prendre sa place pour le soir; le paysan fit beaucoup de difficultés; mais une bourse remplie d'or triompha bientôt de tous ses scrupules. A minuit précis, Adalgise, après avoir combiné son plan d'enlèvement, se trouva à la porte du jardin; au bout de quelques minutes, il entendit marcher; on frappe doucement contre le mur. Il répondit à ce signal; la porte s'entr'ouvrit, et il entra brusquement dans le jar-

din ; aussitot saisissant la servante par le bras, et lui montrant un poignard, il menaça de la tuer si elle faisoit le moindre bruit. Cette fille épouvantée le prit pour un voleur, mais lui promit une aveugle obéissance ; alors Adalgise lui ordonna de le conduire dans la chambre d'Armoflède, avec les précautions nécessaires pour n'être entendu de personne. Ne craignez rien, dit tout bas la servante, les autres domestiques dorment, et ma maîtresse ne pourra nous entendre. En parlant ainsi, elle le mène dans l'appartement d'Armoflède; Adalgise y trouve de la lumière, mais Armoflède n'y étoit pas. Où donc est ta maîtresse, dit Adalgise? A cette question la servante paroît interdite; écoute, reprit Adalgise, en lui donnant quelques pièces d'or, je ne suis point un voleur, je veux voir Armoflède; si tu fais ce que je desire, je te récompenserai libéralement, sinon....... Eh bien! seigneur, interrompit la servante, je vais vous dire la vérité. Ma maîtresse est dans

ma chambre...... —Comment? — Elle y attend mon amoureux, car c'est elle qui le paie et qui le reçoit toutes les nuits. A ces mots Adalgise frissonne et pâlit, et presqu'au même instant se reproche sa crédulité, en pensant qu'il est hors de toute vraisemblance, qu'une femme de l'état d'Armoflède, et en même temps si aimable, si jeune et si jolie, soit capable d'une telle bassesse. Quel conte absurde, reprit-il, et comment ce paysan croiroit-il que c'est toi qui lui donnes ces rendez-vous?........ — Seigneur, il n'y a point de lumières dans la chambre où le reçoit Armoflède. Sur cette réponse; Adalgise haussa les épaules, en considérant de la tête aux pieds la figure de quarante ans, sèche et flétrie, qui lui parloit. Ne perdons point de temps, dit-il, s'il est vrai qu'Armoflède soit dans ta chambre, je ne pourrai le croire qu'en le voyant, et il faut m'y conduire. En disant ces paroles il prend un flambeau, et force la servante de le guider. Elle le fait monter au grenier,

nier, et là, lui montre une petite porte, en lui faisant signe que c'est celle de sa chambre. Adalgise enferme à clef la servante dans le grenier; ensuite tenant toujours le flambeau d'une main, et de l'autre son poignard, il ouvre précipitamment la porte indiquée et se trouve dans un petit galetas. Au moment même, une voix qui partoit d'un grabat placé vis-à-vis la porte, s'écria : *ô ciel! de la lumière!* Aussitôt une figure hideuse s'élance hors du lit; dans ce mouvement elle rencontre une chaise, se heurte, et tombe étendue sur le plancher la face contre terre. Son bonnet de nuit s'étoit détaché, et sa chemise accrochée aux bâtons de la chaise laissoit voir à découvert ses jambes nues. L'exclamation qu'elle venoit de faire, fit tressaillir Adalgise, car le son de cette voix l'avoit profondément ému; mais en approchant de cette étrange figure, il ne lui fut pas possible de soupçonner que ce pût être Armoflède. Ses bras et ses mains desséchées paroi-

soient appartenir à une femme de soixante ans, et sa tête absolument chauve, sembloit confirmer cette conjecture : ses jambes étoient prodigieusement enflées et d'une grosseur monstrueuse, et sur l'une des deux on voyoit un ulcère. . . . . Cependant Adalgise voulant questionner cette horrible créature, la saisit par les épaules, et malgré sa résistance, la força de se relever ; alors regardant son visage décharné, couvert de boutons et de pustules, quelle fut sa surprise, en reconnoissant, malgré cet inconcevable changement, les traits défigurés de l'infâme Armoflède ! C'étoit elle en effet, que le poison préparé par ses mains, avoit réduite en cet affreux état. Elle gardoit le silence espérant qu'Adalgise ne la reconnoîtroit pas, mais elle faisoit de violens efforts pour s'échapper. Adalgise la retenant avec force : ô divine providence, s'écria-t-il, quoi ! ce spectre effroyable est la jeune et brillante Armoflède !.... Ah ! que ne puis-je rassembler ici tous

mes anciens rivaux, tous les amans séduits et trahis par toi, ta présence nous réconcilieroit; je voudrois qu'ils profitassent, comme moi, de cette leçon terrible, imprimée sur ton visage.... A ces mots, Armoflède redoubla ses efforts pour s'arracher des mains d'Adalgise. Oh laisse-moi contempler ta difformité, lui dit-il; non jamais, je ne vis tes dangereux charmes avec tant de plaisir!.... Cette affreuse métamorphose n'est point l'ouvrage du temps, dont la main vénérable n'agit que lentement et laisse du moins subsister des vestiges et des ruines; mais le vice mille fois plus actif et plus funeste à la beauté, la consume et la détruit avec la rapidité d'un feu dévorant. Que te reste-t-il aujourd'hui? Une ame abjecte, des passions honteuses, des desirs effrénés, un corps hideux et languissant qui penche vers la tombe!... Oui, la mort sous un aspect épouvantable, sous les traits effrayans d'une gorgone, est déjà prête à te saisir; la vois-tu s'approcher, suivie de

l'horrible cortège dont elle entoure les méchans, les regrets cuisans et superflus, la rage impuissante, l'opprobre et le désespoir sans remords?.... En disant ces paroles, Adalgise, qui parloit avec véhémence, et qui tenoit toujours son poignard, fit un geste qui parut effrayer Armoflède; va, ne crains rien, poursuivit-il, je venois ici, je l'avoue, avec l'intention de t'enlever, ou de te poignarder; mais le ciel s'est chargé de ma vengeance. Maintenant loin de vouloir ta mort, je desire qu'elle puisse être encore quelque temps différée. Vis pour épouvanter les pervers, vis pour épuiser le calice amer de l'infamie; pour envier les succès de la beauté, pour frémir à la vue de l'innocence et du bonheur.... Puisses-tu, dans le sein de l'ignominie, rencontrer par-tout le tableau touchant de l'amour heureux et de la vertu triomphante; oui, tel est le sort que la justice éternelle te réserve. Tu ne verras finir ton exécrable existence, qu'après avoir souffert tous les tour-

mens de la noire et dévorante envie, et de la haine implacable et déçue; qu'après avoir éprouvé tous les genres d'insultes et d'outrage, et du milieu de la fange, traînée enfin sur le bord du cercueil, tes yeux frappés alors d'une lumière éblouissante et terrible, mesureront avec effroi la profondeur de l'abîme creusé par les passions et l'impiété. Dans les convulsions d'une agonie privée d'espérance, tu verras toute l'horreur du vice sans pouvoir le haïr, et tu connoîtras qu'il existe un Dieu, sans pouvoir l'invoquer. A ce discours, Armoflède ne pouvant plus se contenir, prit enfin la parole, et avec la figure et le ton d'une abominable furie, elle exhala sa rage par un torrent d'injures : Adalgise l'écouta tranquillement sans l'interrompre; il sembloit jouir de sa vaine fureur, et lorsqu'elle eut cessé de parler, il appela la servante, et lui ordonna de prendre le flambeau; ensuite se tournant vers Armoflède : je crois, lui dit-il froidement, qu'il est temps de ter-

miner cet entretien; permettez-moi, Madame, de vous reconduire dans votre appartement, car vous attendriez inutilement cette nuit l'amant heureux auquel vous prodiguez vos faveurs, avec un mystère si ingénieux. En prononçant ces mots, Adalgise entraîne Armoflède malgré sa résistance, en lui disant tout ce que la plus sanglante ironie peut fournir de piquant et d'injurieux. Enfin, après avoir épuisé contre elle tous les traits envenimés du mépris et de la haine, il sortit de cette maison avec autant d'aversion et de dégoût, qu'il y avoit apporté d'amour. Tel est le peu de solidité des passions humaines; elles seroient moins dangereuses, si l'on en connoissoit toute la fragilité; on les croit durables, enracinées, parce qu'elles sont violentes, et on les combat avec découragement. Cependant un simple incident, un dépit vif, un changement physique, et souvent une seule réflexion suffisent pour les détruire.

CHAPITRE XVII.

Histoire d'Axiane.

On est rarement grand au faîte des grandeurs.

SAURIN.

Les blessures d'Olivier examinées par les médecins, ne furent pas trouvées dangereuses ; mais comme il avoit un peu de fièvre, on lui prescrivit de garder le lit pendant quelques jours. Le lendemain, les deux princesses, Isambard et Roger, étant dans sa chambre, la conversation tomba sur les exploits et les aventures de la Comtesse ; on lui fit plusieurs questions. Béatrix, entre autres choses, lui demanda pourquoi elle ne portoit pas le titre de reine, Balahac son époux ayant été couronné roi dans Carcassonne. Axiane répondit qu'elle ne pouvoit satisfaire la curiosité de la Duchesse, sans entrer dans de

longs détails ; on la pressa de conter son histoire; elle y consentit, et prenant la parole, elle fit le récit suivant :

Parmi les rochers des Asturies, il existe encore quelques débris d'une antique habitation ; on y voit les restes d'une forteresse qui fut jadis l'asile respectable du grand Pélage et des Goths fugitifs, qui sous sa conduite échappèrent comme lui à la tyrannie des arabes (1). C'est dans ces lieux sauvages et déserts que je fus élevée. Mon père, sous un nom supposé, s'étoit retiré dans cette profonde solitude. Suivi seulement d'un domestique fidèle, il avoit avec son secours, construit une simple chaumière au milieu même des débris de la forteresse; et cette humble habitation touchoit à l'une de ces ruines, appelée encore la *Tour de Pélage*. Mon père me cacha, avec un soin égal, et mon sexe et ma naissance ; tant qu'il vécut je ne por-

(1) J'ai rapporté l'histoire de cette révolution dans les Annales de la Vertu, tome II.

tai jamais qu'un vêtement rustique et grossier, pareil au sien. Il m'appeloit Favila, je me croyais son fils; je croyais encore avoir un frère; Balahac remis dès le berceau entre les mains de mon père, fut le compagnon de mon enfance, et nourri dans cette double erreur, il ne voyait en moi qu'un frère chéri. Plus âgé que moi de six années, il se plut à me former aux exercices, dans lesquels il excelloit lui-même. Il m'apprit à tirer de l'arc, à manier la fronde, à gravir les rochers les plus escarpés, à franchir à la course les fossés et les haies, à passer les torrens à la nage. Le soin de m'instruire et de m'aguerrir étoit sa plus douce occupation; mon père observoit avec joie sa tendresse pour moi, et il ne négligeoit rien pour la fortifier. Il me prescrivoit pour mon frère tous les égards du respect et toute la soumission de la dépendance; mais Balahac n'abusoit point de l'empire qu'on lui donnoit sur moi. Cependant je me rappelle que durant tout le tems de mon en-

fance, il s'affligeoit sans cesse en considérant la petitesse de ma taille, et mes traits efféminés; mais lorsque j'eus atteint ma treizième année, cette délicatesse extérieure devint à ses yeux un motif de plus d'intérêt et de sensibilité; chaque jour il sembloit craindre davantage de m'exposer. Loin d'exciter mon courage, il n'employoit plus son autorité qu'à le modérer; à la course, à la chasse, je le voyais pâlir et frémir, s'il redoutoit pour moi le moindre péril; bientôt même il étendit ses tendres sollicitudes jusqu'aux choses les plus frivoles; il se plaisoit souvent à tresser mes cheveux. Si je les accrochois aux branches des arbres en courant dans les taillis, il s'élançoit vers moi en se plaignant vivement de mon étourderie; il redoutait pour moi jusqu'à l'ardeur du soleil; jamais dans le haut du jour, il ne vouloit me laisser aller sur les rochers et dans les plaines; il me conduisoit dans les bois, ou sous des ombrages épais, et quand mon père lui reprochoit doucement de gâter

par de tels soins, la première éducation qu'il m'avoit donnée : j'avoue, répondoit Balahac, que je trouve dans sa figure je ne sais quoi de délicat et de touchant, qui m'attendrit et qui m'inspire une foiblesse que je ne puis comprendre moi-même. Je ne saurois voir sans un étonnement qui a quelque chose de pénible, ses foibles mains lancer une lourde pierre, ou tendre un arc dont la grandeur surpasse celle de sa taille; je souffre en voyant ses épaules ployer sous le poids d'un énorme carquois. Ne regarde-t-on pas avec peine une tendre fleur, lorsqu'agitée par les vents elle se balance sur sa tige légère, et paroit prête à se rompre? Eh bien, j'éprouve cette impression désagréable quand je vois Favila exposé aux injures de l'air, quand le soleil darde ses rayons brûlans sur son front, ou quand la neige et la grêle tombent sur sa tête. Sa constitution me paroit si fragile, qu'il me semble qu'une chûte, le moindre choc, les plus légers accidens suffiroient pour lui coûter la vie.

Mon père écoutoit ces discours en souriant ; il croyait y démêler un instinct secret et des sentimens, qui s'accordoient avec ses plus douces espérances. Nous chérissions ce bon père avec la plus vive tendresse ; nous trouvions dans sa conduite et dans ses entretiens, tout ce qui pouvoit nous faire aimer nos devoirs et la vertu. Il avoit posé des siéges de mousse et de gazon dans la tour de Pélage; il nous y rassembloit tous les soirs, et là, s'asseyant entre Balahac et moi, tantôt il nous contoit l'histoire du grand Pélage, et celle de ses successeurs ; tantôt il nous vantoit les charmes de la solitude, et le bonheur de vivre ignoré des hommes dans une douce obscurité. Souvent il nous parloit de l'amour et de la félicité que peut procurer une union formée par la sympathie, et toujours il finissoit par nous assurer qu'il s'occupoit déjà du soin de chercher pour chacun de nous une compagne aimable, et qu'aussitôt que j'aurais atteint ma dix-septième année, il nous marieroit l'un et l'autre

le même jour. Balahac ne comprenoit pas comment mon père pourroit nous trouver une épouse dans le désert où nous vivions. Nous étions éloignés de toute habitation; nous avions deux ou trois fois rencontré dans nos courses, à plusieurs lieues de notre chaumière, quelques filles de pâtres, mais elles nous avaient paru si grossières, et si peu jolies, que nous ne pouvions nous former une idée séduisante de l'amour et de l'hymen.

Cependant mes jours s'écouloient paisiblement dans l'heureux calme des passions et de l'innocence; la tendresse de mon père et de Balahac répandoit sur tous les instans de ma vie un intérêt pur et touchant, qui suffisoit à mon bonheur. Je ne connoissois ni les plaisirs factices et les chagrins réels créés par l'opinion, ni les jouissances frivoles et les inquiétudes dévorantes causées par l'ambition et par l'orgueil. Je réfléchissois peu, je ne songeois point à l'avenir, parce que mon ignorance et l'uniformité de ma vie ne me

permettoient pas d'y entrevoir les révolutions et les événemens qui peuvent enflammer et frapper l'imagination ; sans défiance, sans crainte, sans prévoyance et sans desirs, mon ame calme, neuve et sensible, aimoit sans exaltation, jouissoit avec sérénité, et n'avoit jamais éprouvé les transports ou l'amertume d'un sentiment impétueux, et l'émotion violente de la joie et de la douleur. Mais cet état si doux ne devoit pas subsister long-temps. J'entrois dans ma seizième année, lorsque mon père fut tout-à-coup atteint d'un mal qu'il jugea lui-même mortel, et malheureusement il ne se trompoit pas. Au bout de quelques jours, sentant qu'il touchoit à ses derniers momens, il nous fit approcher de son lit, en nous prévenant qu'il alloit nous découvrir d'importantes vérités. Je me mis à genoux, et j'arrosai de pleurs la main qu'il me tendoit. Je dois, me dit-il, vous déclarer votre naissance et votre véritable nom ; vous n'êtes point Favila, et cet habit d'homme cache

en vous la fille de Bermude ; vous vous appelez Axiane, et je suis votre père. Quoi ! lui dis-je, vous êtes l'un des successeurs du grand Pélage, vous êtes ce vertueux Bermude, que l'on croit mort depuis quinze ans ? Mon père alloit répondre, lorsque Balahac, que la surprise et l'émotion avoient rendu pendant quelques instans immobile, prit la parole, et me regardant avec autant de trouble que d'attendrissement : ô ciel, s'écria-t-il, Favila n'est point un homme !....... Axiane, ô ma sœur !......... Non, interrompit Bermude, non, Balahac n'est pas le frère d'Axiane, car il n'est point mon fils. Ah ! reprit Balahac avec transport, vous êtes toujours mon père ! En disant ces paroles, il se jeta à genoux près de moi ; il saisit ma main, et celle de Bermude, et les pressa contre son cœur en versant un déluge de larmes. J'avois un frère, dit Bermude, et vous êtes son fils ; il vous remit en mourant entre mes mains ; vous étiez alors au berceau ; de cet instant, je vous

adoptai, et ceux qui vous donnèrent le jour n'auroient pu vous aimer davantage. Maintenant, poursuivit mon père, je dois vous rendre compte des motifs qui ont dirigé ma conduite. J'avois trente ans lorsque je montai sur le trône des Asturies (1). Je succédois au tyran le plus cruel, je venois de terminer glorieusement une guerre longue et sanglante. Tout sembloit me promettre un règne heureux et paisible; mais les excès et les vices de mon prédécesseur avoient corrompu les mœurs publiques; car telle est la funeste inflence d'un despotisme sanguinaire. Je voulus rétablir l'ordre et les lois; la haine et la vengeance, et non l'amour du bien public, avoient renversé le tyran. Le peuple irrité d'une horrible oppression, et fier d'en avoir secoué le joug, connoissoit toute sa force, et en même temps ignoroit

---

(1) Bermude Ier. succéda au tyran Mauregat. Cette couronne étoit alors élective. Bermude abdiqua l'an 791.

ses véritables intérêts ; il étoit devenu féroce, défiant et turbulent ; il me fut impossible de l'éclairer ; et ne pouvant ni le servir, ni réprimer ses désordres, je pris le parti d'abdiquer. Je me retirai dans la province où j'étois né ; mais je n'y goûtai pas la tranquillité que j'espérois y trouver. Les hommes supposent toujours de l'ambition à ceux qui ont joué un grand rôle ; ils n'attribuent communément le sacrifice de leur rang et de leur autorité, qu'à un mouvement passager de crainte ou de dépit, ou à de profondes combinaisons politiques ; on cherche en vain le repos avec un nom célèbre ; on est toujours suspect aux ambitieux, aux intrigans. J'en fis la triste expérience ; je fus calomnié, persécuté, forcé de quitter ma solitude et d'errer dans ma patrie, sans pouvoir me fixer dans ma retraite paisible. Au bout de quelques années je perdis mon épouse qui mourut en donnant le jour à ma fille. Alors je formai la résolution de renoncer entièrement au monde ;

je fis courir le bruit de ma mort, et je vins m'établir dans ce désert. Une longue expérience m'avoit appris que le bonheur est incompatible avec les passions violentes ; aussi la nature ne nous les donne-t-elle pas. Elles sont le fruit de l'éducation, qui tendant à perfectionner notre ame et notre esprit, exalte nos sentimens, en enflammant notre imagination ; livrés à nos propres penchans, sans l'influence de l'exemple, sans l'aiguillon piquant de l'amour-propre et de la difficulté, nous n'aurions qu'une sensibilité douce, mais durable ; car la constance des affections est dans la nature, c'est l'orgueil sur-tout qui produit la légéreté. Je voulois, mes enfans, vous rendre heureux ; je voulois vous unir un jour l'un à l'autre ; et persuadé que la fidèles ympathie, que la tendre et douce amitié sont les seules bases solides du véritable amour, je voulois que vous vous amusassiez long-temps sans vous connoître. Je voulois enfin, que l'imagination n'eût aucune in-

fluence sur vos sentimens, parce qu'elle nous égare toujours, tandis que le cœur seul, lorsqu'il choisit sans précipitation, ne nous trompe jamais. Mon dessein étoit de ne vous révéler ce mystère que dans deux ans ; mais la mort dont je sens les approches, me force enfin à vous le déclarer.......... Balahac.......... je vous recommande votre sœur adoptive, votre unique amie désormais....... Celle qui deviendra, je l'espère, votre épouse et votre inséparable compagne...... Cependant, comme elle est trop jeune pour pouvoir connoître son cœur et pour en disposer, j'exige que vous ne lui proposiez que dans deux ans, de s'unir à vous par un lien indissoluble et sacré. Je desire cet hymen et ne le prescris point. A ces mots, Balahac prit la parole, pour jurer de me consacrer sa vie, quels que fussent avec le temps, mes sentimens et ma décision. Après avoir reçu ce serment si touchant et si généreux, mon père nous remit deux casettes, qui contenoient

les preuves de notre naissance, une somme considérable en or, et toutes les pierreries de ma mère. Le reste du jour fut employé à écouter les sages instructions que mon père nous laissoit par écrit, et dont il nous fit la lecture. Il nous conseilloit de rester dans notre solitude, mais dans le cas où nous nous déterminerions à la quitter, il nous prescrivoit la manière, dont nous devions nous conduire. Nous passâmes la nuit entière auprès du lit de mon vertueux père; aux premiers rayons du jour, nous reçumes sa dernière bénédiction, et peu d'instans après il expira dans nos bras!.... Nulle expression ne sauroit rendre ce que j'éprouvai dans cet affreux moment! Mon attachement pour mon père, avoit toujours été le sentiment dominant de mon cœur, et mon inexpérience et l'éducation que j'avois rèçue, devoient rendre plus terrible encore la profonde douleur de cette perte irréparable. Je n'ignorois pas, que la mort estle terme inévitable de la carrière

humaine ; mais jusqu'à cet instant, n'ayant jamais vu mourir, ou même disparoître une des personnes qui composoient pour nous tout l'univers, ce déchirant spectacle avoit pour moi quelque chose d'incompréhensible. Il me frappoit autant que si je n'eusse jamais eu l'idée de la mort. On ne pouvoit m'arracher de la chambre de mon père. Déjà depuis quelques heures il n'existoit plus et je l'appelais encore, en faisant retentir notre chaumière des cris aigus du désespoir.... Enfin, quand mes forces furent entièrement épuisées, Balahac me prit dans ses bras, et me porta dans la forêt voisine. Aidé de ce fidèle serviteur dont j'ai parlé, Balahac creusa le tombeau de mon père et l'enterra dans la tour de Pélage, ensuite il me conduisit dans ce triste lieu devenu pour nous un temple ; je jettai les yeux en frémissant sur l'endroit où j'avois vu le siège de gazon, qu'avoit occupé mon père. Je me prosternai en appercevant le monument funèbre élevé par la piété de

Balahac, et je perdis l'usage de mes sens, en embrassant cette terre sacrée. Cette impression terrible autant que douloureuse, ne m'empêcha pas d'y revenir dès le lendemain; Balahac pour me distraire, me proposa d'orner le chemin, qui de la forêt conduisoit à cette ruine révérée. Nous plantâmes deux haies de lauriers, entrelacés d'églantiers et de pampres, et nous plaçâmes des citroniers et des orangers sauvages devant la brêche, par laquelle on entroit dans la cour. Chaque jour, au lever du soleil, nous allions sur la tombe invoquer l'être suprême et les mânes de mon père, confondant ainsi par ce double hommage, deux sentimens sublimes, qui l'un et l'autre puisés dans la nature, n'ont en effet qu'une seule et même source, la piété religieuse, et la piété filiale. Je passai les trois premiers mois, qui suivirent la mort de mon père, dans un tel accablement, que je n'étois capable, ni de réfléchir sur ma situation, ni de former de nouveaux projets; mais

enfin je sortis par dégrés de cette espèce d'anéantissement ; mes idées se débrouillèrent, et je commençai à sentir que je devois jeter les yeux sur l'avenir, et peser mûrement les conseils de mon père. L'idée qui me frappoit le plus, étoit celle de ce haut rang qu'avoit occupé mon père ; il me sembloit que la fille de Bermude, la fille d'un roi, ne devoit ni se conduire, ni penser comme l'obscur Favila. J'avois à choisir entre deux partis, celui de rester dans notre désert, ou celui d'aller vivre dans le monde. Je penchois beaucoup pour le dernier, malgré la peinture effrayante que mon père nous avoit faite tant de fois, des dangers auxquels on est exposé lorsqu'on vit dans une société nombreuse. La curiosité seule auroit à cet égard suffi pour me déterminer, indépendamment de la vanité naissante qui me donnoit tant de dégoût pour l'obscurité. Mais j'avois pour Balahac une amitié sincère, et je savois que tous ses desirs et tous ses vœux se trouvoient fixés dans la

solitude que nous habitions. J'étois vivement combattue par la certitude de l'affliger : cependant malgré mon affection pour lui, et quoiqu'il fût plus tendre pour moi que jamais, je n'avois plus depuis la mort de mon père la même confiance en lui ; il étoit devenu mon seul appui dans le désert. Je sentois confusément que l'égalité n'existoit plus entre nous ; cette idée me le rendoit moins agréable, et en même temps elle m'inspiroit une sorte de crainte, qui redoubloit l'embarras que j'éprouvois à former une résolution positive. Balahac respectant ma jeunesse et les ordres de mon père, ne me parloit ni d'amour ni d'hymen ; mais toujours fixé près de moi, il ne me quittoit plus, et cette extrême assiduité m'importunoit souvent. Sa présence m'en imposoit tellement, qu'elle gênoit jusqu'à ma pensée ; il me sembloit qu'il devoit la pénétrer, et je n'osois la fixer devant lui sur des projets contraires à ses desirs. Peu accoutumée à feindre, cette contrainte

me

me devenoit chaque jour plus pénible. Mon père, comme je l'ai dit, nous avoit remis deux cassettes ; Balahac s'étoit chargé du soin de garder celle qui contenoit l'or et nos papiers, et j'avois reçu l'autre, que je savois remplie des bijoux de ma mère. Long-temps absorbée dans ma douleur, j'avais pendant plusieurs mois oublié cette cassette ; enfin je me la rappelai tout-à-coup, et en même temps j'éprouvai la plus vive curiosité de l'ouvrir; mais voulant considérer à mon aise tout ce qu'elle contenoit, j'imaginai que Balahac pourroit trouver de la puérilité dans l'examen scrupuleux que je comptois en faire, et je me promis de ne l'ouvrir qu'en son absence et à son insçu. Après avoir pris ce parti, je ne m'occupai plus qu'à trouver les moyens de me débarrasser de Balahac pendant quelques heures ; avant d'en venir à bout, je le tentai plusieurs fois vainement. Enfin, un matin qu'il partoit pour la chasse, j'inventai, pour ne le pas suivre, un prétexte si plausible, qu'il

consentit à me laisser dans la chaumière. Aussitôt qu'il fut sorti, je m'enfermai dans ma petite chambre ; je pris ma cassette dont j'avois la clef, et je l'ouvris précipitamment. Le premier objet qui frappa mes yeux, fut un portrait en miniature qui représentoit ma mère ; son nom étoit gravé sur la bordure. Je ne pouvois juger de la ressemblance ; mais n'ayant jamais vu de tableaux, je fus saisie d'admiration, en considérant cet ouvrage, qui me parut un chef-d'œuvre inconcevable. En même temps mes yeux se remplirent de larmes, en contemplant les traits de celle qui m'avoit donné le jour...... Quand cette émotion si naturelle fut un peu calmée, j'examinai avec attention l'habillement somptueux de cette figure charmante; j'en fus éblouie, et je soupirai en comparant mon vêtement rustique à cette élégante parure. Plus empressée que jamais de continuer ma recherche, je posai le portait sur une table, et je tirai successivement de la cassette tous les bijoux

qu'elle contenoit. Il y en eut plusieurs dont il me fut impossible de deviner l'usage; mais le portrait m'indiquoit celui des colliers, des aigrettes, des bracelets et des bagues. Chaque chose avoit pour moi le mérite de la nouveauté. J'étois également surprise et charmée, je ne pouvois me lasser d'admirer l'éclat et le merveilleux travail de ces brillantes bagatelles; bientôt j'éprouvai le plus vif desir de m'en parer moi-même, du moins pour quelques instans, et regardant le portrait afin de bien placer ces ornemens, j'attachai d'abord dans mes cheveux une aigrette de saphirs et de rubis; mais comme mon habit me cachoit entièrement le cou et la poitrine, je le déchirai pour me découvrir la gorge; ensuite je mis un collier de perles et une chaîne de diamans. Je relevai mes longues manches, et j'ornai mes bras et mes mains avec des bracelets et des anneaux de pierreries. Je n'avois point de miroir, et je n'en connoissois pas même l'usage; mais desirant me voir

ainsi parée, je descendis dans le jardin, je m'approchai d'un bassin rempli d'eau qui se trouvoit à l'ombre sous une allée de peupliers, je m'assis sur un banc de gazon, au bord de la fontaine, et je me regardai dans l'eau, qui refléchissoit parfaitement ma figure. La manière dont j'étois mise offroit un double contraste extrêmement ridicule; avec un habit d'homme, j'avois la gorge découverte, et les bras nuds comme une femme; et avec des vêtemens faits d'une toile grossière, j'étois surchargée des plus magnifiques ornemens. En me regardant je ne fis que cette dernière remarque, je regrettai de n'avoir pas un habillement couleur de pourpre et d'azur, comme celui qu'on avoit représenté dans le portrait de ma mère, mais d'ailleurs je me contemplai avec un plaisir d'autant plus grand, qu'il étoit absolument nouveau pour moi; pour la première fois j'examinai mes traits, et je me comparai aux autres objets que j'avois vus, aux jeunes paysannes que j'avois ren-

contrées dans mes courses. Je me persuadai que j'étois jolie ; cette découverte me fit apprécier la beauté, et je pensai en même temps qu'il étoit fâcheux de la cacher et de l'ensevelir dans un désert. Ces réflexions, et beaucoup d'autres qui ne s'étoient jamais offertes à mon esprit, m'occupèrent long-temps. Enfin sortant de ma rêverie, j'allois m'arracher de cette dangereuse fontaine, lorsqu'en levant les yeux, et tournant la tête, j'aperçus Balahac, qui près de moi depuis un quart-d'heure, me regardoit en silence. Je fis un cri perçant, et j'éprouvai pour la première fois de ma vie, le sentiment pénible de la honte et de la confusion. La pudeur et le remords d'une vanité frivole me causoient un embarras inexprimable. Mon premier mouvement fut de fermer mon habit et de rabattre mes manches ; ensuite je voulois fuir, mais Balahac me retenant : ô que crains-tu, me dit-il, d'une voix tremblante ; ô laisse-moi te contempler encore !.... Ces paroles, les larmes qui

mouilloient ses paupières, la vive émotion qui se peignoit sur son visage, augmentèrent mon embarras, mais dissipèrent la crainte que j'avois de sa sévérité. Je ne répondis rien; j'étois debout, et comme la frayeur que je venois d'éprouver, m'ôtoit la force de me soutenir sur mes jambes, je me remis sur le siége de gazon, en tenant fortement, d'une main sur ma poitrine, mon habit déchiré, dans la crainte qu'il ne s'entr'ouvrît. Dans ce moment, Balahac se précipite à mes genoux; ce mouvement me fit tressaillir; aussitôt il se releva, et s'assit près de moi. Il gardoit un profond silence; je n'osois le regarder; je l'entendis soupirer plusieurs fois; nous restâmes plus d'une demi-heure dans cette situation. Au bout de ce temps, Balahac reprenant la parole, avec une voix plus calme et plus assurée : ô ma sœur, me dit-il, gardez-vous de croire que ces vains ornemens puissent vous embellir.... Il est vrai, je vous contemplois avec surprise, avec ravissement.... Mais c'étoit

vous que j'admirois, et non cette nouvelle parure, qui n'est à mes yeux qu'inutile et bisarre. Ah! pourquoi notre père a-t-il cru devoir nous laisser ces funestes superfluités? Et que ne pouvez-vous, chère Axiane, les dédaigner autant que je les méprise! En achevant ces mots, Balahac ne put retenir ses pleurs; j'en fus vivement touchée, mais cet attendrissement passager ne changea rien à mes résolutions secrètes. Cet entretien me fit connoître que j'avois sur Balahac une sorte d'ascendant, dont j'ignorois la cause; mais chaque instant depuis cette époque m'en démontroit le pouvoir suprême. Cette découverte me causoit un embarras et me donnoit avec lui une certaine réserve dont je ne pouvois me rendre raison, et en même temps elle m'affermissoit dans mes projets; car j'étois certaine que Balahac ne résisteroit pas à ma volonté. Brûlant du desir de me montrer, d'admirer les chefs-d'œuvres des arts, de voir des objets nouveaux, j'osai enfin conjurer Balahac de quitter

notre solitude. Son chagrin fut extrême; mais depuis l'aventure de la fontaine, il étoit préparé à cette demande; et comme je l'avois prévu, il y céda après l'avoir vainement combattue. Il exigea seulement, qu'en entrant dans le monde, je continuerois à cacher mon sexe, et que je laisserois croire que nous étions frères.

Je ne quittai pas notre désert sans répandre de sincères larmes sur le tombeau de Bermude, et sans éprouver une sorte de remords, en songeant que je laissois dans cette solitude les cendres révérées d'un si vertueux père! Notre fidèle domestique, ou pour mieux dire notre ami, nous suivit et nous servit de guide; il nous conduisit dans l'une des villes que mon père avoit désignées, dans le cas où nous abandonnerions notre paisible asile. Notre voyage fut assez long, mais heureux. Nous arrivâmes dans la ville vers le milieu du jour. En y entrant, nous y remarquâmes un grand mouvement, et je vis là pour la première fois une

multitude de gens armés. L'habillement de ces soldats me parut d'un éclat surprenant ; j'admirois sur-tout leur maintien et leur contenance audacieuse et fière. Nous apprîmes que ces troupes étoient celles du célèbre Abdérame, ce vaillant général venu du fond de l'Asie, pour détrôner le tyran qui opprimoit les Sarrasins. Une grande partie de ce peuple révolté contre son roi, s'étoit rangé sous les étandards d'Abdérame, et ce jour même, la ville où nous étions avoit ouvert ses portes à ce fameux guerrier (*N*). En entrant dans la grande place, nous vîmes paroître Abdérame. Il étoit monté sur un superbe cheval blanc, et distingué de tous les autres par sa beauté, sa taille majestueuse, et la magnificence de son armure ; mille cris de joie s'élevèrent à son aspect ; ces acclamations, ces hommages éclatans que je n'avois jamais vu rendre, m'inspirèrent pour lui un respect et une admiration qui alloient jusqu'à l'enthousiasme. Mon visage étoit couvert de larmes, mon

cœur palpitoit avec violence, je respirois à peine, quand tout-à-coup, les troupes défilèrent devant Abdérame, au bruit de la musique guerrière. Je n'avois jamais entendu que les voix rustiques et les flageolets des pâtres de nos déserts ; les sons bruyans des cymbales, des trompettes et des tambours, me causèrent le transport le plus vif que j'aie jamais éprouvé ; agitée d'un frémissement universel, je frissonnois, je brûlois, mille sensations tumultueuses et nouvelles troubloient ma raison, et exaltoient mon imagination embrâsée ; j'envisageois pour la première fois, l'image éblouissante de la gloire, et je la voyois avec ivresse. Lorsque les troupes eurent défilé, Abdérame fit au peuple une harangue, dans laquelle il invitoit une partie des citoyens à prendre les armes, et à se ranger sous ses drapeaux. A peine eut-il fini de parler, que perçant la foule, je m'élançai vers lui, en criant que je voulois combattre et le suivre. Egalement frappé de la petitesse de ma taille, de

ma jeunesse et de mon action, il me fit approcher, me tendit la main, et me considéra un instant avec l'expression de l'étonnement et de la bienveillance; ensuite se tournant vers la multitude : amis, dit-il, quel exemple pour vous! voyez l'ardeur de cet aimable enfant!....... A ces mots, tout le peuple s'écria qu'il étoit prêt à s'enrôler. Abdérame persuadé que mon action avoit contribué à exciter cet enthousiasme, prit dès cet instant la plus vive affection pour moi. Au moment où je m'étois précipitée dans la foule, Balahac n'ayant pu me retenir m'avoit suivie; je le présentai comme mon frere, et il s'engagea avec moi. Abdérame nous envoya des habits, dont j'admirai la forme et la richesse, et ce fut avec une joie inexprimable que j'endossai une armure à-peu-près semblable à la sienne, et décorée de ses couleurs. Nous quittâmes la ville pour aller chercher l'armée du roi des Sarrasins. Quand nous fûmes en présence de l'ennemi, je considérai sans effroi

cette multitude armée, qui s'apprêtoit à nous combattre. L'éducation que j'avois reçue, me préservoit de la timidité si naturelle à mon sexe. D'ailleurs, j'étois sous les yeux d'Abdérame, je ne songeois qu'à justifier l'opinion qu'il avoit de mon courage; je le regardois comme le libérateur d'un pays opprimé, et je croyois que les troupes commandées par lui devoient être invincibles. Cependant je ne pus me défendre d'un mouvement d'horreur et de pitié, en considérant ce nombre prodigieux de soldats ennemis, et en pensant que nous n'étions rassemblés que pour les immoler tous, s'il étoit possible. Mais un regard d'Abdérame m'arracha presqu'aussitôt à cette triste méditation; je pensai que ses ennemis ne pouvoient être que des monstres féroces, et que l'humanité même devoit faire desirer leur destruction. Je me conduisis dans ce premier combat avec une intrépidité qui fixa plus d'une fois l'attention d'Abdérame; Balahac, toujours à mes côtés, n'étoit

occupé que du soin de parer les coups qu'on me portoit; bravant la mort sans rechercher la gloire, s'oubliant lui-même au milieu des dangers d'une bataille sanglante, il ne voyoit que moi seule, et me faisant un rempart de son corps, il combattoit, non pour vaincre, mais uniquement pour me défendre. Nous remportâmes la victoire; la moitié de l'armée ennemie fut taillée en pièces, le reste prit la fuite. Je n'oublierai jamais l'horreur dont je fus saisie, en me trouvant, après le combat, sur le champ de bataille couvert de morts et de mourans. Je considérois cet affreux spectacle, en versant les larmes amères du remords et d'une compassion déchirante, lorsqu'on vint me chercher de la part d'Abdérame; l'accueil qu'il me préparoit dissipa bientôt l'impression terrible que je venois de recevoir; je trouvai Abdérame au milieu de ses troupes victorieuses. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à ma rencontre, me prit dans ses bras, et m'embrassa en

me comblant d'éloges ; mon cœur tressailloit de joie ; cependant ses carresses m'embarrassoient, et par un mouvement machinal, je jetai les yeux sur Balahac. Son air triste et sévère m'intimida, je me troublai, je rougis ; mais je n'en sentis pas moins vivement le bonheur et la gloire d'obtenir publiquement des témoignages si flatteurs de l'approbation d'Abdérame. Une seconde bataille décida du destin de l'Espagne. Abdérame tua de sa propre main le roi des Sarrasins, et toutes les troupes de ce malheureux Prince mirent bas les armes, et se rendirent au vainqueur. Malgré les soins de Balahac, je fus légèrement blessée au côté droit, dans ce combat. Abdérame voyant mes habits teints de sang, me conduisit dans sa tente ; là, voulant faire panser ma blessure, il ordonna à un chirurgien d'ouvrir mon habit ; au moment même, Balahac se précipitant entre cet homme et moi, déclara qu'il ne le souffriroit pas ; cette action surprit étrangement Abdérame.

Il resta immobile, en me regardant fixement; ensuite s'adressant à Balahac, d'un ton impérieux, il lui demanda l'explication de ce bizarre procédé; mais sur le champ je me chargeai de la réponse. Je n'étois pas fâchée d'avoir un prétexte si naturel de déclarer mon secret au héros qui avoit pris tant d'empire sur mon imagination, et prenant la parole sans hésiter: Seigneur, repris-je, un seul mot va justifier Balahac. Je suis une femme. Vous voyez en moi la fille du vertueux Bermude, roi des Asturies. Je prononçai ces derniers mots avec une sorte d'emphase, je savois qu'Abdérame étoit petit-fils d'un souverain (1), et je trouvois un grand plaisir à lui apprendre que j'avois moi-même une naissance illustre. A cet aveu, Abdérame fit une exclamation qui exprimoit à la fois l'étonnement, la joie et l'admiration. Il tomba à mes pieds; il me dit tout ce que l'amour peut ins-

(1) Le calife Hescham.

pirer de passionné; ce langage que j'entendois pour la première fois, ne fit que trop d'impression sur mon ame. Je craignois d'être abusée par la plus douce de toutes les illusions, en voyant le grand Abdérame, ce héros si célèbre, embrasser mes genoux, et me rendre l'arbitre de ses destinées...... Cependant au milieu de cet enivrement, l'importune idée de Balahac vint s'offrir à mon esprit; je levai la tête avec timidité pour le regarder, mais Balahac avoit disparu. Il ne revint point, et le soir, je reçus de lui un papier qui contenoit ces mots : « S'il vous reste quelque sentiment » de compassion pour l'infortuné Balahac, je vous conjure, Axiane, au » nom sacré de notre père, de n'épouser Abdérame que dans deux » ans ».

Ce billet m'affligea sensiblement; je vis que Balahac avoit pris le parti de me quitter et de s'éloigner; je sentis que je ne pourrois m'accoutumer à son absence, et que son bonheur étoit né-

cessaire au mien; mais j'interrogeois moins mon cœur que ma vanité, et l'éclat qui environnoit Abdérame, donnoit à mes yeux tant de prix à son amour, que toute autre idée ne pouvoit m'occuper profondément. Cependant je pris l'inébranlable résolution de ne recevoir la foi d'Abdérame, qu'au bout du temps prescrit par Balahac. Je le déclarai à Abdérame, en lui contant ingénuement toute mon histoire. Abdérame se soumit à tout ce que j'exigeai, mais en me faisant promettre de ne le point quitter jusqu'à l'époque fixée pour notre hymen. Abdérame vainqueur de tous ses ennemis, fit paroître dans cette éclatante prospérité, autant de justice et de générosité qu'il avoit montré de valeur dans les combats. Le vœu de tous les peuples étoit de le déclarer souverain des pays qu'il avoit conquis; nous marchions vers Cordoue, et durant la route, Abdérame m'entretenoit de ses projets; et je l'entendois avec ravissement me dire, qu'il ne desiroit la su-

prême puissance, que pour me placer sur le trône et pour rendre ses sujets heureux. Le jour même de notre arrivée à Cordoue, Abdérame fut proclamé Roi; je vis avec transport couronner mon amant et le héros que je croyois le plus digne de réunir les suffrages d'une grande nation. Il déclara publiquement ses engagemens avec moi, me logea dans son palais, et m'y fit traiter en Reine. On m'apporta de sa part de magnifiques habits de femme, et je pris enfin les vêtemens de mon sexe. Quand je fus habillée, Abdérame entrant dans mon appartement, me fit passer dans un salon tout revêtu de glaces; il vouloit jouir de ma surprise, sachant que cette invention magique m'étoit inconnue, puisque je n'avois habité jusqu'alors qu'un désert et des camps. Mon étonnement fut extrême en voyant ma figure répétée tant de fois autour de moi, mais je me considérai tranquillement, malgré l'éclat de ma parure; je ne retrouvai plus cette sensation si vive, que j'avois éprouvée

dans le désert au bord de la fontaine ; j'avois depuis connu la gloire, et une vanité puérile ne pouvoit plus m'enivrer.

Les six premiers mois du règne d'Abdérame me parurent s'écouler avec une inconcevable rapidité ; des fêtes brillantes, des spectacles pompeux, les amusemens les plus variés, ne me laissoient ni le temps ni la possibilité de réfléchir ; la surprise et la curiosité donnoient à mes yeux du prix aux moindres choses, je jouissois de tout avec ravissement, et sur-tout du bonheur de voir Abdérame applaudi par le peuple, et de l'en croire adoré. Mais enfin je commençai à m'accoutumer à cette espèce d'enchantement, et mes yeux s'ouvrirent par degrés. Depuis longtemps frappée du spectacle de la misère que je rencontrois dans les rues, j'avois exprimé ma compassion à cet égard ; Abdérame avoit répondu que cette calamité étoit la suite de l'oppression barbare du dernier Roi, et qu'il s'occupoit des moyens d'y remédier.

Je savois que l'argent pouvoit la faire cesser, et je proposai à Abdérame, comme une chose très-simple, de distribuer au peuple la moitié des trésors que je lui connoissois; il sourit, en m'exhortant à me tranquilliser sur ce point. Je suivis ce conseil en donnant moi-même tout l'argent que je possédois, car Balahac en partant m'avoit laissé la cassette dont il étoit dépositaire. Bientôt le peuple connoissant ma sensibilité, s'adressa directement à moi, pour me prier d'engager le Roi à modérer les impôts qu'il avoit établis. Je me fis expliquer ce que c'est qu'un impôt; quelle fut alors ma douloureuse surprise, en apprenant qu'Abdérame, loin de soulager ce peuple malheureux, en avoit exigé de nouveaux tributs, et que les sommes arrachées à ces infortunés payoient nos plaisirs, et ces fêtes que j'avois trouvées si charmantes! Cette affreuse découverte me pénétra d'horreur. A l'instant je me dépouillai de mes riches vêtemens, je me fis apporter une robe

de bure, et sous cet habit grossier je me rendis chez le Roi. Abdérame, lui dis-je, tant que je verrai des pauvres dans vos états, je resterai vêtue ainsi. J'ai congédié ces musiciens que vous m'avez donnés, et ce cortège inutile et brillant qui m'environnoit; ma table ne sera plus servie qu'avec frugalité; je n'assisterai plus à ces fêtes criminelles dont vos sujets font la dépense; ne pouvant soulager la misère publique, du moins je veux la partager. S'il est vrai que vous m'aimiez, Abdérame, vous applaudirez à des sentimens si naturels; vous saurez regagner l'estime d'Axiane; sinon, dégagée de mes sermens par l'honneur et par la vertu même, je romprai sans retour tous les liens qui m'attachent à vous. Mon aspect et ce discours frappèrent vivement Abdérame; il s'émut, s'attendrit, et entreprit de se justifier; il n'y parvint pas entièrement, mais j'avois trop d'ignorance et de bonne-foi, pour pouvoir sentir toute la fausseté de son artificieuse apologie; il me

persuada facilement qu'il étoit infiniment moins coupable que je ne l'avois cru ; il me fit des promesses touchantes, et nous nous séparâmes satisfaits l'un de l'autre. En effet, les fêtes furent supprimées ; on fit en ma présence de grandes largesses au peuple, et je cessai de voir des mendians dans les rues. Je ne recevois plus de requêtes des infortunés implorant ma compassion. Je crus que les impôts étoient abolis, que les soins d'Abdérame avoient enfin rétabli le bonheur dans Cordoue, et je restai plus d'un an dans cette erreur. Malgré tout l'amour d'Abdérame, je n'étois plus heureuse depuis l'entretien dont j'ai rendu compte ; sa justification n'avoit pu me paroître complète. Je l'admirois moins, et le souvenir touchant et douloureux de Balahac s'offroit plus souvent à ma pensée. D'ailleurs, je remarquois avec chagrin qu'Abdérame, depuis qu'il étoit roi, paroissoit moins passionné pour la gloire, et plus sensible à la louange ; la vérité sembloit

quelquefois lui déplaire, et je le voyois combler de graces et de bienfaits, des gens qui n'avoient d'autre mérite que celui de savoir le flatter avec adresse. Enfin, le faste de son palais, et les superbes monumens qu'il faisoit élever dans Cordoue, me donnoient toujours de l'inquiétude pour ses sujets. En arrivant à Cordoue, j'avois établi Silo, (c'est le nom de ce fidèle serviteur de mon père), dans une jolie maison de campagne aux environs de la ville. J'allois l'y voir quelquefois, mais jamais Abdérame ne m'y laissoit aller sans lui; Abdérame avoit dans cette maison de vastes écuries, et l'on y dressoit des chevaux de chasse pour lui: un jour que nous y étions ensemble, il eut envie d'essayer un de ces chevaux en ma présence dans un petit pré voisin de la maison; mais ce cheval l'emporta, et en franchissant un fossé, s'abattit et renversa le roi, qui fut tellement étourdi du coup, qu'il resta évanoui sur la place. Mes cris firent accourir tous les gens de

la maison, et Silo avec eux. Aussitôt que ce dernier aperçut le roi étendu à terre sans connoissance, il s'approcha de moi, et me glissant un papier dans la main, il me dit tout bas ces paroles : *Lisez, quand vous serez seule au palais ; ma vie dépend de votre discrétion.* Je mis le billet dans mon sein, et Silo s'éloigna précipitamment. Le roi reprit l'usage de ses sens ; il n'avoit qu'une seule blessure légère à la tête ; il voulut retourner à Cordoue, et nous partîmes sur-le-champ. Quand je fus seule, j'ouvris le billet de Silo ; j'y trouvai ces mots : « La nuit du jour » où vous recevrez ce billet, je serai » à minuit dans la petite cour du palais ; » venez seule m'ouvrir la porte verte ; » j'ai des choses importantes à vous » révéler ». Rempli de trouble et d'inquiétude, j'ouvris la porte verte à l'heure indiquée, et fis entrer Silo, que je conduisis dans mon cabinet. Jugez de ce que j'éprouvai, quand ce vertueux vieillard prenant la parole, me tint ce discours : « On vous trompe, » Axiane,

» Axiane; les gens qui vous servent
» sont vendus au roi; les placets qu'on
» vous adresse sont supprimés; le peu-
» ple de Cordoue gémit sous le poids
» des impôts; malgré les avantages
» d'une paix affermie et générale, vous
» ne voyez plus de mendians, parce
» qu'on les traîne dans les cachots, et
» qu'un édit barbare défend à la misère
» d'implorer les secours de la pitié. On
» m'a prescrit le silence sur ces calami-
» tés, en me menaçant de la mort, si j'a-
» vois le courage de vous en instruire.
» Epié avec une infatigable vigilance,
» je n'ai pu vous éclairer plutôt; j'at-
» tendois une occasion favorable pour
» vous remettre ce billet écrit depuis
» six mois. Ouvrez les yeux, Axiane,
» et songez que la fille du grand Ber-
» mude ne peut épouser un tyran ».
A ces mots, je me jetai au cou de ce vertueux vieillard: O mon unique ami! m'écriai-je. En disant ces paroles, je fondois en larmes, je pensois à Balahac, et mon cœur étoit déchiré. Je donnai mes pierreries à Silo, en le chargeant de les vendre; reviens dans

quatre jours à la même heure, lui dis-je ; prépare tout pour notre fuite, nous retournerons dans nos déserts; je veux aller mourir de repentir et de regret sur la tombe de mon père. Je formois sans effort cette résolution ; je méprisois Abdérame. Rien n'ayant pu corrompre encore les sentimens de justice et d'humanité que la nature et l'éducation avoient gravés dans mon ame, je ne pouvois concevoir un orgueil et des vices, qui, sans le funeste pouvoir de l'habitude, paroîtroient à tous les hommes le comble de l'extravagance et de la cruauté. Au jour fixe, Silo revint; j'avois pris toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de mon évasion, et nous partîmes sans obstacle. Durant toute la route, je ne songeai qu'à Balahac ; le sentiment si tendre que je me retrouvois pour lui, me rendoit d'autant plus à plaindre, que j'ignorois absolument son sort, n'ayant reçu ni de ses nouvelles, ni entendu parler de lui depuis notre séparation. Enfin nous arrivâmes dans

notre désert ; mes pleurs coulèrent avec amertume, en reconnoissant les environs de ces paisibles lieux ; mais quel fut notre étonnement, lorsqu'en approchant de la cabane, nous reconnûmes qu'elle étoit et plus grande et plus ornée ! Je m'avançai précipitamment, et ma surprise redoubla en voyant sur la porte une inscription gravée en gros caractères ; saisie d'un trouble inexprimable, j'essuyai mes yeux remplis de larmes, et je lus ces mots : *Du moins, comme mon père l'a désiré, l'amour heureux habitera cette chaumière.* Tremblante et prête à m'évanouir ; je craignis confusément d'éclaircir cet étrange mystère, et je me traînai vers la tombe de Bermude. En entrant dans la tour, je restai un instant immobile, en voyant à la place du tombeau de gazon, un superbe mausolée en marbre blanc ; deux lampes de porphyre attachées à des chaînes d'or étoient suspendues aux côtés d'une pyramide ; on lisoit ces mots tracés sur la pyramide : *La piété filiale et la*

reconnoissance ont érigé ce monument à la mémoire du plus sage des hommes. O mon frère ! m'écriai-je, tandis que je m'égarois loin de toi, tu remplissois mes devoirs ! du moins cet hommage atteste ton existence, et je n'ai plus à pleurer que sur moi-même ! En parlant ainsi, je me prosternai sur la tombe, que j'arrosois de larmes. Tout-à-coup j'entends près de moi une voix étrangère ; je me relève, et je vois, en tressaillant, une jeune personne d'une figure charmante ; je l'interroge en tremblant ; elle m'apprend qu'elle habite la chaumière avec son époux. Je ne doutai point que cet époux ne fût Balahac ; un sentiment affreux et nouveau pour moi vint flétrir mon ame déchirée, et ce premier mouvement de jalousie fût d'autant plus cruel, que je n'avois pas le droit de me plaindre du changement de Balahac. Cependant je sortis de la tour pour aller rejoindre Silo, qui s'étoit arrêté devant la chaumière, et je le vis s'avancer vers moi avec un jeune

homme qui m'étoit inconnu ; une vive sensation de joie, plus prompte que la réflexion, me fit pressentir que ce nouvel hôte du désert étoit l'époux de la jolie paysanne, et je ne me trompois pas. Cet heureux couple m'apprit qu'un illustre guerrier, qui commandoit dans Carcassonne, après les avoir unis, leur avoit proposé de les établir avec toute leur famille dans ce désert qu'il venoit d'embellir, en rendant l'habitation plus commode et le jardin plus spacieux. J'interrompis ce récit pour demander le nom de leur généreux bienfaiteur ; on me répondit qu'il s'appeloit *Cléphis ;* mais je ne pouvois méconnoître Balahac. J'imaginai facilement qu'il avoit changé de nom, je pris sur-le-champ la résolution de me rendre à Carcassonne, et je partis dès le lendemain. Arrivée près de la ville, je m'arrêtai dans une ferme aux environs, et j'envoyai Silo à la ville, en le chargeant de voir le prétendu Cléphis, et de lui faire un détail exact de mes aventures et de mes sentimens. Quand Silo

m'eût quitté, j'interrogeai mes hôtes sur Cléphis. Ils m'apprirent que ce guerrier s'étoit distingué par de tels exploits et des actions si généreuses, que les habitans du pays, après l'avoir pris pour leur chef, venoient enfin de le proclamer roi; et que le nouveau souverain, depuis son couronnement, c'est-à dire depuis un mois, avoit pris le nom de Balahac. Ces nouvelles ne me causèrent pas une joie pure et sans mélange; une triste expérience m'avoit donné pour la royauté une haine invincible et profonde; et je craignis de ne plus retrouver dans Balahac sur le trône, les sentimens touchans et vertueux du compagnon de mon enfance; cependant je songeois avec plaisir, qu'il ne régnoit que depuis un mois, et qu'il étoit impossible qu'il eût pu se corrompre en si peu de temps. Sur le soir, je vis arriver Balahac suivi d'un cortége nombreux et brillant; il m'avoit laissée dans un enivrement de la pompe et de la grandeur, qui lui persuadoit que pour me

plaire, il devoit s'offrir à mes yeux dans cet éclatant appareil ; je le retrouvai plus passionné que jamais. Il me dit qu'il n'avoit desiré se faire un nom célèbre que pour satisfaire mon ambition, et dans l'espoir que je ne balancerois point entre Abdérame et lui, lorsqu'il auroit un trône à m'offrir. Oui, mon frère, répondis-je, mon cœur s'énorgueillit de vos exploits ; mais c'est la gloire que j'aime, et non la dangereuse autorité du pouvoir souverain. Bermude abdiqua pour conserver sa vertu ; Abdérame a perdu la sienne, en montant sur le trône ; ces exemples me suffisent ; jamais un roi ne sera mon époux ; renoncez donc au diadême ; la main d'Axiane n'est qu'à ce prix. A ces mots, Balahac étonné me demanda de réfléchir à cette résolution ; mais je l'assurai si fortement qu'elle étoit inébranlable, qu'il me donna sa parole de faire le sacrifice que j'exigeois. En effet, il abdiqua solennellement le lendemain, et je reçus sa foi le jour même. Je lui pro-

posai de retourner dans notre desert ; mais l'essai de la puissance et du trône avoit déjà porté quelqu'atteinte à la simplicité de ses mœurs. Balahac voulut rester dans un pays plein de sa gloire, et dont les habitans le reconnoissoient toujours pour leur chef ; il se montra digne de leur amour par son humanité, sa modération et son invariable équité. Vous connoissez le reste de mon histoire ; la guerre survint, mon époux périt au siége de Carcassonne. Je sus venger sa mort, vaincre ses ennemis, et les forcer à signer une paix solide et glorieuse. Les peuples qui s'étoient soumis à Balahac m'assurèrent tous les droits dont ils l'avoient rendue dépositaire. La reconnoissance vouloit me donner un pouvoir sans bornes, la prudence et la justice m'engagèrent à le limiter ; et si j'avois eu d'autres sentimens, les vertus et l'exemple de l'illustre Béatrix me les feroient abjurer.

CHAPITRE XVIII.

Les Eperons d'or.

L'enfance est si touchante ? ah ! quelle âme si dure
N'éprouve en sa faveur le plus tendre intérêt.
L'Abbé de LILLE.

Et de cet âge heureux que rien n'a corrompu,
Les premiers mouvemens sont tous pour la vertu.
Menzicoff, de M. de la HARPE.

L'HISTOIRE de la Comtesse exalta l'amour de Roger et l'amitié de Béatrix pour cette illustre héroïne ; la Duchesse, en regardant Isambard, faisoit un éloge touchant des sentimens et du caractère de l'aimable Axiane, lorsqu'on vint à la hâte avertir les Chevaliers, que les ennemis s'approchoient des remparts. Les Princesses et les Chevaliers quittèrent Olivier qui s'affligea vivement de ne pouvoir sortir de son lit. Tous les guerriers rassemblés se décidèrent à descendre dans la plaine,

et à peine y furent-ils, que le combat s'engagea, et dura long-temps avec un succès à-peu-près égal de part et d'autre. Du côté des ennemis, le comte de Bavière eut seul tout l'honneur de cette journée, dans laquelle il déploya tous les talens d'un grand capitaine, et toute la valeur du soldat le plus intrépide ; trois fois il rallia les troupes repoussées et les ramena à la charge : le généreux Barmécide toujours à ses côtés lui sauva plus d'une fois la vie et la liberté, en parant les coups de ses adversaires, et en le dégageant de leurs mains. Gérold se trouvoit au centre de l'armée, et il combattoit contre Isambard, Thédéric et les autres Chevaliers François. Dans le parti de Béatrix, le brave Ogier étoit à la tête des troupes de l'aîle droite ; le géant Bruhier commandoit celle des ennemis. Il reconnut le Chevalier Danois, qu'il avoit eu la gloire de vaincre, et le défia de nouveau ; un instant auparavant, le féroce Rotbold en voulant attaquer Axiane, qui se trouvoit pla-

cée entre Ogier et Roger, lui porta un coup de lance; Roger, en le parant, fut blessé; alors Axiane, entendant Bruhier proposer un duel au Chevalier Danois, défia aussi Rotbold. En vain Roger réclama le droit qu'il avoit de le punir; non, Seigneur, répondit Axiane, c'est la main d'une femme qui doit venger Ordalie et l'infortunée Azoline. Après avoir dit ces paroles, elle jeta à Rotbold le gage de bataille; on donna à l'armée le signal de ces deux combats particuliers; aussitôt les autres guerriers suspendent leurs coups; et tandis que les hérauts-d'armes traçoient l'enceinte où devoient combattre Axiane et Ogier, contre Bruhier et Rotbold, Zemni accourant tout-à-coup s'approche du Chevalier Danois, en défiant à haute voix l'écuyer de Rotbold, le perfide Tryphon, qui s'avança dans l'arène avec son maître. Ce combat fut terrible et dura plus d'une heure. Le lâche Triphon prit la fuite, mais dans ce moment, un soldat indigné lui lança une flèche

qui lui perça le cœur. Bruhier fut tué sur le champ de bataille ; Rotbold atteint d'une blessure mortelle, tombe sur la poussière. Axiane aussitôt s'éloigna de lui, et rentra dans les rangs au bruit des acclamations des deux armées. On enleva Rotbold expirant ; il vécut encore quelques jours pour éprouver toutes les angoisses d'une agonie douloureuse, et d'une mort impie. L'aîle droite des alliés, ayant perdu les deux chefs qui la commandoient, se mit en désordre; dans le même tems, le roi de Pannonie, et le duc de Bénévent fondant avec impétuosité sur l'aîle gauche des ennemis, la confusion devint générale dans l'armée des Princes; et la nuit qui commençoit à tomber, la redoubloit encore. En vain Gérold et Barmécide voulurent pour cette fois rallier les troupes, qui se débandèrent, et les entraînèrent dans leur fuite. Les défenseurs de Béatrix les poursuivirent vivement, mais tout-à-coup le ciel se couvrit entièrement de nuages, et la nuit devint si obscure,

que les vainqueurs craignant de tomber dans quelqu'embuscade, donnèrent le signal de la retraite, qu'ils firent aussitôt. Cependant le jeune Mirva emporté par son ardeur, avoit imprudemment quitté Isambard, qui le rappelloit envain; Mirva, dans la poursuite des fuyards et dans l'obscurité, s'étoit élancé hors des rangs, avec toute la vîtesse de son cheval, sans s'apercevoir qu'il s'éloignoit de l'armée, et qu'il prenoit un autre chemin; enfin au bout d'un quart-d'heure, n'entendant plus de bruit autour de lui, il s'arrêta; mais les ténèbres étoient si épaisses, qu'il ne put distinguer aucun objet. Son embarras fut extrême, car son inexpérience ne lui permettoit pas d'y trouver un remède. Il resta longtemps immobile, en réfléchissant au parti qu'il devoit prendre. D'abord il distingua dans l'éloignement un grand bruit de chevaux, mais il n'osoit se diriger de ce côté, craignant de tomber dans les mains des ennemis. Peu-à-peu ce bruit diminua, et enfin Mirva

n'entendit plus rien. Alors il se hasarda d'errer à l'aventure, sans savoir où il alloit. Au bout d'un quart-d'heure le ciel s'éclaircit un peu, et Mirva connut qu'il étoit dans une prairie, séparée d'une partie de la forêt par un large fossé. En même temps, il aperçut dans l'éloignement une lumière, il se dirigea vers cette foible clarté, qui sembloit partir d'une chaumière; en poursuivant son chemin, il cotoyoit toujours le fossé; il n'étoit plus qu'à cinq cents pas de la chaumière, lorsqu'en jetant les yeux du côté de la forêt, il distingua confusément un cheval abattu, et un cavalier étendu dans le fossé. Mirva sur-le-champ descend de cheval, et s'avançant vers le bord du fossé, il vit que le cheval étoit mort, que le cavalier renversé étoit sans connoissance, mais qu'il respiroit encore. Mirva dégage les jambes du Cavalier qui se trouvoient passées sous le cheval, ensuite il détache le casque de ce guerrier, il le débarrasse de sa lourde cuirasse, et n'ayant pas la force de le

tirer du fossé, il s'y couche près de lui, et parvient de cette manière à soulever ses épaules et sa tête. Alors l'inconnu respire, ouvre les yeux, et reprend l'usage de ses sens; il reconnoît en revenant à lui qu'un secours inattendu le rend à la vie; en cherchant son libérateur, qui le soutenoit et occupoit si peu de place derrière lui, il rencontre avec surprise une petite main, qui ne pouvoit être celle d'un soldat. Au moment même une voix enfantine lui demande s'il est blessé? Eh quoi, s'écrie l'inconnu, c'est un enfant qui me sauve la vie! O que je suis heureux, interrompit Mirva, de vous entendre parler! Je pourrai donc me flatter d'avoir sauvé les jours d'un homme! Olivier, j'en suis sûr, quand il saura cela, ne me grondera pas de mon étourderie, et ma Princesse s'attendrira, m'embrassera, et m'en aimera mieux encore. Mais pouvez-vous vous lever? Je serois si content de vous voir sur vos jambes! A ces mots, l'inconnu ému jusqu'au fond de l'ame,

par les discours et la douce voix de son jeune libérateur, se retourna, prit Mirva dans ses bras, et le serrant pendant quelques minutes contre son sein, il sentit les pleurs de cet aimable enfant se mêler à ceux qu'il répandoit lui-même. Enfin, le guerrier s'appuyant sur l'épaule de Mirva, se leva, et sortit avec lui du fossé; mais il étoit si foible, qu'il ne put procurer longtemps à Mirva la satisfaction de le voir debout. Il s'assit sur l'herbe, et questionnant Mirva, il apprit son âge, son nom, et qu'il étoit le page favori de la Duchesse; alors l'inconnu, sans se nommer, déclara à son tour qu'il étoit un des Chevaliers de l'armée des Princes. Après cette explication, l'inconnu ayant recouvré ses forces, se leva, et prenant la main de Mirva: écoutez, cher Mirva, lui dit-il, sans votre secours, j'eusse infailliblement péri dans ce fossé; je ne puis vous prouver ma reconnoissance qu'en me constituant votre prisonnier. Je reconnois parfaitement les lieux où nous

sommes, je saurai vous guider ; venez, vous me présenterez à votre Princesse, et j'ose croire qu'elle mettra quelque prix à cet hommage. Non, non, reprit Mirva, les vrais prisonniers sont ceux qu'on fait dans les batailles. Quand le combat cesse, il n'y a plus d'ennemis ; mais j'avoue que j'ai souvent envié les Chevaliers qui ont le bonheur d'apporter de glorieux trophées à Béatrix ; ainsi donc, si vous voulez me donner une pièce de votre armure, j'aurois un grand plaisir à l'offrir à ma Princesse. Je ferai plus, répondit le Chevalier, je vous la porterai moi-même demain matin, je vous en donne ma parole. Eh bien, reprit Mirva, vous me ramenerez en même temps mon cheval, que je vais vous prêter, afin que vous puissiez cette nuit retourner dans votre camp. L'inconnu profondément touché, refusa cette offre généreuse ; mais Mirva insista si fortement, en disant qu'il prendroit des guides dans la chaumière pour le conduire au château, que l'inconnu consentit enfin à ce qu'il

desiroit; car il savoit que Mirva seroit rendu au château en moins de trois quarts-d'heure. Il le conduisit dans la chaumière, lui choisit des guides qu'il paya magnifiquement, en les assurant que la Princesse ajouteroit encore à cette récompense; ensuite il embrassa tendrement l'aimable Mirva, prit son cheval et se sépara de lui, en renouvellant la promesse de se rendre le lendemain de bonne heure à la cour de la Duchesse. Le retour de Mirva causa dans le château une joie universelle. Tout le monde s'intéressoit à lui, et depuis la rentrée des troupes, les Chevaliers du Cygne et la Duchesse étoient dans la plus vive inquiétude sur le sort de ce charmant enfant. Mirva fut grondé et caressé, mais il ne conta qu'une partie de son histoire, et ne parla point du Chevalier inconnu, afin de procurer à Béatrix une agréable surprise pour le lendemain. Mirva, malgré la fatigue de la journée, dormit peu, car le souvenir de l'inconnu, le desir de le voir au grand

jour, et de recevoir son présent, le tint éveillé presque toute la nuit. Le lendemain matin, Barmécide ayant fait demander un sauf-conduit arriva au château à dix heures; il se rendit sur le champ dans la chambre d'Olilier, qu'il trouva couché sur un canapé, et tête-à-tête avec Isambard. Barmécide leur conta que dans la déroute de la veille, le cheval de Gérold ayant été tué, il s'étoit empressé de lui donner le sien; qu'alors se trouvant à pied, il avoit pris à la hâte le cheval d'un de ses écuyers, mais que malheureusement ce cheval étoit blessé, et que par cette raison, il n'avoit pu suivre Gérold; que cependant à la faveur des ténèbres il s'étoit dérobé à la poursuite des vainqueurs, en prenant une autre route; que se trouvant seul dans une prairie, il avoit voulu franchir un fossé, pour entrer dans la forêt; que son cheval harassé, et blessé s'étoit abattu en se cassant une jambe, et qu'il étoit retombé mort, en le renversant sous lui

dans le fossé. Barmécide ajouta, qu'étouffé sous ce poids et sous celui de son armure, et violemment étourdi de la chûte, il avoit perdu connoissance, et il termina ce récit, en contant de quelle manière il devoit la vie au généreux secours du jeune Mirva. Olivier écouta ces détails avec autant d'attendrissement que de surprise; il apprit à Barmécide, que Mirva étoit ce même enfant qu'ils avoient trouvé dans les prisons du château de Rotbold; Barmécide n'avoit fait alors que l'entrevoir un moment, et n'ayant ni revu Mirva, ni entendu l'histoire d'Ordalie, il n'avoit pu conserver le souvenir de cet enfant. Olivier chargea Isambard d'aller instruire la Duchesse du motif qui amenoit Barmécide; un instant après, Béatrix et Axiane entrèrent dans la chambre, suivies d'Isambard, de Roger, d'Angilbert, de Lancelot et de Zemni. La Duchesse demanda l'explication de ce qu'on venoit de lui dire confusément, et après avoir écouté Barmécide avec la plus vive émotion,

elle envoya sur-le-champ chercher Mirva, qui accourut aussitôt. Barmécide se précipitant vers lui, le prit dans ses bras, et frappé de sa beauté, le regarda quelques minutes avec un attendrissement inexprimable; enfin sentant ses pleurs s'échapper malgré lui, il posa Mirva aux pieds de la Duchesse; pardonnez, Madame, lui dit-il, pardonnez une foiblesse que je ne puis vaincre.... Hélas! je fus père!.... S'il eût vécu, mon fils seroit de cet âge, il n'auroit pas sans doute la raison et les vertus précoces de cet incomparable enfant; mais il me semble que l'enfant d'Abassa devroit avoir cette aimable figure; dites-moi si je m'abuse?..... Eh quoi! ne trouvez-vous pas dans le visage de Mirva quelque ressemblance avec Abassa?... Chacun répondit diversement à cette question; et Barmécide se rapprochant de Mirva, lui dit enfin, qu'il étoit cet inconnu qui lui devoit la vie. A ces mots, Mirva transporté, se jeta dans ses bras. Je vous ai ramené votre cheval,

reprit Barmécide, et suivant ma promesse, je vous apporte une pièce de mon armure : la voici. En disant ces paroles, Barmécide lui donna des éperons d'or. Recevez, lui dit-il, ce signe honorable de la Chevalerie (1), que sous peu d'années, j'en suis sûr, vous aurez le droit de porter, et recevez encore cette chaîne de pierreries que mon épouse, qui vous chérit sans vous avoir vu, m'a chargé de vous offrir. Mirva, pénétré d'une joie vive et pure, embrassa mille fois le Chevalier, et courut ensuite présenter à la Duchesse ces dons précieux, qu'il n'avoit desirés que pour lui en faire hommage. Je crois, dit Béatrix, que nul Chevalier ne trouvera mauvais que j'accorde à Mirva l'honneur de porter ces éperons un jour entier..... Chacun applaudit à cette idée, et sur-le-champ Béatrix prenant l'heureux Mirva sur ses genoux, et lui attachant les éperons :

---

(1) Les Chevaliers seuls pouvoient porter des éperons d'or.

Cher enfant, lui dit-elle, souviens-toi que c'est à l'humanité que tu dois cette glorieuse distinction; et lorsqu'un jour tu porteras ces éperons dans les combats, qu'ils te rappellent et cette action de ton enfance, et les vertus du généreux Barmécide. A ce nom, qu'il n'avoit pas encore entendu prononcer, Mirva tressaillit. Barmécide! reprit il; eh quoi! est-ce là le grand Barmécide? Oui, répondit la Duchesse, c'est lui-même. Mais qui vous a parlé de lui? — Personne dans ce château, mais le premier nom que j'aie entendu prononcer, est celui de Barmécide. — Et dans quel pays? — Dans le mien, et dont j'ai oublié le nom, car je n'avois, je crois, que cinq ans, lorsque je l'ai quitté. Pendant ce court dialogue, Barmécide troublé, hors de lui, avoit vingt fois changé de visage. Ah! Madame, dit-il à la Duchesse, daignez compâtir à ma folie.... Une véritable folie, je le sais.... mais, au nom du ciel, souffrez que j'interroge cet enfant. Mirva, lui dit-il,

vous rappelez-vous si ce pays dont vous parlez est près de celui-ci?... Oh! je sais qu'il en est bien loin, bien loin... — Et pourquoi l'avez-vous quitté? — Je l'ignore. Je me souviens seulement que j'avois un bien bon oncle, que j'ai vu en partant, et je n'ai pas oublié son nom; parce que j'en ai parlé bien long-temps après à mon père; car j'y pensois toujours. — Et quel étoit le nom de cet oncle? — Il s'appeloit Nasuf. A ce nom, un cri général s'éleva dans la chambre, et Barmécide éperdu, fondant en larmes, demande aux Princesses la permission d'ôter l'habit de Mirva, afin de chercher le signe heureux qui doit dissiper tous les doutes. On découvre l'épaule de Mirva, et l'on y trouve l'empreinte de la petite couronne d'olivier. A cette vue, Barmécide ne pouvant supporter l'excès de son bonheur, s'écrie: O mon fils! et tombe évanoui dans les bras d'Isambard. Je n'entreprendrai point de tracer le tableau ravissant de Barmécide, entouré de ses amis, reprenant sa connoissance,

noissance, et revoyant son fils en pleurs à ses pieds, baisant ses mains défaillantes, et pressant ses genoux contre sa poitrine!.... J'ai su peindre la terreur et le désespoir, une affreuse expérience m'a fait connoître toutes les sensations déchirantes de la douleur! Mais depuis long-temps, étrangère à la joie, comment pourrois-je en exprimer les mouvemens?... O toi, que l'absence, notre commun malheur, et tes dangers ont rendue, s'il est possible, plus chère encore à mon cœur, ô ma fille! quand la justice aura révoqué l'arrêt cruel qui nous sépare, quand je te presserai dans mes bras, je n'envierai plus le sort de Barmécide, et je pourrai peindre alors, avec la vérité de la nature, et son bonheur, et les transports d'une mère qui retrouve l'enfant le plus chéri et le plus digne de l'être.

CHAPITRE XIX.

La Vengeance.

Etre superbe et dédaigneux, qui méconnois tes frères, ne verras-tu jamais que ce mépris rejaillit sur toi? Ah! si tu veux que ton orgueil soit noble, aies assez d'élévation pour le placer dans tes rapports nécessaires avec ces malheureux que tu avilis. Un père commun, une ame immortelle, une félicité future, voilà ta véritable gloire, voilà aussi la leur.

L'Abbé Raynal.

Au milieu de la scène la plus touchante et la plus tumultueuse que la nature et l'amitié puissent produire, l'heureux Barmécide prononça plusieurs fois le nom d'Abassa et celui de Nasuf; il écrivit à Gérold, pour l'instruire de son bonheur, et Zemni fut chargé de la double commission de porter ce billet, et d'aller chercher Abassa et Nasuf.

Cependant Mirva, malgré la joie de retrouver son père, exprima quelqu'in-

quiétude sur ses parens d'adoption. Je leur appartiens aussi, dit-il; Diaulas m'a sauvé la vie. Sans lui, mon père, et même sans Olivier, vous n'auriez jamais revu votre fils ! Va, sois tranquille, reprit Barmécide en l'embrassant; serois-je père, si je ne partageois pas ta reconnoissance pour tes bienfaiteurs ? Oui, tu seras toujours le fils de Diaulas et d'Ordalie, je te conduirai moi-même dans leurs bras ; j'irai presser contre mon cœur la main bienfaisante qui désarma les monstres prêts à t'égorger. Enfin, sois certain que je consulterai toujours ton père adoptif et le généreux Olivier sur tout ce qui te touche, et qu'à cet égard, je n'agirai jamais que de concert avec eux. Mirva répondit à ce discours par les plus tendres caresses ; car cette assurance achevoit de le rendre parfaitement heureux. La Duchesse lui fit dire tout ce qu'il savoit de son histoire; il conta que l'homme auquel Nasuf l'avoit confié, se disoit son père, qu'il le fit voyager long-temps ; que cet homme mou-

rut presque subitement dans une mauvaise auberge; que les gens de la maison chassèrent l'infortuné Mirva, qu'il erra dans les bois, ne trouvant d'hospitalité que dans des chaumières; qu'enfin un homme qui alloit en Saxe se chargea de lui, le conduisit à Eresbourg; que là, il fut vendu aux prêtres du temple d'Irminsul, qu'il y resta plus d'un an, bien traité et bien nourri, sans se douter qu'il étoit au nombre des victimes, dont on ne prenoit soin que pour les immoler dans les temps de calamités.

Malgré le plaisir inexprimable d'entendre Mirva, de le regarder et de le tenir sur ses genoux, Barmécide comptoit chaque minute, et dans l'attente d'Abassa et de Nasuf, il respiroit à peine; enfin ils arrivèrent. Abassa éprouva la joie la plus vive et la plus pure qui puisse pénétrer le cœur humain. Nasuf en revoyant Mirva, reçut la récompense entière de son héroïque attachement et de ses vertus; et Barmécide au milieu de ses amis, pressant

successivement dans ses bras son heureuse épouse, son fils et Nasuf, connut enfin que l'éclat des grandeurs et la gloire même ne sont que de vaines chimères au prix des jouissances délicieuses de l'amitié, de la reconnoissance et de la nature. On apprit de Nasuf que la crainte mortelle que Barmécide ne donnât des soupçons au Calife, en allant à la Mecque, l'avoit déterminé à employer le cruel artifice si nécessaire à la sûreté de l'enfant et de Barmécide, et auquel en effet Mirva devoit la vie. Nasuf redoutant même son séjour en Asie, le renvoya en Europe, sous la conduite d'un homme sûr. Il en eut des nouvelles pendant deux ans; au bout de ce temps, il n'en entendit plus parler. Il crut que Mirva n'existoit plus, et dans cette persuasion, il s'imposa sur cet enfant un silence éternel. Comme on étoit convenu d'une suspension d'armes, qui donnoit quelque espérance de voir renouer les négociations de paix, Barmécide resta deux jours au château, et il les passa

presqu'entièrement dans la chambre d'Olivier. Ce dernier plus agité que jamais, avoit besoin de la douce distraction que lui procuroient le bonheur et l'amitié de Barmécide. Accablé de regrets amers et de remords superflus, il ne pouvoit goûter un instant de repos, depuis le jour où la Duchesse avoit découvert ses sentimens, et quoique le hasard eût trahi son secret, il pensoit avec douleur, que sans sa foiblesse et son imprudence, Béatrix l'eût toujours ignoré. Cette Princesse, certaine d'être aimée, avoit repris sa gaîté douce et piquante, et tous les agrémens enchanteurs de son esprit. Olivier s'imposoit en vain un rigoureux silence. Béatrix assurée de son cœur, paroissoit toujours satisfaite de lui; elle trouvoit sans cesse le moyen de le lui témoigner et de le lui dire de mille manières différentes, et toujours avec autant de charme et de sensibilité que de délicatesse. Chaque instant sembloit exalter la passion d'Olivier pour elle; il l'aimoit avec toute la violence dont

son ame ardente pouvoit être susceptible ; souvent il jouissoit malgré lui de l'idée qu'elle connoissoit son amour. La douce sécurité qu'elle montroit à cet égard, la rendoit plus intéressante encore à ses yeux ; mais bientôt se rappelant ses malheurs, son crime, ses sermens, et sur-tout son ami, il étoit effrayé de sa situation, et jettoit en frémissant les yeux sur l'avenir. Meurtrier d'une épouse innocente, il sentoit profondément qu'un nouvel hyménée seroit pour lui, sous ce seul rapport, un crime que rien ne pourroit excuser. Aussi ce projet coupable ne s'offrit jamais à sa pensée ; mais quel parti prendroit-il ? Etoit-il possible d'espérer que Béatrix, instruite de ses sentimens, pût consentir à choisir Isambard pour époux ? Et même dans cette supposition chimérique, oseroit-il se flatter encore d'avoir assez de générosité pour rester à la cour de la Duchesse, spectateur tranquille du bonheur de son ami ! Non, sans doute, il ne s'abusoit plus à cet égard ; il sentoit

qu'alors il seroit contraint de s'imposer un éternel exil, de se séparer pour toujours d'Isambard et de Béatrix, et de perdre à la fois, ainsi, les seuls objets de son affection. Il desiroit donc, que Béatrix restât toujours libre, mais dans ce cas Isambard seroit malheureux, et il faudroit encore quitter la Duchesse, il faudroit s'arracher d'auprès d'elle malgré sa douleur, son amour et ses regrets, et la laisser avec la pensée déchirante, qu'elle ne recouvreroit peut-être jamais le bonheur, ou même la tranquillité. C'est ainsi qu'Olivier dans toutes les suppositions, n'envisageoit dans l'avenir qu'un sort affreux pour lui, pour son ami, et pour la Duchesse. Il ne se dissimuloit pas que Béatrix, certaine d'être aimée, triompheroit plus difficilement d'une passion malheureuse. Il voyoit que son cœur s'étoit r'ouvert à l'espérance, et quoiqu'il fût inébranlable dans ses desseins, il ne concevoit pas comment il auroit le courage de lui ôter entièrement des illusions si néces-

saires à son bonheur. Il s'étoit flatté pendant long-temps, que du moins Isambard pourroit avoir encore une destinée heureuse et brillante, en partageant avec le temps les sentimens de l'aimable Axiane, mais cet espoir s'étoit évanoui; car il voyoit que cette Princesse avoit enfin ouvert les yeux sur la passion d'Isambard pour Béatrix, et que d'après cette connoissance, elle mettoit tous ses soins à réprimer un penchant que la raison n'approuvoit plus.

Cependant Barmécide, obligé de retourner au camp des Princes, se rendit une heure avant son départ, dans la chambre d'Olivier. Je vous apporte, lui dit-il, un écrit qui vous intéressera. Le soir même où la Providence nous a rendu mon fils, Nasuf me dit qu'il falloit absolument que le Calife Aaron fût informé de ce bonheur inoui. En effet, Nasuf a écrit au Calife, et m'a montré sa lettre, que j'ai passé une partie de la nuit à traduire, afin de vous en procurer la lecture. A ces mots,

Olivier prit des mains de Barmécide la lettre, qui étoit conçue en ces termes :

NASUF AU CALIF AARON AL RASGHID.

« Reconnois ces caractères qui n'offrirent jamais à tes yeux que la vile » assurance d'un respect idolâtre et » d'une aveugle soumission. Un esclave » s'exprimoit alors ; tu vas entendre » enfin le langage d'un homme libre. » Ce n'est point en fuyant, ce n'est » point en abandonnant ma patrie, » que j'ai repris les droits que la nature » m'avoit donnés ; la vertu seule peut » effacer la flétrissure de l'esclavage. » Oui, dans ton palais, dans l'abjection apparente de ton horrible fa- » veur, je sus m'affranchir, je te mé- » prisois, et j'avois sauvé Barmécide ! » Oui, tyran, Barmécide respire ! réuni » pour jamais à son épouse, à son fils, » son bonheur est mon ouvrage ! Va, » je n'envie point tes exploits sanglans, » tes funestes conquêtes, et ce trône » que tu déshonores ; même avant de

» te haïr, mon ame élevée au-dessus » de la tienne, sut te préférer Bar» mécide. Chargé de fers je fléchis» sois devant toi ; mais mon cœur in» dépendant s'élançoit vers lui ; le ty» ran n'obtenoit qu'un vain hommage, » le culte véritable étoit pour le hé» ros. Oserois-tu m'accuser d'ingrati» tude ? Ah ! cruel ! je n'étois à tes » yeux qu'un vil instrument fait pour » servir tes fureurs ! Dans la démence » de ton orgueil inconcevable, tu » croyois acquérir par tes largesses et » tes dons, le droit affreux d'asservir » mon ame, d'en étouffer tous les sen» timens de justice, de compassion et » d'humanité, enfin de la corrompre » et de la dénaturer au gré de tes ca» prices et de tes passions......... Ce » fut ainsi que tu m'ordonnas d'aller » égorger Barmécide !...... Ce fut ainsi » que, pour sauver l'innocence, je » n'hésitai point à me déclarer ton » complice. Je reçus de toi le poignard » qui devoit immoler le bienfaiteur de » l'Orient ; tu me vis partir avec la

» stupide confiance de la férocité.....
» Je reparus à tes yeux, pâle, ensan-
» glanté ; tu crus voir sur mes vête-
» mens le sang de Barmécide ; tu le
» contemplois avec avidité. Barbare !
» c'étoit le mien, mais ce sang géné-
» reux n'étoit plus celui d'un esclave ;
» j'avois eu le courage de le verser
» moi-même pour tromper ta fureur.
» Cette large blessure qui se r'ouvrit
» en ta présence, (jamais dans les com-
» bats tu n'en reçus d'aussi glorieuses) !
» je la fis en plongeant dans mes flancs
» le poignard dont tu m'avois armé
» pour le crime. Je sais qu'il reste
» encore quelques traces de grandeur
» dans ton cœur corrompu, et ma haine
» s'en applaudit ; ton supplice le plus
» insupportable sera d'être forcé d'ad-
» mirer en secret la vertu d'un esclave,
» de sentir, malgré ton orgueil, que
» l'ame de Nasuf est supérieure à la
» tienne. C'est peu d'avoir affronté
» tant de périls, de m'être exposé tant
» de fois à ton implacable vengeance ;
» j'ai bravé l'ignominie ! j'ai supporté

» pendant deux ans l'exécration pu-
» blique! et, (ce que tu ne pourras
» concevoir), je l'ai soufferte avec sé-
» rénité. Reconnois enfin qu'il est un
« mobile de nos actions plus puissant
» et plus noble que l'amour de la gloire;
» apprends qu'il est des sacrifices su-
» blimes, que la vertu seule peut pro-
» duire, et dont elle est à la fois le
» motif et la récompense. Toi qui n'as
» jamais agi que pour obtenir l'applau-
» dissement des hommes, quel est ton
» recours aujourdhui? malgré les flat-
» teurs qui t'environnent, tu ne peux
» t'abuser sur l'horreur de ton forfait;
» j'ai vu tes remords affreux; je t'ai
» vu pleurer ta renommée; mais tu
» croyois conserver encore quelques
» droits à l'admiration publique, et cet
» espoir n'est qu'une vaine illusion.
» C'est sur-tout dans la justice et dans
» la bonté que réside la gloire per-
» sonnelle des souverains; tout ce qui
» d'ailleurs illustre leur règne, est
» moins leur ouvrage que celui de
» leurs ministres, de leurs généraux

» et de leurs soldats. Barmécide fut
» pendant dix ans le dieu tutélaire de
» ton empire. Le peuple, juge impar-
» tial de ceux qui le gouvernent, con-
» noissoit tes foiblesses et tes vices ;
» cependant il respectoit dans le Calife
» le bienfaiteur d'un héros, il chéris-
» soit en lui l'ami de Barmécide! mais
» il n'attribuoit qu'au grand visir, ces
» établissemens admirables, ces actions
» éclatantes de bienfaisance et de gé-
» nérosité, qui se faisoient sous ton
» nom ; et la postérité confirmera ce
» jugement équitable de l'amour et de
» la reconnoissance. Maintenant que
» Barmécide a disparu, qu'est devenu
» ce florissant empire? Le peuple op-
» primé sent de nouveau s'appesantir
» sur lui les fers du despotisme, qu'une
» main habile savoit alléger sans les
» rompre. Déchu de ta grandeur ar-
» tificielle, sans génie ainsi que sans
» vertu, objet de mépris et de haine,
» tu ne sais plus régner que par la
» crainte. Et dans ce honteux abais-
» sement, tu crois encore être fait pour

» dominer les hommes? Les vils pré-
» jugés d'un stupide orgueil te per-
» suadent encore que l'Etre Suprême
» n'a créé les peuples de l'Asie avec
» une ame immortelle, avec des pen-
» chans et des passions, et la faculté
» de choisir entre le vice et la vertu,
» que pour les assujettir à ton joug ;
» que pour les rendre plus soumis à
» tes volontés les plus barbares, que
» les animaux sauvages, libres habi-
» tans des vastes forêts de ton empire.
» Car la crainte ne sauroit les intimi-
» der, le sentiment ne peut les séduire,
» ils conservent dans toute son énergie
» le redoutable instinct de l'indépen-
» dance, et tu ne peux les ployer à
» l'esclavage. Et quand la nature ne te
» laisse sur eux qu'une autorité pré-
» caire et partielle, qu'une autorité
» foible et momentanée, fondée sur
» l'adresse et la ruse, et non sur la
» force, tu peux penser qu'elle t'a
» donné le droit d'asservir tes sem-
» blables! Ah! rappelle-toi les foi-
» blesses et les crimes qui souillèrent

» ta vie, et rappelle-toi la conduite de
» l'esclave Nasuf. Compare nos sen-
» timens, nos caractères, et sur-tout
» nos actions, et juge alors si le ciel
» nous avoit formés l'un et l'autre, toi
» pour me commander, et moi pour
» t'obéir ».

CHAPITRE XX.

Le Vœu.

J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Bajazet, de RACINE.

. . . . e le preghiere
Mosse dalla speranza in dio sicura
S'alzar volando alle celesti sfere,
Come va foco al ciel per sua natura,
TASSE.

Les négociations de paix furent rompues quelques jours après le depart de Barmécide ; les hostilités recommencèrent et durèrent environ trois semaines, sans aucun avantage décisif de part ni d'autre. Cependant Olivier parfaitement guéri de sa blessure, eut une conférence particulière avec les autres Chevaliers François, sur les opérations de la guerre, et leur communiqua un plan d'attaque qu'il avoit imaginé. Ce plan étoit aussi hardi que bien combiné, et ses compatriotes

l'approuvèrent aisément, car les François ont eu dans tous les siècles la brillante témérité d'un courage héroïque, et l'heureux pressentiment de la victoire. Les autres généraux combattirent d'abord le projet d'Olivier ; mais enfin après beaucoup de débats, ce plan fut adopté. Quand la Duchesse apprit cette décision, elle se livra à toute l'inquiétude que devoit lui causer une entreprise également téméraire et périlleuse. Elle songeoit avec autant d'effroi que de douleur, qu'Olivier en ayant conçu l'idée, étoit en quelque sorte responsable de l'événement, et qu'il braveroit tout, et s'exposeroit avec plus d'audace que jamais aux plus affreux dangers pour en assurer le succès. On devoit s'armer le lendemain matin un peu avant le jour, pour aller attaquer les Princes dans leur camp ; ce qui fut exécuté. Après un combat opiniâtre, l'armée de Béatrix força les premiers retranchemens ennemis ; mais ensuite arrêtée par la valeur et l'habileté du comte de Bavière, elle fut

obligée de livrer une seconde bataille. La victoire resta long-temps indécise, Gérold remarquant que les troupes commandées par le duc de Frioul commençoient à se mettre en désordre, envoya Barmécide de ce côté; dans ce moment Olivier s'avança vers le comte de Bavière, et fondit sur lui avec impétuosité. Le comte ébranlé se trouva serré de si près, qu'il ne put ni contenir son coursier, qui se cabroit, ni se servir de sa lance. Olivier saisit la bride du cheval; aussitôt le Comte donna une violente secousse au cheval, qui fit un écart prodigieux; et en même temps Gérold voulut porter un coup d'épée à son adversaire; mais il en reçut un qui le blessa griévement; Olivier pour la seconde fois se précipita sur lui, en écartant et renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage: Gérold, hors d'état de se défendre, fut désarmé, et fait prisonnier par le Chevalier du Cygne. A l'instant même une partie des troupes de Gérold mit bas les armes, et se rendit

au vainqueur. Le reste prit la fuite. La déroute devint horrible et complète dans l'armée ennemie ; le duc de Frioul fut tué par Isambard. On força le camp, on fit un nombre prodigieux de prisonniers ; enfin cette bataille fut décisive. Olivier sentit vivement la gloire et le bonheur de cette grande journée. On lui devoit et l'idée du plan d'attaque, et la défaite du comte de Bavière. L'armée entière sur le champ de bataille lui décerna unanimement l'honneur du triomphe ; Isambard se hâta de porter à la princesse ces heureuses nouvelles ; devançant tous les autres, il parut tout-à-coup à ses yeux. Béatrix en le voyant voulut se lever, mais prête à s'évanouir, elle retomba sur sa chaise, en prononçant d'une voix éteinte le nom d'Olivier. Madame, dit Isambard, vous allez revoir Olivier, il n'est point blessé ; son génie et sa valeur ont terminé la guerre ; il vous amène le comte de Bavière, qu'il a fait prisonnier ; vous n'avez plus d'ennemis, c'est Olivier qui vous en délivre. L'ar-

mée l'a proclamé le héros de cette journée mémorable ; vous allez le voir paroître couronné par ses rivaux même ; mais croyez qu'il n'est pour lui qu'un véritable triomphe, et que sa grande ame ne peut le trouver qu'ici. O généreux et cher Isambard, s'écria Béatrix, en fondant en larmes ! En disant ces paroles, elle lui tendit les bras ; le sensible Isambard mit un genou en terre devant elle, et Béatrix se penchant vers lui, appuya sa joue sur la sienne. Cette faveur, qu'elle n'avoit jamais accordée, n'étoit qu'un nouvel aveu de sa tendresse pour Olivier. Isambard ne le savoit que trop ; mais le visage adoré de Beatrix touchoit le sien : il sentoit ses larmes couler sur ses joues, il osait presser ses mains contre son cœur ! Il éprouvoit une sensation délicieuse ; cependant, rempli d'amertume, il gémissoit de son bonheur même ; enfin heureux et jaloux, il envioit et bénissoit son rival. Bientôt le bruit des instrumens guerriers annonça le retour des vainqueurs,

et Béatrix fut les recevoir. Le modeste Olivier confondu dans la foule des guerriers, marchoit en silence derrière Axiane, Thédéric et la troupe françoise, en donnant le bras au comte de Bavière, que Barmécide soutenoit de l'autre côté ; car ce dernier au moment de la retraite des vainqueurs étoit venu se rendre prisonnier, afin de partager le sort de son ami. La Duchesse, malgré l'excès de sa joie et de son bonheur, ne put retenir ses larmes, en apercevant Gérold dans le triste état où la fortune l'avoit réduit; elle sentit combien il étoit affreux pour ce prince aimable et brillant, de ne reparoître devant elle que dans cette situation humiliante et douloureuse. Béatrix pénétrée de cette idée s'avança vers le Comte, pour lui dire tout ce que la générosité peut inspirer de délicat et de touchant. Gérold l'écouta d'un air attendri, et dissimulant sa vive émotion, il répondit avec noblesse et simplicité. La Duchesse le conduisit dans un des pavillons du château ; elle

y fit venir ses médecins, qui visitèrent les blessures du Comte, et qui jugèrent qu'elles étoient extrêmement dangereuses. Béatrix défendit dans son palais toute espèce de réjouissances et de fêtes bruyantes; mais elle passa le reste du jour avec les Chevaliers rassemblés. Olivier se tenoit à l'écart; cependant Béatrix rencontroit souvent ses regards, et ne pouvant lui parler, elle parut toute la soirée uniquement occupée d'Isambard; car elle lui savoit tant de gré de lui avoir annoncé des événemens qui la rendoient si heureuse, et sa présence lui retraçoit un souvenir si doux, qu'elle éprouvoit un sentiment agréable toutes les fois que ses yeux tomboient sur lui, et même lorsqu'elle entendoit le son de sa voix.

Le lendemain les chirurgiens levèrent le premier appareil qu'ils avoient mis sur les plaies de Gérold, et après avoir sondé ses blessures, ils déclarèrent à Barmécide qu'elles étoient mortelles. Barmécide inconsolable ne voulut plus quitter son malheureux

ami, et passa les jours et les nuits entières au chevet de son lit. Dans la soirée du troisième jour, le Comte tomba par degrés dans une espèce de léthargie. Barmécide qui venoit d'envoyer successivement tous ses gens chercher les médecins, se trouva seul avec lui. Le voyant sans mouvement, et ne l'entendant plus respirer, il le crut mort, et pénétré de douleur il sortit de la chambre avec égarement, pour hâter et demander des secours, qu'il croyoit lui-même inutiles. A quelques pas de la porte du comte, il rencontra Délie, qu'on n'avoit point vue depuis quatre jours, parce qu'elle avoit passé tout ce tems renfermée dans son appartement. Barmécide trop occupé de sa douleur, pour pouvoir être frappé de la singularité de cette rencontre, passoit à côté de Délie sans lui parler ; mais cette jeune personne entendant ses gémissemens, l'arrêta en disant : Eh quoi donc ! est-il plus mal ? Ah ! madame s'écria Barmécide, l'infortuné comte de Bavière n'existe

n'existe plus ! En achevant ces mots, il s'éloigne brusquement, et Délie se précipite dans la chambre de Gérold. Elle s'élance vers le lit, et reste un moment immobile, en considérant le triste objet qui s'offre à ses regards. Gérold avoit le visage tourné de son côté, ses yeux paroissoient être fermés pour jamais ; la pâleur de la mort couvroit son front, un de ses bras étoit étendu sur le lit !...... Délie toujours debout le regardoit fixement, sans verser une larme. Un morne désespoir fermoit son cœur à l'attendrissement ! Infortuné ! dit-elle enfin, te voilà donc délivré pour toujours du supplice affreux d'aimer sans espérance ! je dois t'envier, et non te plaindre ! Mais je suis sûre du moins de ne pas te survivre !..... En disant ces paroles d'un ton sinistre et d'un air égaré, elle se penche vers le lit et prend la main de Gérold ; elle s'étonne d'y trouver encore un reste de chaleur. Un foible rayon d'espoir la fit tressaillir et frissonner ; moins détachée de la vie, elle sent mieux sa

douleur, ses larmes commencent à couler........ Elle met, en frémissant, sa main sur le pouls de Gérold, elle croit distinguer un léger battement! Elle tombe à genoux en fondant en pleurs; ô mon Dieu! s'écria-t-elle, daigne le rendre à la vie, et je jure de te consacrer la mienne. Qu'il vive, et moi renfermée dans un cloître, je ne vivrai plus que pour toi!.... Dans ce moment terrible, c'est l'amour encore qui t'ose implorer, mais c'est l'amour qui se sacrifie!...... A peine eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle entendit distinctement Gérold soupirer! Grand Dieu! poursuivit-elle avec transport, je renouvelle ce serment sacré!...... A ces mots, elle se relève et regarde Gérold. Il avoit toujours les yeux fermés; Délie s'inclinant vers lui: reçois, dit-elle, cet éternel adieu!... et ce dernier baiser!...... En parlant ainsi, elle appuya sa bouche sur la sienne; dans ce moment Gérold ouvrit tout-à-coup les yeux, Délie fit un cri perçant, et disparut comme un éclair.

Le Comte qui n'avoit pas repris toute sa connoissance, n'eut qu'une sensation peu distincte de cet embrassement si tendre, et ne fit qu'entrevoir confusément une femme échevelée qui fuyoit; mais ce souvenir et cette image restèrent gravés dans sa mémoire.

Cependant Barmécide revint avec les médecins, et sa joie égala sa surprise, en retrouvant le comte ranimé, qui, le corps à demi-soulevé, s'appuyoit sur une main, et de l'autre écartoit son rideau, pour regarder fixement du côté de la porte; car il cherchoit encore l'objet qui venoit de disparoître. Mais comme il n'avoit pas une seule idée distincte, il ne put rendre compte de ce qui l'inquiétoit. Les médecins, après avoir examiné Gérold, le trouvèrent infiniment moins mal; et le lendemain matin ils annoncèrent que ce Prince étoit hors de danger. Sa jeunesse et la force de sa constitution, rendirent extrêmement rapides les progrès de sa convalescence. Il fut en état de se lever au bout de cinq ou six jours.

Un soir se trouvant tête-à-tête avec Barmécide : il faut, lui dit-il, que je vous conte une rêverie de ma maladie, qui me revient sans cesse à l'esprit, et dont le souvenir, loin de s'affoiblir, devient plus vif en moi chaque jour, à mesure que mes idées se débrouillent. En revenant de cette léthargie profonde, qui vous a causé tant d'effroi, il m'a paru que j'étois dans les bras d'une figure angélique, dont le souffle pur et divin, semblable à celui du créateur, me rappeloit à la vie, et me redonnoit une ame. Je n'ai fait qu'entrevoir cet être céleste ; quand j'ai voulu le regarder, il s'évanouissoit dans les airs ; je n'ai vu que ses vêtemens blancs, ses longs cheveux ondés et déployés. Il avoit l'habit et la taille élégante et svelte d'une femme ; c'est sans doute sous cette forme que les anges apparoissent !........ Je sais bien que tout cela n'est qu'une vision, une espèce de délire causé par la fièvre, mais vous n'imaginez pas combien ce rêve m'a frappé ! Ah ! Seigneur, ré-

pondit Barmécide attendri, ce que vous appelez une illusion n'en est point une ; c'est l'infortunée Délie que vous avez vue. Délie ! s'écria Gérold, quoi, cette Délie....... il s'arrêta. Oui, Seigneur, répondit Barmécide, cette jeune et belle Délie qui, comme je l'avois soupçonné, nourrissant en secret pour vous une passion romanesque, en est aujourd'hui la victime. Elle vint ici, vous vit sur le bord de la tombe, implora pour vous le ciel avec la double ferveur de l'innocence et de l'amour, et promit à Dieu, s'il vous rendoit la santé, de s'enfermer pour jamais dans un cloître. En sortant de votre chambre elle courut chez Béatrix, et resta seule avec elle plus de trois heures. Le lendemain, la Duchesse vivement affligée, la conduisit dans une maison qu'elle lui a donnée. Cette maison sera très-incessamment transformée en monastère. On y travaille à cet effet nuit et jour, les grilles sont déjà posées. On fait venir des religieuses d'un couvent qui se trouve à

quelques lieues d'ici, afin d'en former une communauté pour ce nouveau cloître, fondé par la Duchesse pour sa jeune amie ; car ne pouvant changer sa résolution, Béatrix veut du moins que Délie soit dans son voisinage. Les prêtres sont mandés, tout se prépare à la hâte pour cette triste cérémonie, enfin, Délie fera sans délai ce cruel sacrifice, et prendra le voile dans huit jours. Cet événement a répandu la tristesse dans le château ; Lancelot, sur-tout, passionnément amoureux de Délie, est inconsolable. Chacun pense et dit, je vous l'avoue, Seigneur, que vous devez tout faire pour arracher Délie à son cloître, puisqu'elle ne peut prononcer les vœux irrévocables que dans un an ; et en effet n'ayant plus l'espoir de devenir l'époux de Béatrix, si vous connoissiez Délie, vous sentiriez qu'après la duchesse de Clèves, il n'est point d'objet plus digne de toucher et de fixer un cœur tel que le vôtre. Pendant ce récit, Gérold éprouvoit un si prodigieux étonnement, que

Barmécide auroit pu parler beaucoup plus long-temps, sans qu'il eût été tenté de l'interrompre. On doit se rappeler l'aventure du Comte avec Armoflède, et comment cette dernière, profitant de son erreur, s'étoit fait passer pour Délie; d'après cette imposture, le Comte persuadé que Délie étoit la plus méprisable de toutes les femmes, ne pouvoit concevoir ce grand sentiment qu'on lui attribuoit, et le sacrifice réel qui en résultoit. Cependant, forcé de croire à des faits positifs, il pensoit que cette jeune personne, malgré la dépravation de ses mœurs, avoit une violente passion pour lui; mais comment accorder ce mélange d'amour et de piété que lui dépeignoit Barmécide, avec ce déréglement de conduite dont il avoit des preuves si positives? Il se perdoit dans ses réflexions; cependant, touché malgré lui du sacrifice éclatant dont il étoit l'objet, il crut devoir respecter la réputation d'une personne, que le repentir, peut-être autant que l'amour, conduisoit dans

un cloître, et il ne se permit pas un seul mot qui pût faire soupçonner à Barmécide l'opinion qu'il avoit de Délie.

Une seule personne dans le palais, (Ogier le Danois), pouvoit éclairer le comte de Bavière sur l'intéressante Délie; mais depuis quelques jours retenu dans son lit, pour avoir négligé une blessure légère qu'il avoit reçue dans la dernière bataille, il étoit sérieusement malade, et hors d'état de s'entretenir avec ses amis, et de prendre part à ce qui se passoit. Ainsi tout concouroit à prolonger l'erreur de Gérold.

Le jour où Délie devoit prendre le voile étant arrivé, Barmécide trouva le moyen d'exécuter un projet qu'il avoit conçu. Prenant le plus vif intérêt au sort de Délie, il s'affligeoit en secret du peu de sensibilité que le Comte montroit pour elle; il attribuoit cette espèce de dureté à sa passion pour la Duchesse. Mais en même temps il étoit persuadé que l'extrême jeunesse de

Délie, et sa beauté touchante, feroient la plus vive impression sur lui, s'il pouvoit la voir sur-tout inopinément et d'une manière frappante. Depuis deux jours les médecins avoient permis au Comte de se promener, et Barmécide le conduisoit. Il ne lui fut pas difficile de le mener près du monastère de Délie, sans qu'il s'en doutât; car Gérold avoit l'idée d'une maison de campagne située beaucoup plus loin, puisqu'il ne connoissoit que celle d'Armoflède. En entrant dans le bois, le Comte aperçut beaucoup de chevaux attachés à des arbres, et des écuyers qui les gardoient; où peuvent être, dit-il à Barmécide, les Chevaliers dont je vois les chevaux? Dans cette maison, répondit Barmécide, en lui montrant le nouveau monastère; entrons-y, poursuivit-il, nous verrons ce qui peut attirer tant de personnes dans ce lieu. A ces mots, il s'avance vers la maison, Gérold le suit; Barmécide qui avoit tout préparé d'avance, et de concert avec la Duchesse, entre avec le

Comte. Ils traversent un corridor qui conduisoit à la chapelle ; après avoir fait quelques pas, Barmécide ouvre une petite porte, Gérold y passe avec lui, et se trouve dans une tribune grillée. Le Comte surpris s'aperçoit avec émotion, qu'il est dans une église remplie des Chevaliers et des Dames de la cour de Béatrix. Il ne pouvoit être vu, mais il distinguoit parfaitement tous les objets qui l'environnoient, et celui qui le frappa le plus, fut une grande grille posée vis-à-vis de lui, et qui occupoit toute la largeur de l'église ; un voile noir étoit tiré derrière cette grille. Ah! Barmécide, s'écria le Comte, où m'avez-vous conduit?.... Pardonnez, Seigneur, reprit Barmécide. J'ai voulu que vous vissiez l'innocente victime qui s'est dévouée pour vous. Gérold alloit répondre, lorsqu'un signal donné dans le chœur des religieuses, avertit que la cérémonie alloit commencer.

Cependant on n'ouvrit point encore le rideau noir ; un instant après, une

voix ravissante qui partoit du couvent, se fit entendre, elle chantoit un hymne.... Les sons touchans de cette voix, firent tressaillir Gérold, et Barmécide remarquant son émotion : je sais, dit-il, que suivant l'usage, c'est la novice qui doit chanter dans ce moment, mais je suis surpris comme vous, de la beauté merveilleuse de cette voix éclatante; car Délie ne s'est jamais vantée de posséder ce talent enchanteur, et personne encore ne l'avoit entendue chanter. Juste ciel! interrompit Gérold, quel souvenir cette voix me rappelle! êtes-vous bien sûr que ce soit celle de Délie? Comme il disoit ces paroles, le rideau s'ouvrit et l'on vit la jeune et charmante Délie magnifiquement parée, s'avancer lentement vers la grille où Béatrix en pleurs l'attendoit, pour lui donner le voile sacré. Sa jeunesse, sa beauté, l'expression touchante de sa physionomie, la noblesse et la modestie de son maintien, donnoient tant de prix au sacrifice qu'elle alloit faire, que personne, en la voyant,

ne put retenir ses larmes ; on entendoit retentir dans l'église un gémissement universel.... Ce témoignage de l'interêt public acheva de troubler Gérold; il ne pouvoit voir qu'une partie de la robe et de la taille de Délie. Le prêtre qui la conduisoit, placé entr'elle et la tribune, lui cachoit entièrement son visage; mais lorsqu'elle fut près de la grille, le Prêtre reculant quelques pas, Délie s'approcha seule, et le Comte, la voyant en face, se leva avec transport en s'écriant, grand dieu! c'est elle! c'est Maria !.... A ces mots, perdant l'usage de ses sens, il retomba sans connoissance sur son siége. C'étoit en effet la malheureuse et sensible Maria, qui s'étoit réfugiée chez sa rivale, dans l'espoir de l'intéresser et de lui plaire, et de pouvoir servir Gérold auprès d'elle. Dans le premier entretien particulier qu'elle eut avec la Duchesse, elle embrassa ses genoux en lui disant : *Je suis coupable et malheureuse !* Béatrix ne demanda rien de plus, la reçut dans ses bras, ne lui fit

jamais de questions, et après avoir étudié son caractère prit pour elle la plus tendre amitié. Maria ne se permit qu'un déguisement et qu'un seul mensonge : elle prit un nom supposé, et dit qu'elle étoit née dans les états du comte de Bavière ; ce qui motivoit l'attachement qu'elle vouloit avouer pour lui. Chaque jour, elle contoit à la Duchesse quelque trait intéressant de ce Prince, elle avoit un recueil inépuisable de ses actions généreuses et bienfaisantes ; elle mettoit tant de charme et de sentiment dans ces récits, que sans l'arrivée d'Olivier, ils eussent peut-être fait avec le temps quelqu'impression sur le cœur de Béatrix. C'est ainsi que Maria se conduisit jusqu'au moment où le Comte fut fait prisonnier ; alors l'infortunée Maria craignant pour les jours de Gérold, renonça à toute dissimulation. En sortant de la chambre de ce Prince, elle fut se jeter aux pieds de la Duchesse, lui dit son véritable nom, lui fit un aveu sincère de son égarement et de ses malheurs, et lui déclara le

vœu qu'elle venoit de faire, de se renfermer pour jamais dans un cloître. La Duchesse combattit vainement cette résolution, Maria fut inébranlable; l'exaltation de son amour et de sa piété lui persuadoit, que la vie de Gérold étoit attachée à l'accomplissement de ce cruel sacrifice. Ainsi Béatrix fut obligée de céder à ses vives instances, en se flattant en secret, que Gérold, touché d'un tel dévouement, sauroit trouver les moyens de vaincre ses scrupules, et de l'arracher de son monastère avant qu'elle eût prononcé les vœux irrévocables.

Cependant Gérold reconduit au palais, et se retrouvant seul avec Barmécide, lui expliqua la cause de l'étrange scène dont il venoit d'être témoin, et lui conta sans détour l'histoire de la malheureuse Maria. Barmécide n'eut pas besoin d'exciter dans l'ame de ce Prince le repentir et la reconnoissance; Gérold, en retrouvant la sensible et généreuse Maria plus belle et plus intéressante que jamais, reportoit vers

elle sans effort, tous les vœux que Béatrix avoit rejetés. Son cœur, profondément touché de tant d'amour, n'étoit plus occupé que de Maria ; enfin l'honneur et l'inclination lui faisoient également desirer de pouvoir la fléchir. Il lui écrivit sur-le-champ la lettre la plus passionnée, et Barmécide la porta lui-même. Cette lettre fut reçue avec autant de sensibilité que d'émotion. Maria la relut plusieurs fois, en l'arrosant de ses larmes, elle promit de la conserver jusqu'à la mort ; mais inébranlable dans sa résolution, elle répéta toujours en gémissant : c'est pour lui que j'ai fait ce vœu ; comment n'y pas être fidèle ? Barmécide la conjura vainement d'accorder au moins à Gérold un moment d'entretien ; elle refusa positivement de le recevoir. Allez, Seigneur, poursuivit-elle, dites-lui que le ciel toujours équitable, ne devoit pas permettre l'union de Gérold et de Maria ; mais c'est un destin assez doux pour la coupable Maria, de s'immoler pour lui et d'obtenir ses regrets.

En disant ces paroles, elle se leva et quitta Barmécide. La douleur de Gérold fut extrême, en apprenant le triste résultat de cette entrevue ; il fit beaucoup d'autres tentatives qui n'eurent pas plus de succès. Maria fortifiée par les conseils de l'amitié, persista avec fermeté dans son dessein. La vertueuse Amalberge, décidée depuis long-temps à renoncer au monde, s'enferma dans le couvent de Maria, et y prit aussi le voile ; et Maria, soutenue par cet exemple, expia sa première foiblesse, en résistant à toute la séduction d'un amour plus dangereux que jamais, puisqu'il étoit devenu mutuel.

Depuis que j'ai quitté ma patrie, j'ai traversé le beau pays de Clèves ; seule alors, fugitive et persécutée, je passai devant ce monastère qui porte encore le nom de son intéressante fondatrice. En considérant cet édifice antique et vénérable, entouré d'une forêt majestueuse, je me rappelai avec attendrissement les malheurs et

le sacrifice de Maria ; mais bientôt un triste retour sur moi-même et sur ma propre situation, me fit envier son sort, et je cessai de la plaindre, en songeant que du moins, dans cette solitude profonde, elle avoit trouvé la paix, un asile et une amie (1)!

---

(1) A peu de distance du château de Clèves, on trouve en effet un grand monastère de religieuses, situé au milieu des bois, et qui s'appelle *Maria in baum ;* ce qui signifie *Maria dans les bois.*

CHAPITRE XXI.

La Paix.

La paix, Seigneur, il faut lui tout sacrifier.
C'est le fruit précieux qui naît d'un vain laurier.
Qu'elle suive toujours le char de la victoire,
Quand le vainqueur est homme et digne de sa gloire.

Du Belloy.

Aussitôt que la santé du comte de Bavière fut parfaitement rétablie, la Duchesse se formant un conseil de tous ses défenseurs, les assembla dans un vaste salon pour y discuter avec eux les articles de la paix, qu'elle vouloit proposer à ses ennemis vaincus. Le roi de Pannonie et le duc de Bénévent parlèrent les premiers, et prétendirent que la Duchesse, pouvant imposer la loi, devoit profiter de cette occasion favorable d'agrandir ses états, en exigeant plusieurs cessions, entr'autres celles des terres voisines du duché de

Clèves, que possédoit le comte de Bavière. Axiane prit ensuite la parole, pour opposer à cet esprit de conquêtes des idées de justice et de modération ; mais plusieurs Chevaliers appuyèrent les discours de Theudon et de Grimoald, en soutenant que la paix ne pourroit être solide, si la Duchesse ne ravissoit pas à ses ennemis la plus grande partie de leur puissance. Isambard réfuta avec éloquence tous les argumens de cette politique odieuse et malheureusement trop accréditée ; après avoir parlé long-temps sur ce sujet ; enfin, ajouta-t-il, je soutiens que la seule manière de rendre une paix solide et véritablement glorieuse, c'est de déraciner tous les germes de la haine, d'éteindre tous les ressentimens, et de donner le grand exemple d'une généreuse modération dans la prospérité (*N*). Tous les françois applaudirent avec transport à ce discours ; car leur premier mouvement fut toujours d'admirer la générosité, et de se livrer avec enthousiasme aux nobles sentimens

qu'elle inspire. Théobald et Ogier le danois montrèrent la même manière de penser: mais Roger joignit à son suffrage une proposition nouvelle. Les souverains, dit-il, doivent sur-tout dans leurs traités de paix s'occuper du bien public et des intérêts sacrés de l'humanité; ce fut ainsi que Charlemagne dans ses premiers traités avec les saxons vaincus, imposa pour toute condition l'abolition de leurs abominables sacrifices; les ennemis de la duchesse de Clèves, nés dans les pays civilisés, n'ont pas les horribles superstitions de ces barbares, mais tous ces Princes sont despotes et peuvent devenir des tyrans. Il me semble qu'il seroit digne de la Princesse de les forcer d'établir dans leurs états des loix sages et bienfaisantes, semblables à celles qui assurent le bonheur des sujets de Béatrix et d'Axiane. Cette idée de Roger séduisit plusieurs jeunes chevaliers de son âge; mais Olivier la combattit vivement. Je conviens, dit-il, qu'arrêter le cours affreux des

proscriptions et des meurtres , est le plus digne emploi que l'on puisse faire de la force, et le résultat le plus précieux de la victoire ; mais, grace au ciel, la duchesse de Clèves n'a point à réprimer ces monstrueux excès; toutes les loix (que la morale ne réprouve pas), sont essentiellement bonnes, si elles conviennent aux peuples qui les suivent. Les plus parfaites aux yeux de la raison, celles du duché de Clèves, par exemple, pourroient avoir mille inconvéniens dans un autre pays ; le climat, les habitudes qui forment les mœurs, le caractère national, doivent produire chez les différentes nations, une éternelle variété de gouvernemens. Un peuple qui voudroit faire adopter ses loix à tous les autres peuples, concevroit un projet à la fois gigantesque et puéril, et ne montreroit qu'une tyrannie extravagante et ridicule. Enfin, l'expérience de plusieurs siècles peut seule prouver la solidité des institutions humaines. La duchesse de Clèves a tout créé dans ses états;

en proposant aux princes alliés la constitution qui est son ouvrage, pourroit-elle dire : abolissez tous vos usages ; annullez toutes vos loix, et prenez les miennes ? La forme du gouvernement, que je viens d'imaginer et que je vous propose, est la meilleure ; j'ai tout prévu, je suis sûre d'avoir atteint le point de la perfection humaine, et je déclare que tous ceux qui ne pensent pas ainsi, sont absurdes. Quel langage! Est-il possible de se représenter l'auguste Béatrix, s'exprimant d'une manière si peu digne d'elle ? Ce discours ne seroit-il pas insensé dans la bouche du premier législateur de l'Europe, de Charlemagne même ? Malgré son âge et son expérience, quoiqu'il eût médité ses capitulaires pendant un grand nombre d'années, il a pensé n'avoir pas le droit de les imposer à sa propre nation ; il a cru ne pouvoir que les lui offrir, et les a soumis à sa discussion. Enfin, c'est la raison, c'est le temps, et non la violence et l'autorité, qui peuvent produire les révo-

lutions utiles ; et les législateurs qui veulent propager leurs idées, n'en ont qu'un moyen raisonnable et légitime ; c'est d'entretenir dans leurs pays l'abondance et la paix, et de rendre leur nation supérieure à toutes les autres, par la sagesse, les vertus et le bonheur. Ce discours d'Olivier plut sur-tout à Béatrix ; elle en aimoit le ton de franchise et la liberté ; elle avoit trop de grandeur d'ame pour ne pas mépriser la flatterie ; et le langage de la vérité dans la bouche d'Olivier, lui devenoit plus cher encore, puisqu'il étoit un nouveau témoignage de son estime. Elle prit enfin la parole pour déclarer qu'après avoir attentivement écouté les différens conseils qu'elle venoit de recevoir, elle persistoit dans le dessein d'offrir la paix à ses ennemis, en ne leur imposant qu'une seule condition, celle de payer les frais de la guerre. La Duchesse termina ce discours par des remercîmens touchans adressés à tous les Chevaliers. Voulant éterniser, ajouta-t-elle, le souvenir de ma re-

connoissance, j'ai fait faire une colonne de marbre, sur laquelle sont gravés les noms de tous mes généreux défenseurs. Cette colonne sera posée demain, à l'entrée de la forêt; on y lira cette inscription, tracée en gros caractères : *Les loix de ce pays garantissent ses habitans de toute espèce d'oppression. Mais à l'avenir, toute femme étrangère qui touchera cette colonne en réclamant protection et secours, trouvera l'un et l'autre à la cour de Béatrix, lorsqu'elle pourra prouver qu'elle est l'objet d'une injuste persécution.* Deux gardes placés en sentinelles auprès de la colonne, seront chargés d'interroger et de guider ces infortunées fugitives. J'ai cru, poursuivit la Duchesse, ne pouvoir mieux honorer les héros réunis dans le duché de Clèves, pour y défendre une étrangère opprimée, qu'en imitant leur générosité, autant qu'il m'est possible; et j'ai pensé qu'un monument décoré de leurs noms illustres, doit devenir le refuge de l'innocence

et

et du malheur. Ici Béatrix fut obligée de s'arrêter pour recevoir à son tour les remercîmens de tous les Chevaliers ; ensuite s'adressant encore à l'assemblée, mais avec un peu d'embarras, et en rougissant : Tous mes défenseurs, dit-elle, également illustres et généreux, m'inspirent une égale reconnoissance ; je sais que parmi des guerriers si renommés, les exploits seroient semblables, si l'occasion s'offroit à tous avec le même avantage. Je sais enfin qu'entre tant de héros, quand on proclame un vainqueur, c'est le plus heureux que l'on couronne, et non le plus vaillant. Mais puisque les lois de la Chevalerie ont consacré cet usage, puisque ceux que la fortune a le plus favorisés dans les batailles, reçoivent de la main de leurs nobles rivaux la palme de la victoire, on ne sera pas surpris en me voyant offrir aux Chevaliers du Cygne un hommage particulier de ma reconnoissance !.... Le généreux Isambard a vaincu le comte de Thuringe, le plus redouta-

ble de mes ennemis (après Gérold), et par la défaite du duc de Frioul, il a contribué au gain de la dernière bataille.... Que ne dois-je pas à son frère d'armes!.... Il m'a sauvé la vie, en exposant la sienne.... C'est lui, qui seul a conçu le dernier plan d'attaque, auquel je dois la victoire; c'est encore lui, qui, en faisant le comte de Bavière prisonnier, a terminé la guerre... Tous les Chevaliers qui m'écoutent lui ont décerné le prix de cette journée mémorable; c'est à eux qu'il appartient de distribuer la gloire, leur suffrage est la véritable récompense d'un guerrier; je ne prétends point en offrir une, je ne veux que remplir un devoir, en montrant la sensibilité, que je dois éprouver. Je déclare donc, qu'à l'imitation des Princes mes voisins, je vais établir dans mes états un ordre particulier de Chevalerie, dont je serai le chef. Mes sujets seuls y seront admis, et je l'accorderai, sans égard à la naissance, à ceux qui se distingueront par la vertu, le courage et la générosité. Cette nou-

velle institution s'appellera l'ordre *des Chevaliers du Cygne* (1). Les marques de l'ordre en rappelleront à jamais l'origine; le cordon sera blanc, et la médaille représentera l'emblême et la devise d'Isambard et d'Olivier. A ces mots, les Chevaliers du Cygne, vivement attendris, s'inclinèrent profondément. Au moment même Axiane, Théobald, Ogier le Danois, Zemni et les François, applaudirent avec enthousiasme; mais les autres Chevaliers gardèrent un morne silence, et l'on vit sur leurs visages l'expression altière du mécontentement et du dépit. On entendit même plusieurs murmures; cette humeur manifestée si clairement parut à la Duchesse d'une extrême injustice; le ressentiment qu'elle en eut, dissipa l'espèce d'embarras qu'elle avoit éprouvé jusqu'alors. Elle se leva d'un air calme et fier; j'ai rempli tous mes devoirs, dit-elle, je sors satisfaite de cette auguste assemblée; demain j'ins-

(1) Voyez la note Kk du second volume.

tituerai l'ordre des Chevaliers du Cygne ; j'invite ceux qui voudront voir cette cérémonie, à se rendre dans ce salon à dix heures du matin. En prononçant ces mots, la Duchesse salua l'assemblée, et sortit aussitôt. Accompagnée d'Axiane et de quelques autres personnes, elle fut sur-le-champ chez le comte de Bavière, qu'elle trouva seul. Elle lui fit part de sa décision relativement à la paix, et lui proposa d'en signer le traité. Le Comte écouta Béatrix avec émotion, et lorsqu'elle eut cessé de parler : Votre générosité, Madame, lui dit-il, me touche vivement, et ne sauroit m'étonner, quoique je dusse m'attendre à céder pour ma rançon cette partie de mes Etats qui forme une limite aux vôtres. Ces terres, si voisines du duché de Clèves, furent trop long-temps pour moi la plus précieuse de mes possessions !.... Maintenant, je dois m'en exiler pour toujours ! Elles vous appartiennent, Madame, puisque vous pourriez en exiger l'abandon ; mais vous dédaignez

même de les conquérir. Du moins, j'aurai le plaisir d'en faire un usage qui pourra vous être agréable, en les offrant à Barmécide, et je croirai reconnoître dignement l'amitié de ce grand homme, en le fixant près de vous. A ces mots, Béatrix attendrie répondit avec sensibilité, et Gérold prenant le papier qu'elle lui présentoit, signa le traité de paix. Alors Béatrix, en déclarant au Comte qu'il étoit libre, lui demanda son amitié, lui promit la sienne, et termina ce discours en lui tendant la main avec la grace et l'air de franchise qui donnoient tant de charmes à toutes ses actions. Gérold reçut cette main avec autant d'attendrissement que de respect; il la pressa dans les siennes, et ne put dire, en la baisant, que ces seuls mots : *Adieu, Madame!*...... Dans ce moment, Barmécide entra, et quelques minutes après la Duchesse sortit. Le Comte se retrouvant seul avec son ami, lui fit part de tout ce qui venoit de se passer. Barmécide ad-

mira la modération de Béatrix et la générosité de Gérold ; en même temps il refusa positivement les Etats que ce Prince vouloit lui donner ; mais le Comte insistant avec la plus grande force, lui déclara que s'il persistoit dans ses refus, il romproit tous les liens de cette amitié si tendre qui les unissoit. Enfin, poursuivit-il, vaincu, captif, humilié, je n'ai plus que ce moyen de relever mon caractère auprès de celle dont le suffrage me sera toujours plus précieux que tout l'éclat de la plus haute renommée.... auprès de celle que je dois fuir, puisque je ne pourrois jamais la revoir avec tranquillité...... Barmécide, prenez pitié d'un ami malheureux !.... Procurez-moi la douceur inexprimable de faire une action qui paroît généreuse à Béatrix, et qui, en rapprochant d'elle des objets qui lui sont chers, assure en même temps un sort heureux à mon ami, à son épouse, à son fils ! Songez que je ne vous fais point un sacrifice ; l'ambition ne fut jamais ma passion

dominante, et maintenant elle est éteinte sans retour dans ce cœur combattu et déchiré.... Si Maria cède à mes vœux, je puis encore retrouver le bonheur; mais dans cette supposition même, je ne resterai point dans des lieux si voisins de ce dangereux séjour! Le comté de Bavière sera notre asile; je vivrai loin de Béatrix et de tous les objets qui pourroient me la rappeler... Si Maria est inflexible, tout est fini pour moi. .. Je saurai me punir de son malheur et de mon crime... Objet infortuné d'un sacrifice terrible et sublime, amant coupable, ami plus criminel encore, ne pouvant réparer des égaremens si funestes, du moins j'aurai le courage de les expier..... Oui, j'en atteste le ciel, si Maria prononce les vœux irrévocables, j'irai retrouver le vertueux Meinrad, et m'ensevelir avec lui dans son désert. A ces mots, les yeux de Barmécide se remplirent de larmes, et Gérold redoublant ses instances avec une force nouvelle, Barmécide enfin accepta ses offres géné-

reuses. Le Comte écrivit aussitôt à la Duchesse, pour lui apprendre que cette affaire étoit irrévocablement terminée. Il chargea Barmécide de lui porter ce billet, et sans attendre de réponse, il partit sur-le-champ.

CHAPITRE XXII.

Conclusion.

O divine amitié, félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
. . . .
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié ! que ton nom couronne cet ouvrage !

VOLTAIRE.

L'INSTITUTION de *l'ordre des Chevaliers du Cygne*, annoncée par la Duchesse, avoit excité tant de jalousie parmi les Chevaliers, que le jour même les quatre fils du duc Aimon, le duc de Bénévent, le palatin Astolphe, et quelques autres, prirent congé de Béatrix, et partirent sans délai. Le roi de Pannonie, dissimulant son profond ressentiment, ne suivit pas cet exemple; il resta, quoiqu'il fût convaincu que le cœur de la Duchesse s'étoit enfin donné; mais il n'avoit

pénétré qu'une partie de son secret, car il croyoit qu'elle aimoit Isambard. Cette erreur étoit le fruit de plusieurs observations qui devoient naturellement abuser un homme de son caractère. Il savoit qu'Isambard auroit pu prétendre à la gloire de consoler l'illustre et belle Axiane de la perte de son époux. Cependant Isambard loin de chercher à s'assurer une conquête si brillante, avoit déclaré hautement sa passion pour la Duchesse. Theudon ne pouvoit concevoir qu'il eût fait un tel sacrifice sans la certitude d'être aimé de Béatrix ; en effet, depuis cette époque sur-tout, il le voyoit mieux traité que jamais par elle. En même tems, il remarquoit toujours la même intimité entre Isambard et son frère d'armes. Il en concluoit qu'il étoit impossible qu'ils fussent rivaux ; d'ailleurs, personne n'ignoroit que la mélancolie d'Olivier étoit causée par une passion malheureuse, dont le temps et sa raison ne pouvoient triompher. Enfin, Olivier se tenoit toujours

à l'écart, et en montrant pour Béatrix l'admiration qu'on ne pouvoit lui refuser, il ne lui rendoit aucun des soins qui déclarent ou qui trahissent l'amour. Il n'avoit avec elle ni l'assiduité, ni l'empressement, ni le langage d'un amant. D'après ces réflexions, Theudon, entièrement persuadé de la passion mutuelle de Béatrix et d'Isambard, tourna vers ce dernier toute la haine et la noire jalousie dont son ame étoit possédée. L'aimable Axiane partageoit l'erreur de Theudon; elle croyoit qu'Isambard, aimé de la Duchesse, alloit bientôt obtenir sa main; mais ayant su réduire à l'amitié l'inclination naissante qu'elle avoit éprouvée pour le Chevalier du Cygne, elle desiroit vivement son bonheur; et voulant en être témoin, elle avoit promis à Béatrix de ne partir qu'après les réjouissances et les fêtes préparées pour la paix, qui devoient durer plusieurs jours. Le jeune Roger, passionnément amoureux d'Axiane, voyoit avec une joie inexprimable les événemens qui

sembloient présager l'union de Béatrix et d'Isambard ; n'ayant plus à craindre un rival si redoutable, il osoit concevoir des espérances, qui en effet se réalisèrent avec le temps. Barmécide avoit annoncé qu'il reconduiroit la comtesse dans ses états. Il croyoit devoir cette preuve d'attachement et de respect à celle qui avoit accueilli si généreusement son épouse fugitive : Roger sollicitoit avec ardeur la permission de se joindre aussi à l'escorte de la Princesse, et il se flattoit de l'obtenir. Les autres François (à l'exception des Chevaliers du Cygne), devoient retourner incessamment à la cour de Charlemagne. Lancelot, accablé de douleur depuis l'instant où Maria s'étoit fait connoître, gémissoit sur le sort de cette intéressante victime de la séduction et de l'amour, et n'étoit pas en état de réfléchir sur ce qui se passoit autour de lui. Angilbert, plus calme et plus heureux, malgré l'espoir et le sentiment qui le rappeloient en France, observoit avec

intérêt et curiosité les différentes scènes dont il étoit témoin, et vouloit, avant son départ, en voir le dénouement. Ogier le danois, rendu à la raison et à la philosophie, brûloit du desir de retourner dans sa chaumière et de retrouver sa Chloé, et il se promettoit de partir sous peu de jours. Isambard, plein de trouble, d'amour et d'incertitude, sans espérance et sans dessein, attendoit en silence le résultat de tant d'événemens. Il n'osoit interroger Olivier; il démêloit aisément ses sentimens, mais ne pouvoit pénétrer ses projets. Enfin le malheureux Olivier se trouvoit dans cette situation terrible, où tous les mouvemens du cœur sont contraints et combattus par le devoir et la raison; les événemens de la journée, et tout ce qui s'étoit passé au conseil, avoient produit en lui tant d'émotion, d'agitation et d'attendrissement, que se sentant hors d'état de prendre part à la conversation générale, et craignant de se trahir, il s'étoit dispensé

de se mettre à table pour le souper, sous prétexte d'un violent mal de tête. Renfermé seul dans sa chambre, il s'abandonnoit aux réflexions les plus accablantes. La conduite de la Duchesse avec ses ennemis et ses défenseurs, le caractère de grandeur et de générosité qu'elle soutenoit avec tant d'éclat, et les derniers témoignages qu'il venoit de recevoir de sa tendresse, avoient mis le comble à sa passion pour elle. Cependant il étoit enivré sans être séduit, l'honneur et l'amitié conservoient toujours sur lui le même empire : fidèle à ses sermens, il sentoit plus que jamais la nécessité de s'éloigner ; mais il ne persistoit qu'avec désespoir dans cette résolution. Il voyoit Béatrix satisfaite, heureuse, se livrant à la douce illusion que l'objet de tant d'amour, lié par tous les nœuds du sentiment et de la reconnoissance, n'auroit jamais le courage de l'abandonner. Il se représentoit d'avance son étonnement, son saisissement affreux, sa profonde douleur. Il frémissoit, et cependant

sans pouvoir être ébranlé. Juste ciel! s'écrioit-il, dans quel abîme m'ont précipité ma foiblesse et mon imprudence! Il faut donc devenir ingrat et barbare, pour n'être pas vil et parjure!..... Etat horrible! où je ne puis ni m'aveugler, ni me surmonter; où la passion et la raison, conservant un égal équilibre, laissent assez de force à la vertu pour me guider et m'entraîner, quoiqu'elle n'ait plus le pouvoir de me dédommager, ou de m'offrir une seule consolation!........ O Béatrix! pour prix de vos bienfaits et de ces témoignages ingénieux et touchans d'une tendresse si pure, je vais donc vous dire un éternel adieu!... Du moins vous connoîtrez avec détail tous les sentimens de ce cœur déchiré! Hélas! même en vous quittant, je n'oserois vous les peindre! Comment avoir la force de m'arracher d'auprès de vous, en me livrant au bonheur de vous exprimer ce que je sens! mais vous trouverez mon ame tout entière dans une lettre qui vous sera remise

après mon départ ! O qu'il me sera doux de vous montrer enfin, dans cet écrit, tout l'excès de mon amour ! Avec quel délice ma main tremblante tracera chaque mot, chaque expression !.... Avec quelle rapidité les pages de cette lettre se trouveront remplies ; et cependant, le temps employé à l'écrire sera le dernier instant de bonheur qui m'est réservé !.......

Tandis que l'infortuné chevalier du Cygne s'abandonnoit à ces réflexions douloureuses, Béatrix dont toutes les pensées, les projets et les démarches, n'avoient qu'Olivier pour objet, annonçoit à Zemni, que Théobald consentoit à son union avec Sylvia ; demain, ajouta-t-elle, après la cérémonie de l'institution de l'ordre du Cygne, vous pourrez recevoir la main de Sylvia ; et quoique j'aie annoncé que mes sujets seuls seroient admis dans ce nouvel ordre, fondé par ma reconnoissance pour votre bienfaiteur et le mien, je ferai une exception en votre faveur ; je sens combien il doit vous

être doux, d'acquérir le droit de porter les couleurs et la devise d'Olivier!.... Dailleurs, l'époux de Sylvia ne peut être un étranger dans le duché de Clèves, et c'est un devoir pour moi de traiter le fils de Théobald, comme s'il étoit né dans mes états. Allez, Zemni, consulter Olivier; je ne puis que former des vœux pour vous. C'est à lui seul de décider de votre sort; allez lui parler, vous reviendrez ce soir m'apporter sa réponse. A ces mots, Zemni pénétré de joie et de reconnoissance, courut à l'appartement d'Olivier; il lui conta tout ce que Béatrix venoit de lui dire; ce récit toucha profondément Olivier. Il sentoit combien la Duchesse trouvoit de charmes à combler de bienfaits ce jeune homme dont il avoit sauvé les jours, et qui avoit avec lui des rapports si chers et si intéressans. Mais des preuves nouvelles de la tendresse ingénieuse et délicate de Béatrix, ne pouvoient qu'aggraver encore, s'il étoit possible, ses regrets déchirans

et sa douleur. Cependant dissimulant les divers sentimens qui l'agitoient, il répondit à Zemni d'un air calme et satisfait, et voulut aller avec lui remercier sur le champ la Duchesse. Mais Zemni l'arrêtant : un moment, Seigneur, lui dit-il, je vous conjure de ne point me faire prendre un engagement, qui doit m'attacher à la cour de Clèves, si vous n'êtes pas décidé vous-même à vous y fixer. Ma reconnoissance pour vous est mon premier sentiment, comme mon premier devoir ; ma gloire est de vous suivre, et la fortune et l'amour ne pourroient rien pour mon bonheur, s'il falloit me séparer de vous. Pour toute réponse, Olivier embrassa tendrement Zemni, en l'invitant à le suivre, pour se rendre chez la Duchesse. Zemni obéit avec joie, regardant cette invitation comme un aveu tacite d'un projet, qu'Olivier ne vouloit pas encore déclarer. Il se le persuadoit d'autant plus facilement qu'il avoit pénétré depuis long-temps la passion mutuelle

de la Duchesse et d'Olivier. Les deux Chevaliers trouvèrent Béatrix dans le salon. En les aperçevant, elle se leva, et suivie de Théobald elle les emmena dans un cabinet voisin. L'entretien fut court, Olivier parla peu, mais avec une expression qui satisfit Béatrix. En le quittant, elle lui rappela qu'on se rassembleroit le lendemain, à dix heures. Ce jour, ajouta t-elle, sera un des plus beaux jours de ma vie. Je le consacrerai tout entier à la reconnoissance !...... au sentiment le plus cher à mon cœur !.... Olivier plus troublé, plus combattu que jamais, se retira précipitamment. Il passa presque toute la nuit dans une agitation, qui ne lui permit pas même de se coucher. Cependant un accablement profond succédant à cette situation violente, il tomba par degrés dans ce demi-sommeil, causé par l'épuisement des forces, et qui loin de les réparer achève de les anéantir ; espèce de léthargie fatigante et terrible, où l'on garde le sentiment de

ses maux, sans conserver la raison qui peut en modérer l'excès; où les songes fugitifs mais frappans, n'offrent que des images effrayantes ou douloureuses!...... L'infortuné dans cet assoupissement pénible, voyoit successivement passer devant lui, comme des ombres plaintives, Isambard, Célanire et Béatrix. Il croyoit entendre de longs gémissemens, auxquels se mêloient les accens d'une voix menaçante...... Il tressailloit, et souvent un réveil convulsif dissipoit ces tristes illusions; mais en reprenant ses facultés, il retrouvoit toujours au même instant la pensée accablante, qui dominoit en lui toutes les autres; son cœur oppressé se disoit: *je dois sacrifier Béatrix à la mémoire de Célanire!.....*

A neuf heures, Olivier fut enfin tiré de cet état d'anxiété. Il entendit frapper à sa porte; c'étoit Barmécide, qui venoit d'arriver. Il apprit à Olivier, qu'il avoit amené sa famille, et qu'il sortoit de l'appartement de la Duchesse, dans

lequel il avoit laissé Abassa et Mirva. Nous sommes venus, poursuivit Barmécide, prendre part à la gloire des Chevaliers du Cygne et à la joie de Béatrix; cette charmante Princesse nous a reçus avec la sensibilité la plus touchante; je ne l'ai jamais vue si aimable, si belle et si parée. Elle achevoit de s'habiller, et nous a fait voir le cordon blanc, et la médaille du nouvel ordre qu'elle fonde aujourd'hui. J'en serai décorée la première, nous a-t-elle dit; ces précieux ornemens ne me quitteront plus, et jamais diadême ne sera porté avec autant d'orgueil. Comme Barmécide finissoit ce récit, Mirva paorissant tout-à-coup, vint se jeter dans les bras d'Olivier, et le pressa de la part de la Duchesse de se rendre dans le salon. Olivier se hâta de réparer le désordre de sa coîffure et de son habillement. Isambard et Zemni vinrent le chercher, et plein d'attendrissement et de trouble, il les suivit. Il apprit d'eux que le Roi de Pannonie ne se trouveroit point à la fête; sans témoigner ni dépit ni

mécontentement, il avoit imaginé un prétexte pour s'éloigner tout le jour, en annonçant qu'il ne reviendroit que le lendemain. Les Chevaliers du Cygne arrivèrent dans le salon un instant avant la Duchesse; toutes les fenêtres étoient ouvertes; les cours, les galeries, et les appartemens étoient remplis de peuple et des troupes de la Duchesse. Enfin elle parut. Aussitôt le palais retentit de cris de joie, d'acclamations et d'applaudissemens; Béatrix, vivement émue, s'étoit arrêtée au milieu du salon. Tous les yeux fixés sur elle, la contemploient avec autant de surprise que d'admiration. On remarquoit dans son maintien et sur sa physionomie une expression nouvelle, qui parut aussi frappante que l'éclat éblouissant de sa beauté. La douceur et le sentiment se peignoient toujours dans ses regards; mais en même temps un air de triomphe et de joie, donnoit à toute sa personne quelque chose d'imposant et de fier, qu'elle n'avoit pas ordinairement. Toujours vêtue de blanc

et avec une extrême simplicité depuis l'arrivée des Chevaliers du Cygne, elle portoit pour la première fois un habillement somptueux ; elle avoit une robe de brocard d'or, brodée de perles et d'émeraudes. Le cordon blanc et la médaille de l'ordre du Cygne, se dessinoient d'une manière tranchante sur ces couleurs foncées, que Béatrix n'avoit choisies que pour faire ressortir d'avantage les nouveaux ornemens, que l'amour lui rendoit si chers. Elle s'avança vers une fenêtre, se plaça sur un grand balcon qui donnoit sur les cours, et là, pouvant être entendue du peuple et des soldats, elle lut à haute voix le traité de paix, et ensuite fit un discours pour annoncer l'institution de l'ordre du Cygne et les motifs qui la portoient à le fonder. Quand elle eut cessé de parler, le peuple applaudit avec transport, et au même instant, tous les soldats chantèrent la chanson d'Olivier; de douces larmes s'échappèrent des yeux de la Duchesse. Elle se retira de la fenêtre;

elle aperçut Olivier dans un coin du salon; et quoiqu'il fît tous ses efforts pour composer son visage, elle y vit encore l'impression des sentimens, qu'elle éprouvoit elle-même. Béatrix annonçant qu'elle alloit se rendre à la chapelle, appella les Chevaliers du Cygne, et s'appuyant sur leurs bras, sortit aussitôt du salon. Elle fut suivie des autres Chevaliers et de toutes les dames. Olivier et Isambard, presqu'également troublés, marchoient en silence, lorsqu'après avoir traversé deux pièces, ils sortirent de leur rêverie, en remarquant que la Duchesse prenoit un chemin différent de celui qui conduisoit à la chapelle. — Isambard fit à ce sujet une observation, et Béatrix répondit en souriant, qu'elle ne se trompoit pas de chemin. Elle continua de marcher, et au bout d'un vestibule, elle s'arrêta devant la porte de la galerie qui avoit été brûlée. Depuis cet accident une multitude d'ouvriers travailloit sans relâche nuit et jour à la réparer; mais comme les portes en étoient toujours

toujours soigneusement fermées, personne n'en connoissoit l'intérieur. Enfin, les deux battans de ces portes s'ouvrirent tout-à-coup; aussitôt une musique douce et majestueuse se fit entendre, et la Duchesse entra dans la galerie. La décoration de cette pièce immense, à-la-fois simple et magnifique, étoit en blanc et or. Mais quelle fut l'émotion des Chevaliers du Cygne, et sur-tout d'Olivier, en voyant tous les lambris de la galerie chargés de trophées d'armes, et décorés de leurs chiffres et de leurs devises. Après avoir fait quelques pas, la Duchesse se tournant du côté d'Olivier: il étoit juste, lui dit-elle, de vous consacrer cette galerie, dans laquelle je vous ai vu marcher sur des poutres embrâsées, et traverser des torrens de feu, pour voler à mon secours! C'est ici désormais que tous les Chevaliers du Cygne seront reçus; c'est ici que pour honorer l'héroïsme, je donnerai l'emblême et la devise que vous avez illustrés, et qui doivent à jamais rappeler le souvenir de

toutes les vertus. Ah! Madame, dit Olivier, d'une voix basse et tremblante, quel nouveau danger je retrouve en ce lieu! Comment pourrois-je y conserver un foible reste de raison!.... Il s'arrêta.... — Et Béatrix heureuse, autant qu'attendrie, ne lui répondit que par le plus tendre regard. Au bout de la galerie on trouva la nouvelle chapelle, qui formoit avant l'incendie la chambre de Béatrix; l'on y entra. La Duchesse se plaça près de l'autel entre Axiane et Abassa, et la cérémonie commença. Le vénérable Théobald s'avançant le premier, fut décoré avant tous les autres de l'ordre du Cygne. Béatrix qui révéroit comme un père son vertueux instituteur, n'observa aucun cérémonial en le recevant; elle ne souffrit point, que selon l'étiquette, il se mît à genoux devant elle; et en lui passant le cordon de l'ordre, elle se leva et l'embrassa. Mais pour Zemni et les autres, elle suivit les usages ordinaires de la chevalerie, et en leur donnant la médaille, elle répéta tou-

jours la formule qu'elle consacroit à ces réceptions, en disant à chacun: *Soyez vaillant, bienfaisant et généreux, comme ceux qui les premiers ont porté cet emblême.*

Le mariage de Zemni et de Sylvia termina cette intéressante cérémonie, pendant laquelle Olivier éprouva successivement toutes les émotions délicieuses et violentes, tous les sentimens déchirans et passionnés que peuvent inspirer l'admiration, la contrainte, la reconnoissance et l'amour approuvé par la raison, mais combattu par le devoir. En sortant de la chapelle on se rendit au pavillon d'Axiane, où la Princesse vouloit dîner; on trouva ce pavillon magnifiquement décoré d'ornemens nouveaux. Le frontispice et les pilastres étoient chargés d'inscriptions ingénieuses, à la gloire d'Axiane, et qui célébroient les vertus et rappeloient les grandes actions de cette illustre héroïne. Enfin, Béatrix dans ce jour, en satisfaisant tous les sentimens les plus chers à son cœur,

en immortalisant les services, les exploits, le nom d'Olivier, sut remplir en même temps tous les devoirs de la reconnoissance et de l'amitié.

Après le dîner, Olivier trop violemment affecté pour pouvoir se mêler à la conversation, sortit du pavillon, et fut dans la forêt. Aussitôt qu'il se trouva seul, ses larmes coulèrent avec autant d'abondance que d'amertume; sa raison se confondoit, s'égaroit, en songeant au sacrifice qu'il avoit si solennellement juré de faire. Il ne pouvoit supporter l'idée de détruire la douce sécurité de la Duchesse, de lui arracher la confiance que lui donnoient sa tendresse et tant de bienfaits, de changer en désespoir, cette joie si pure dont elle étoit pénétrée. Cette image attendrissante lui ravissoit tout son courage. Enfin la pitié, l'amitié, l'amour et l'honneur bouleversoient toutes ses idées, anéantissoient tour à tour ses projets, et déchiroient son ame abattue, en y excitant à la fois et de nouveaux com-

bats et de nouveaux remords. Enseveli dans ses tristes pensées, il erroit avec égarement dans la forêt, lorsqu'il aperçut à deux cents pas de lui Barmécide, Angilbert et Lancelot, qui s'avançoient à sa rencontre. Ne pouvant les fuir, il les rejoignit, et Barmécide l'invita à venir voir avec eux la colonne sur laquelle Béatrix avoit fait graver les noms de tous ses défenseurs. Au détour d'une allée, ils rencontrèrent un écuyer du roi de Pannonie, qui, en voyant Olivier, lui demanda si son frère d'armes étoit dans la forêt ou au château. Olivier surpris de cette question, voulut savoir à son tour, si cet écuyer étoit chargé par son maître d'une commission pour Isambard. Oui, Seigneur, dit l'écuyer, je dois lui remettre un billet. Donnez-le moi, reprit Olivier; j'imagine facilement ce qu'il contient: Isambard le recevra dans un instant, et je réponds pour lui, qu'il acceptera ce qu'on lui propose. Assurez-en votre maître; je vais retrouver Isambard; ne faites point

d'autres démarches auprès de lui; dans les choses de ce genre, il faut éviter l'éclat. Allez, et recommandez le silence et la discrétion à votre maître. Quand l'écuyer fut parti, Olivier ouvrit le billet, et y trouva, comme il l'avoit imaginé, un cartel pour Isambard. Theudon, en le défiant au combat, l'invitoit à se trouver le jour même, une heure avant le coucher du soleil, dans un endroit de la forêt qu'il désignoit. Olivier demanda aux trois autres chevaliers le secret sur cet événement. Il leur déclara qu'il le cacheroit à Isambard, et se battroit à sa place; ce qui étoit d'autant plus facile, qu'ayant la même taille et des armes semblables, Theudon ne pourroit le reconnoître lorsque la visière de son casque seroit baissée. Les Chevaliers promirent à Olivier le plus profond secret, à condition qu'ils seroient tous les trois témoins du combat. L'on retourna au palais; Olivier rentra dans le salon. Il y parut avec un maintien calme et serein; il annonça que Bar-

mécide devant aller sur la fin du jour recevoir les derniers adieux de Gérold, qui partoit pour la Bavière, il l'accompagneroit pendant une partie du chemin. Il assura qu'il seroit de retour pour le souper; il sortit avec Barmécide. Isambard les suivit jusques sur le perron du palais, et témoigna le desir de les accompagner. Olivier lui persuada facilement qu'il devoit rester auprès de la Duchesse; mais en le quittant, il l'embrassa; ce qu'il ne faisoit pas ordinairement, lorsqu'il se séparoit de lui pour si peu de temps... Olivier et Barmécide attendirent quelque temps sur les remparts Angilbert et Lancelot, qui vinrent les rejoindre. Ces trois amis d'Olivier renouvelèrent encore des représentations qu'ils avoient hasardées déjà sur le combat où s'alloit engager Olivier. Songez, répétoit Barmécide, qu'Isambard se plaindra sûrement de ce généreux artifice. Non, reprit Olivier, j'emploie un stratagême; mais je ne fais point une supercherie. Les ennemis d'Isam-

bard ne sont-ils pas les miens ? Quand je les découvre avant lui, n'ai-je pas le droit de les combattre le premier ? D'ailleurs, croyez mes amis, que dans cette circonstance, je ne suis qu'équitable. Enfin, ne troublez point par d'inutiles réflexions cette douce tranquillité que je sens renaître dans mon ame... dans cette ame agitée depuis si long-temps !........ Je ne sais quel heureux pressentiment semble y rétablir le calme et la sérénité ; laissez-moi jouir d'un état si doux et si nouveau. Les trois Chevaliers surpris de ce discours, se regardoient avec étonnement, et ne firent plus de réponse. Ils n'avoient jamais entendu le Chevalier du Cygne parler avec tant de franchise sur sa situation ; et en effet, Olivier, sans savoir pourquoi, ne sentoit plus la nécessité, et n'éprouvoit plus le desir de dissimuler ce qui se passoit au fond de son cœur. A l'entrée de la forêt, ils trouvèrent leurs écuyers, qui les revêtirent de leurs armures ; ils n'avoient qu'un petit quart de lieue à faire pour

se rendre au lieu indiqué. Ils y arrivèrent au bout de quelques minutes. Theudon, accompagné de quatre écuyers, les y attendoit. Barmécide, s'avançant vers lui, l'instruisit qu'il ne venoit avec Angilbert et Lancelot, que pour être témoins du combat; et, en lui montrant Olivier, il ajouta : *Voilà le Chevalier du Cygne* prêt à recevoir le gage de bataille. Pour toute réponse, le roi jeta son gant, qu'Olivier ramassa. Ensuite les deux ennemis après avoir salué les témoins, se précipitèrent l'un sur l'autre. Ils combattirent long-temps à cheval, sans recevoir de blessures; mais dans un choc violent la lance d'Olivier fut rompue, et le cheval du roi s'abattit. Dans ce mouvement, il laissa tomber sa lance, il se débarrassa de son coursier, et mit l'épée à la main. Olivier en fit autant en sautant légèrement à terre. A l'instant même il fondit impétueusement sur Theudon. Ce dernier, surpris, ébranlé, recule quelques pas. Olivier le presse vivement;

l'atteint, le blesse mortellement, et le renverse mourant sur la poussière. Aussitôt que le généreux Olivier le vit tomber, son premier mouvement fut de le secourir ; il s'approche, Theudon lui tend la main. Olivier touché, jette son épée, et se baissant veut relever son ennemi vaincu ; mais le perfide Theudon tenant un poignard caché dans sa ceinture, le tire tout-à-coup, et le plonge dans le sein d'Olivier, qui s'écrie en tombant : graces au ciel, j'ai préservé mon ami d'un assassinat ! . . . . Barmécide et les deux autres Chevaliers poussent un cri terrible, et s'élancent vers le chevalier du Cygne et son meurtrier. Ce dernier rendoit le dernier soupir ; et le malheureux Olivier baigné dans son sang, paroissoit n'avoir que peu de momens à vivre. On bande sa plaie avec des mouchoirs. On coupe des branches d'arbres, on en fait un brancard, sur lequel on le couche. Ses amis désespérés se chargent de le porter, et rétournent ainsi au château.

Les écuyers de l'excécrable Theudon avoient voulu prendre la fuite au moment de l'assassinat ; mais les écuyers des Chevaliers les arrêtèrent, afin d'emmener des témoins de plus de la victoire d'Olivier et du crime de Theudon. Cependant Olivier paroissant se ranimer un peu, recommanda à ses amis de ne rentrer au château que par les cours de derrière, afin qu'il pût se rendre dans son appartement, sans passer sous les fenêtres du palais de la Duchesse. On marchoit lentement et la nuit étoit tout-à-fait tombée, lorsqu'on arriva au château. En approchant de la cour où se trouvoit le pavillon d'Olivier, on entendit un grand bruit d'instrumens et des chants pleins d'allégresse, dans lesquels on distinguoit le nom d'Olivier répété mille fois.... Les Chevaliers frémirent, et leur douleur s'accrut encore, en entrant dans la cour.... Une brillante illumination y répandoit l'éclat du jour le plus éblouissant ; les murs étoient tapissés de guirlandes de fleurs, et de couronnes

de lauriers entremêlés du chiffre et de la devise des chevaliers du Cygne, tracés sur toutes les façades en caractères de feu. Des troupes et un peuple immense remplissoient cette enceinte, et des soldats françois et germains, confondus dans la foule avec les pâtres et les bergères, mêloient leurs chants guerriers aux romances villageoises, et dansoient aux sons réunis des cymbales belliqueuses et des musettes champêtres. Les Chevaliers forcés de traverser la cour, imaginèrent facilement l'impression terrible, qu'alloit produire sur cette multitude le spectacle inattendu d'Olivier mourant! En effet, à peine eut-on jeté les yeux sur le brancard ensanglanté, et sur le malheureux chevalier du Cygne, que les touchans témoignages de la plus vive douleur succédèrent rapidement aux bruyantes démonstrations de la joie. On entendit de toutes parts des gémissemens, et des cris lamentables et si perçans, que toutes les voûtes du palais en retentirent. Barmécide se hâta d'en-

voyer Angilbert et Lancelot chercher des chirurgiens, et prévenir Isambard et la Duchesse de ce tragique événement, puisqu'il étoit impossible de les y préparer, et de le leur annoncer avec quelques ménagemens. Cependant on porte Olivier dans sa chambre, Barmécide le pose sur son lit, et ensuite s'assied à son chevet; Olivier voyant sur son visage l'expression de la consternation et de la douleur : cher Barmécide, lui dit-il, vous connoîtrez bientôt le secret de mon cœur.... Alors vous cesserez de vous affliger de ma mort. Barmécide alloit répondre; mais la porte s'ouvrit, et l'on vit paroître Isambard qui, pâle, hors d'haleine, vint se jeter dans les bras d'Olivier, en disant d'une voix entrecoupée : ah! qu'as-tu fait?...... Ah! cruel ami, c'est pour moi!...... Il n'en put dire davantage; ses sanglots lui coupèrent la parole. Dans ce moment la Duchesse entra, suivie de Zemni et des médecins. Sa physionomie expressive et touchante peignoit avec énergie l'état affreux

de son cœur; mais elle ne pleuroit point, elle avoit su composer son maintien, elle trouvoit tout le courage dont elle avoit besoin, dans la crainte d'augmenter le danger d'Olivier, en l'attendrissant, et lui causant une vive émotion. Elle pria Isambard d'un ton sévère, de s'éloigner un moment du lit de son ami, et faisant approcher ses médecins : leur habileté, dit-elle, a tiré le comte de Bavière d'un état qui paroissoit mortel; je mefl atte que la blessure du généreux Olivier n'est pas aussi dangereuse, et qu'il sera moins difficile de lui rendre promptement la santé. Après avoir dit ces paroles d'une voix assez ferme, Béatrix sortit de la chambre et retourna dans son appartement; elle ne s'y enferma point, et y reçut les deux Princesses, Théobald, Roger, Ogier le danois, et les Chevaliers françois. Toutes ces personnes admiroient et chérissoient Olivier, elles ne pouvoient gêner Béatrix, car elle cessoit absolument de se contraindre

en leur présence. Elle trouvoit une sorte de consolation à ne plus déguiser des sentimens qui donnoient tant de prix à la conduite d'Olivier, elle vouloit que tout le monde sût enfin, qu'elle l'adoroit, qu'elle en étoit aimée et qu'il avoit refusé sa main. Baignée de larmes et pénétrée de la plus mortelle inquiétude, elle jouissoit du moins de la douceur nouvelle d'ouvrir son ame tout entière, et d'avouer publiquement une passion si violente, et qu'elle avoit dissimulée si long-temps. Quoique sa douleur fût inexprimable elle étoit cependant modérée par l'espérance; l'infortunée Béatrix s'abusoit encore sur l'état d'Olivier, et n'en imaginoit pas le pressant danger. Les médecins, après avoir pansé sa blessure, dirent à Isambard et à ses autres amis, qu'ils leveroient ce premier appareil le lendemain matin, et qu'alors seulement ils pourroient prononcer sur son état. Personne dans le château ne se coucha. Isambard, Barmécide, Angilbert, Lancelot et Zemni passèrent la nuit dans

la chambre d'Olivier, et tous sans se parler, sans se communiquer leurs craintes et leurs idées funestes. Isambard, les yeux fixés sur Olivier, le considéroit avec égarement, il suivoit tous ses mouvemens avec une telle attention, que l'on voyoit se peindre sur son visage tout ce que celui d'Olivier exprimoit. Il ne réfléchissoit ni ne pensoit, mais il souffroit, s'affoiblissoit avec lui, et comme lui paroissoit empirer, s'éteindre et s'approcher de ses derniers momens. Aux premiers rayons du jour, les quatre écuyers de l'infame Theudon furent conduits, par ordre de la Duchesse, devant un tribunal public, présidé par Théobald. Là, en présence des troupes et de tout le peuple assemblé, on lut à haute voix la déclaration écrite et signée des témoins du combat. Cet écrit constatoit le triomphe d'Olivier, sa générosité, et l'assassinat commis par Theudon; les écuyers de ce monstre confirmèrent la vérité de ces funestes détails, qui pro-

duisirent sur le peuple une telle sensation, que leur indignation et leur ressentiment s'étendirent jusques sur les écuyers de Theudon, quoiqu'ils n'eussent point participé au crime de leur maître, et qu'ils parussent le détester. La sagesse de Théobald sut calmer l'effervescence de ces premiers mouvemens ; les écuyers furent congédiés et conduits sur les frontières ; ensuite on se rendit au lieu où se trouvoit la colonne érigée par la Duchesse, à la gloire de ses défenseurs, et Théobald suivi du peuple, s'approchant de la colonne, en fit effacer le nom justement détesté du lâche roi de Pannonie.

Cependant Olivier, sur les sept heures du matin, reçut la seconde visite des chirurgiens, qui venoient lever le premier appareil qu'ils avoient mis sur sa blessure. Olivier voulut que tous ses amis, sans en excepter Isambard et Zemni, sortissent de sa chambre, il leur fit promettre de ne revenir que lorsqu'il les feroit rappeler. Les chi-

rurgiens examinèrent et pansèrent sa plaie sans proférer une seule parole. Lorsqu'ils eurent fini, Olivier, les regardant d'un air doux et tranquille : je sens, leur dit-il, que mon état est mortel, mais l'intérêt le plus puissant me fait desirer de savoir avec précision, combien de temps je puis vivre encore, et la probité vous prescrit de répondre sans détour à cette question. A ces mots, les chirurgiens parurent interdits, et répondirent d'une manière équivoque; mais Olivier les pressa si vivement et avec tant de fermeté, qu'ils lui déclarèrent enfin que la durée de sa vie ne pouvoit passer celle du jour. Olivier reçut cet arrêt sans surprise et sans émotion; il chargea les chirurgiens d'aller en instruire Barmécide et Lancelot, en les priant de sa part d'en prévenir la Princesse, Isambard et Zemni; mais recommandez-leur, ajouta-t-il, de respecter l'entière solitude dont j'ai besoin durant quelques momens, et que je veux consacrer à la religion. Les chirurgiens

promirent d'exécuter ses ordres, et sortirent. Olivier fit venir un prêtre; après avoir rempli avec une piété sublime tous les devoirs imposés par le christianisme, il s'entretint encore un quart-d'heure avec ce prêtre, qui, au bout de ce temps, se retira dans la chambre prochaine. Olivier se fit apporter la cassette qui renfermoit tout ce qu'il possédoit de plus précieux, la tresse de cheveux, la chaîne d'or (ces touchantes offrandes de Célanire), et l'écharpe de Vitikind, qu'il tira de la cassette. Malheur, dit-il, à qui n'emporte dans la tombe que des lauriers ensanglantés!.... Désormais ma gloire et ma renommée n'appartiendront plus qu'à ceux qui m'ont aimé; mais ceci me reste, et me suivra dans le cercueil! oui, je veux que cette écharpe y soit posée sur mon sein. Elle fut le prix d'une action généreuse inspirée par la seule humanité, et que je me retrace aujourd'hui avec plus de plaisir que tous les triomphes éclatans obtenus par les armes! En disant ces paroles,

Olivier posa l'écharpe sur son lit. Ensuite il se recueillit dans un profond silence pendant quelques instans, et après avoir rassemblé toutes ses forces et rappelé tout son courage, il envoya dire à la Duchesse et à Isambard qu'il desiroit les entretenir. Lancelot et Barmécide s'étoient acquittés de leur funeste commission; le premier étoit encore enfermé avec le malheureux Isambard et Zemni, tandis que Barmécide, chez la Duchesse, partageoit la douleur et l'effroi d'Axiane et d'Abassa, qui tenoient dans leurs bras l'infortunée Béatrix, agitée d'affreuses convulsions, survenues à la suite d'un long évanouissement. Enfin, Barmécide, profitant d'un instant de calme apparent, causé par l'épuisement de ses forces, s'approcha d'elle, et lui dit qu'Olivier la demandoit. Elle tressaillit, et ses larmes qui n'avoient point encore coulé, bientôt inondèrent son visage; elle se leva, et retomba sur son siége. Ah! Madame, dit Barmécide, songez qu'Olivier vous attend!

Quelle sera l'amertune de ses derniers momens, s'il vous voit dans cet état ! Pour toute réponse, Béatrix essuya ses pleurs, se releva, et s'appuyant sur le bras de Barmécide, sortit avec lui. Il la conduisit jusqu'à la porte d'Olivier, et là il se retire, et Béatrix entre seule. Isambard étoit déjà dans la chambre, placé dans la ruelle du lit, et à moitié caché par les rideaux ; on entrevoyoit à peine son visage pâle et immobile. La Duchesse, d'un pas chancelant, s'avança vers le lit, et tomba dans un fauteuil. Olivier avoit renvoyé tous ses gens. Il y eut un moment de silence. Enfin, Olivier prenant la parole, je me retrouve donc encore, dit-il, entre les deux objets qui partagent toutes les affections de mon cœur !.... J'ai voulu les rendre dépositaires de mes derniers vœux !.... En prononçant ces paroles, il détacha de son bras le collier de perles, et le posant dans la cassette qui contenoit les offrandes de Célanire : dans ce instant solennel, poursuivit-il, il m'est permis de réunir aux dons

de Célanire, les bienfaits de Béatrix!... Je desire que ma tombe, sans inscription et sans ornemens, puisse être placée au pied d'un sorbier, et que ces gages précieux soient à jamais suspendus aux branches de cet arbre, sacré pour moi. Je desire encore emporter dans le cercueil l'écharpe de Vitikind et le portrait de Célanire.... Ici Olivier s'arrêta, et n'obtint pour réponse que des gémissemens sourds et étouffés..... Je connois vos ames généreuses, reprit-il; je suis certain que les derniers desirs de votre ami ne seront point oubliés. Oui, dit la Duchesse, s'il est possible que Béatrix puisse exister lorsqu'Olivier n'existera plus, vous serez obéi..... Un torrent de pleurs accompagna ces paroles. Olivier se troubla, et laissa aller sa tête sur son oreiller; la Duchesse frémit; ses larmes s'arrêtèrent tout-à-coup. Ne doutez pas de mon courage, reprit-elle d'une voix tremblante et concentrée...... Je puis tout sur moi-même pour vous obéir; je puis vivre, si vous l'ordonnez.....

Eh bien, dit Olivier, sachez donc qu'il est un autre vœu que j'ose former encore, et daignez m'écouter l'un et l'autre sans m'interrompre. Cessez de vous affliger et de me plaindre; la mort seule, ô Béatrix, pouvoit m'affranchir de l'opprobre du parjure ou du supplice affreux et bizarre d'être ingrat envers vous!....... Hélas! vous connoissez mon crime et mes sentimens; mais vous ne pouviez connoître toute l'horreur de mes remords, et vous ignoriez mes résolutions!......... Oui, j'avois juré de vous fuir, de vous quitter pour jamais!.... Ce jour même devoit éclairer mon départ!.......... Aujourd'hui même je devois vous dire un éternel adieu; n'étoit-ce pas toujours mourir? Et quelle mort, juste ciel! J'emportois avec moi vos justes reproches! Je vous abandonnois volontairement!........ Et j'avois à supporter à-la-fois votre douleur, la mienne, et le malheur de mon ami!... Je n'éprouverai point l'inconcevable tourment de m'arracher des lieux que

vous habitez ; mais quels regrets déchirans me restent encore !.......... O Béatrix ! ô mon frère ! vous pouvez les dissiper tous ; vous pouvez m'affranchir du poids affreux de mes remords....... Ah ! je ne puis descendre avec tranquillité dans la tombe, qu'en unissant pour jamais par des nœuds indissolubles, les seuls objets qui m'attachoient à la vie. Qui, moi ! s'écria Béatrix, quand je me meurs.... quand je suis consumée par une passion invincible, qui ne s'éteindra qu'avec mon dernier soupir, je pourrois consentir... Non, Olivier, vous ne l'espérez pas, non..... Béatrix prononça ces paroles avec l'accent impétueux d'une vive indignation et de la plus violente douleur, et ses sanglots lui coupèrent la voix....... Isambard, qui, jusqu'à ce moment, glacé par un morne désespoir, avoit gardé un profond silence, tout à-coup ouvrit le rideau, et découvrant un visage égaré, que la pâleur et le saisissement rendoient méconnoissable : Olivier, dit-il oserois-

tu

tu concevoir le projet de former un lien qui pût me rattacher à la vie ?.... les yeux fixés sur ta tombe, j'attendrai qu'elle s'ouvre pour moi, et je fais le serment......... Arrête, interrompit Olivier, arrête.......... Je n'ai plus qu'un mot à dire.......... Si vous persistez l'un et l'autre dans vos refus, vous remplirez d'amertume mes derniers momens, et vous les avancerez, n'en doutez pas...... A ces mots, Isambard et Béatrix tombèrent à genoux, en fondant en pleurs. Olivier prit leurs mains qu'il unit dans les siennes; vivez, leur dit-il, pour honorer ma mémoire; vivez ensemble pour mieux conserver mon souvenir. Ah! c'est dans le sein déchiré d'Isambard que les pleurs de Béatrix doivent couler, et quelle autre que Béatrix pourroit partager ou concevoir les regrets d'Isambard! Ames sensibles et sublimes, je vous confie comme un dépôt ce feu sacré de l'amour et de l'amitié, cette flamme active et pure qui va s'éteindre en moi. Oh! qu'elle ne s'exhale

pointavec mes derniers soupirs! Recueillez-la, qu'elle revive en vous, et je n'aurai point perdu l'existence. Mais, poursuivit-il, je sens que mes forces s'épuisent............ Achevez de combler tous mes vœux; que mes derniers regards puissent jouir du ravissant tableau d'une union si chère....... J'ai osé prévoir que vous céderiez à la volonté de votre ami mourant; tout est préparé pour l'auguste cérémonie. Au nom du sentiment qui nous unit tous trois, ne perdons plus de temps. L'infortunée Duchesse et le malheureux Isambard, n'étoient pas en état de répondre; mais Olivier, certain de leur obéissance, donna le signal convenu. Au moment même la porte s'ouvrit, et l'on vit paroître le prêtre qui, d'après les ordres d'Olivier, avoit mis ses habits pontificaux, et étoit suivi de Théobald, de Barmécide, d'Angilbert, de Lancelot et de Zemni, qui devoient servir de témoins. Tous les Chevaliers pénétrés de douleur, et les yeux baignés de larmes, s'avancèrent

en silence, et entourèrent le lit d'Olivier. Le prêtre s'approcha du pied du lit, auprès duquel on voyoit étendu un long et magnifique manteau de pourpre qu'Olivier tenoit de Béatrix. Il prit ce manteau, et découvrit en l'ôtant, un autel qu'il avoit posé lui-même dans la matinée. Olivier conjura le couple infortuné d'aller à l'autel. La Duchesse pressant une des mains d'Olivier dans les siennes; ô toi que mon cœur avoit choisi pour époux, s'écria-t-elle, cher Olivier; ô mon amant, écoute encore la voix de Béatrix, permets-lui d'exprimer pour la dernière fois ce sentiment insurmontable que ta mort et la mienne ne sauroient anéantir, puisque mon ame est immortelle! Cet amour malheureux va descendre avec toi dans la tombe, se déposer sous tes cendres, et s'ensevelir pour toujours, sans s'éteindre jamais!.. Cependant tu seras obéi, tes volontés sacrées seront exécutées!.......... Le soin de les remplir est un lien qui m'attache encore à la vie!... Oh! que

la paix renaisse dans ton ame généreuse!.... Oui, ton ami privé d'un frère, trouvera dans Béatrix la plus tendre des sœurs!.... Pourrois-je ne pas remplir mes devoirs, quand c'est toi qui me les impose!.... Ange consolateur, interrompit Olivier avec transport, adorable et chère Béatrix, ta voix céleste a calmé mes vives douleurs et dissipé mes remords; oui..... il me semble que tu viens de me rendre l'innocence et toute ma vertu. Olivier prononça ces paroles avec un enthousiasme qui ranima ses forces; la pâleur de son visage décoloré s'étoit dissipée; ses yeux brilloient d'un feu nouveau; le sentiment et la sérénité se peignoient à la fois sur sa physionomie. La Duchesse le contempla un instant avec une sorte d'extase; ensuite voyant ses traits s'altérer et l'incarnat de ses joues s'affoiblir, elle se leva brusquement, et s'appuyant sur Théobald, elle s'avança vers l'autel..... Olivier saisit l'écharpe de Vitikind, qui se trouvoit à côté de lui, et

la passant autour de sa taille : O Célanire, s'écria-t-il, j'ai le droit de la reprendre; je suis digne de la porter dans ce moment!..... Après avoir dit ces mots, Olivier joignit les deux mains, et les élevant vers le ciel, il resta dans cette attitude avec la plus touchante expression de ferveur et d'attendrissement. Lorsque la cérémonie fut terminée, Isambard courut se jeter dans les bras de son ami, et la malheureuse Duchesse respirant à peine, n'ayant plus qu'une demi-connoissance, et toujours soutenue par Théobald, s'approcha lentement du lit. Olivier lui tendant une main défaillante : Epouse d'Isambard, lui dit-il, ô ma sœur!.... votre vertu sublime vient d'expier tous mes égaremens.... En achevant ces paroles, ses yeux se fermèrent à moitié..... On entendit dans la chambre un gémissement universel; un cri douloureux s'échappe de la bouche d'Isambard..... Béatrix frissonne; elle veut se pencher vers Olivier mourant, et elle retombe éva-

nouie dans les bras de Théobald et de Barmécide. Olivier soupire ; il prononce d'une voix éteinte les noms chéris de Célanire et de Béatrix...... Zemni, baigné de pleurs, lui prodigue inutilement de vains secours !... Isambard le tient dans ses bras et le presse contre sa poitrine !..... Tout-à-coup Olivier entr'ouvre des yeux languissans ; il voit, il reconnoît son frère.... L'amitié fidèle recueille son dernier regard et son dernier sentiment...... O mon ami ! dit-il..... A ces mots, il laisse tomber doucement sa tête sur le sein d'Isambard, ses yeux se referment pour jamais...... il expire !

FIN.

NOTES

DU TROISIEME VOLUME.

(*A*) CET Astolphe, paladin anglois, est un personnage de ce temps, fameux dans les vieilles chroniques et anciens romans, et l'un des héros de plusieurs poëmes modernes.

(*B*) Cette reine Edburge existoit véritablement dans ce temps; je lui conserve le caractère que l'histoire lui donne, et je n'ai point altéré les faits qui la concernent. Elle fut la rivale d'Egbert; les Anglois occidentaux l'abandonnèrent pour se donner à lui, et elle mérita ce sort par ses imprudences et par ses mœurs. Chassée d'Angleterre, elle trouva un asile à la cour de Charlemagne. Un jour elle dit à Charlemagne que le plus grand objet de son ambition seroit d'être reine de France; eh bien, répondit Charlemagne, en plaisantant, je suis veuf, et mon fils aîné n'est pas marié; qui voulez-vous épouser de nous deux? le plus jeune, dit Edburge. Si vous m'aviez choisi, répliqua l'Empereur, je vous aurois donné mon fils; mais puisque vous me l'avez préféré, vous n'aurez ni lui ni moi. Charlemagne donna à cette Princesse une abbaye, qu'elle quitta pour s'enfuir avec un nouvel amant. Elle

finit par aller à Pavie, où elle mourut dans la misère.

(*C*) On trouve dans l'histoire plusieurs exemples de cet héroïsme que je suppose dans Barmécide; le plus fameux se trouve rapporté dans la Henriade. Duplessis-Mornay, l'homme le plus vertueux du parti protestant, fut l'un des plus tendres amis d'Henri IV. Voici ce qu'en dit Voltaire :

Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains,
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son roi seulement son ame est occupée.
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.

HENRIADE, Chant 8e.

Il marche en philosophe, où l'honneur le conduit.
Condamne les combats, plaint son maître et le suit.

HENRIADE, Chant 6e.

(*D*) Les anciennes chroniques disent, qu'il y avoit du temps d'Ogier, un géant formidable, nommé Bruhier, que par la suite Ogier combattit et tua. Au reste, un géant n'est point un être fabuleux, quand on ne lui donne pas plus de huit ou neuf pieds de haut, (ce qui fait une taille gigantesque assez raisonnable). Tout le monde sait que le feu roi de Prusse avoit parmi ses gardes un géant qui avoit huit pieds six pouces huit lignes, mesure de France; (voyez le diction-

naire de Bomare, article *Géant*). Ainsi l'on pourroit raisonnablement supposer que cette taille n'est pas le dernier effort que la nature puisse faire dans ce genre.

(*E*) Je n'ai pu donner dans cet ouvrage qu'une idée bien imparfaite de ces touchantes associations; c'est dans l'Histoire de France qu'il en faut chercher les détails. L'imagination ne sauroit les embellir; ils suffiroient seuls pour rendre à jamais respectable l'institution de l'ancienne chevalerie. C'est dans l'histoire de Duguesclin, de Clisson, de Sancerre, du vaillant Boucicaut, de Bassompierre, et de tant d'autres héros françois qu'on trouvera les vrais modèles et les exemples admirables de cette amitié pure et sublime, qui n'est plus aujourd'hui qu'une chimère. C'est enfin dans l'histoire de ces siècles reculés, qu'on verra l'enthousiasme de l'amitié ajouter à l'enthousiasme de la gloire et de la vertu, et l'emporter sur celui de l'amour même. Je me contenterai de copier ici le détail des cérémonies donné par M. de Sainte-Palaye. Les fraternités d'armes, dit-il, se contractoient de plusieurs façons différentes. Quelquefois, mais rarement, les Chevaliers se faisoient saigner ensemble, et mêloient leur sang. Plus communément les compagnons d'armes imprimoient à leurs sermens les plus sacrés caractères de la religion; ils baisoient ensemble la paix que l'on présente aux fidèles dans les cérémonies de la messe; quelque-

fois ils recevoient en même temps la communion ; souvent ils faisoient entre eux l'échange de leurs armes. De ce moment, ils portoient un habit et des armures semblables. Ils vouloient que l'ennemi pût s'y méprendre, et courir les mêmes dangers. L'union des frères d'armes étoit si intime, qu'elle ne leur permettoit pas d'avouer des amis qui n'auroient point été des amis de l'un et de l'autre. Le frère d'armes de Boucicaut crut devoir refuser de Henri de Transtamare une somme très-considérable, uniquement parce que ce Prince étoit ennemi de Boucicaut. Les sermens des frères d'armes consistoient à ne jamais abandonner son compagnon dans quelques périls qu'il se trouvât ; *à l'aider de ses conseils*, *de son corps et de son avoir jusqu'à la mort*, et à soutenir même pour lui le gage de bataille, s'il mouroit avant que de l'avoir accompli. Le frère d'armes devoit être l'ennemi des ennemis de son compagnon, l'ami de ses amis. Tous deux devoient partager par moitié leurs biens présens et à venir, et employer leurs biens et leurs vies à la délivrance l'un de l'autre, lorsqu'ils étoient pris.

(*F*) Les duels étoient très-communs dans les batailles et dans les siéges, et communément les combattans avoient pour motif la gloire de leurs dames. On auroit peine à croire, dit M. de Sainte-Palaye, si l'on n'étoit appuyé du témoignage des historiens, que des assiégeans et des assiégés, aient suspendu leurs coups au fort de

l'action, pour laisser un champ libre à des écuyers qui vouloient immortaliser la beauté de leurs dames, en combattant pour elles. C'est néanmoins ce qu'on vit arriver au siége du château de Toury en Beauce; et l'on pourroit citer une multitude d'exemples semblables. Cet esprit de galanterie ne s'étoit point encore perdu dans les guerres d'Henri et de Louis XIV; on y faisoit quelquefois le coup de pistolet pour l'amour et pour l'honneur de sa dame. Au siége d'une place, on vit un officier blessé à mort, écrire sur un gabion le nom de sa maîtresse, en rendant le dernier soupir.

(*G*) Dans le défi d'armes, qui fut proposé en 1414, au siége d'Arras, entre quatre françois, dont étoit chef le bâtard de Bourbon, jeune enfant, et quatre bourguignons, dont étoit chef le chevalier Cotte-Brune, celui-ci fit apporter de grosses et fortes lances; mais quand il sut qu'il avoit affaire à un enfant, *il trouva manière d'avoir lances gracieuses, desquelles il feist ses armes à l'encontre du bâtard de Bourbon si gracieusement, que nul ne fut blessé.*

(*H*) De toutes les récompenses que la chevalerie proposoit, (dit M. de Sainte-Palaye), la plus glorieuse sans doute étoit le prix de la valeur décerné au jugement de ceux-mêmes qui avoient le droit d'y prétendre. Aussi, Joinville ne crut pas pouvoir mieux faire l'éloge d'Henri de Cône, son oncle, qui mourut des blessures

reçues dans une action contre les turcs, qu'en ajoutant ces paroles : *et lui ouis dire à sa mort, qu'il avoit été en son temps en trente-six batailles et journées de guerre, desquelles souventes fois il avoit emporté le prix d'armes.* Outre le prix décerné au plus brave Chevalier du jour, quelquefois au sortir d'un combat ou d'un assaut, on donnoit aux autres guerriers qui s'étoient signalés, des chaînes d'or. On donna depuis à ce présent une signification allégorique; on voulut faire entendre à ceux qui le recevoient, que leur valeur n'avoit besoin que d'être enchaînée. *Par la Pâques dieu*, dit Louis XI, en donnant une chaîne d'or de 500 écus au brave Raoul de Lannoy, *par la pâques dieu, mon ami, vous êtes trop furieux en un combat; il vous faut enchaîner; car je ne veux point vous perdre, et desirant me servir de vous plus d'une fois.* Les anglais décernèrent aussi de grands honneurs à ceux qui dans une action avoient surpassé tous les autres combattans.

(*I*) Au siége de Calais, Edouard III combattit contre Eustache de Ribaumont, *fort et hardi Chevalier, qui deux fois l'abattit à genoux.* Le monarque se releva toujours, et força enfin ce redoutable ennemi de lui remettre son épée et de se rendre. Edouard III eut la générosité de couronner cet ennemi qui l'avoit si peu ménagé. Victorieux, il donne le soir à souper aux prisonniers françois, après les avoir

revêtus de manteaux neufs et magnifiques, comme les Chevaliers anglois. *Après le souper, il vint*, (Dit Froissard), *à messire Eustache de Ribaumont. Vous êtes, dit-il, le Chevalier au monde, que veisse oncques plus vaillant assaillir ses ennemis, ne son corps défendre, ni ne me trouvois oncques en bataille, où je veisse qui tant me donnast affaire corps à corps, que vous avez hui fait; si vous en donne le prix sur tous les Chevaliers de ma court par droite sentence. Adonc prit le roi son chapelet qu'il portoit sur son chef, qui bon et riche étoit de fines perles, et le meist sur le chef de monseigneur Eustache, et dit: monseigneur Eustache, je vous donne ce chapelet, pour le mieux combattant de la journée de ceux du dedans et du dehors, et vous prie que vous le portiez cette année pour l'amour de moi. Je sais que vous estes gai et amoureux, et que volontiers vous trouvez entre dames et demoiselles; si dites par-tout où vous irez, que je le vous ay donné. Si vous quitte votre prison, et vous en pouvez partir demain, s'il vous plaît.*

On sait quels honneurs le prince de Galles rendit après la bataille de Poitiers au Roi Jean son prisonnier; avec quels témoignages de respect et de vénération il refusa constamment de s'asseoir à la table de ce monarque, et quels éloges éclatans il donna à sa valeur. L'histoire de France et d'Angleterre est remplie de traits

de ce genre ; puisse celle de la fin de ce siècle renouveler encore ces touchans exemples de générosité !

(*K*) On voit dans les Mémoires de l'ancienne Chevalerie que les dames et les Princesses alloient visiter les Chevaliers blessés ; que les jeunes demoiselles apprenoient l'art de guérir leurs blessures, et de les panser, ce qu'elles fesoient fréquemment.

(*L*) L'auteur de ***Philomena***, ou ***Philumena***, ouvrage précieux par son antiquité (1), dit que Balahac, qui s'étoit fait couronner roi de Carcassonne, périt au siège de cette ville, et laissa une veuve, femme d'un grand courage, dont j'ai pu me permettre de changer le nom, qui, par la signification qu'il a prise depuis, n'offriroit pas aujourd'hui l'agréable idée d'une héroïne de roman ; car elle s'appeloit *Carcasse* ou *Carcas*. Sa représentation, dit M. Gaillard, se voit encore sur la porte de la cité, avec l'inscription *Carcas sum*, dont la corruption a sans doute donné le nom à la ville. La veuve de Balahac entreprit de venger son époux, et soutint le siége avec tant de gloire, que Charlemagne lui laissa la propriété et la seigneurie de la ville. Les Sarrazins vinrent insulter la comtesse de Carcassonne dans sa ville, se

(1) C'est un roman historique. On conjecture que le nom de *Philomena* est celui d'un secrétaire, historien ou chroniqueur vrai ou supposé de Charlemagne.

moquant d'une femme guerrière et la renvoyant à sa quenouille. Elle s'arma d'une grande quenouille, qui étoit une lance redoutable; elle y fit attacher un gros écheveau de chanvre, laissant seulement la pointe de la lance libre et découverte. Elle mit le feu à l'écheveau, et se jeta ainsi avec sa lance enflammée au milieu des Sarrazins qu'elle remplit de terreur, et qu'elle mit en fuite. On montre encore dans la cité de Carcassonne son bouclier et sa quenouille, ou lance victorieuse. Sa comté de Carcassonne, jointe à sa gloire personnelle, la fit rechercher par les Chevaliers les mieux faits, les plus jeunes, et les plus braves. Celui à qui elle donna la préférence fut un Chevalier françois, nommé Roger, tige d'une longue suite de comtes de Carcassonne, dont la plupart prirent ce nom de Roger.

Voyez Histoire de Charlemagne, par M. Gaillard.

(*M*) On sait que dans ces temps, et même encore dans le siècle dernier, on croyoit aux philtres, aux talismans, etc. L'imposteur Mahomet, le fameux Valstein, et beaucoup d'autres reçurent des philtres dont l'effet fut de les empoisonner, quoiqu'on n'eût eu que le dessein de les rendre amoureux. Lhistoire nous apprend que le poète Lucrèce prit un philtre dont la violence altéra sa raison pendant long-temps. Les romanciers content que Charlemagne étant déjà vieux, eut une maîtresse qui n'étoit elle-

même ni jeune ni jolie, mais qu'il aimoit éperduement. Elle mourut; Charlemagne lui fit faire un magnifique cercueil, couvert par dessus d'une glace, à travers laquelle on pouvoit voir le déplorable objet qu'enfermoit le monument. Il passoit les journées entières à la considérer; enfin il montra une douleur si extravagante, que l'archevêque Turpin soupçonna qu'un attachement si singulier avoit quelque cause surnaturelle. Il examina le cadavre de la défunte, et s'aperçut qu'on lui avoit laissé au doigt un anneau sur lequel étoient gravés des caractères, qu'il jugea magiques; il enleva l'anneau, le mit à son doigt, et parut devant l'Empereur. Il en reçut un accueil auquel, jusques-là, toutes les bontés de ce Prince ne l'avoient point accoutumé, il se vit accablé de démonstrations d'amitié qui passoit toute mesure. Il n'y avoit rien que Charlemagne ne voulût faire pour lui, et à l'instant. Tantôt, il alloit conquérir l'empire d'Orient, et le lui donner, afin que Turpin fût au moins son égal; tantôt, il alloit le faire Pape, pour que Turpin fût son supérieur spirituel. La vivacité de ses transports, l'impétuosité de sa tendresse confirmèrent l'archevêque dans son opinion; mais il ne vouloit que desenchanter l'Empereur; il avoit trop de religion pour vouloir profiter d'une opération magique. En conséquence, pour empêcher que ce dangereux anneau ne passât dans des mains qui pourroient en abuser comme les pre-

mières, il le jeta dans un étang voisin du lieu, où fut depuis Aix-la-Chapelle. Alors, ce fut de l'étang que Charlemagne devint amoureux. Il fit bâtir sur ses bords un palais, un temple, une ville dont il fit la capitale de son empire. Il préféra ce séjour au reste de l'univers, il vouloit y vivre et mourir (1). J'ai lu plusieurs ouvrages très-curieux, sur les philtres et les talismans, ouvrages écrits au commencement du siècle dernier, et dont les auteurs, quoique remplis d'érudition, traitent cependant cette matière avec la plus grande gravité, et ne pensent pas qu'on puisse révoquer en doute une multitude de faits semblables, qu'ils citent à chaque page. D'après de telles opinions, on ne doit pas trouver mon petit Page trop crédule; d'ailleurs il n'a que quinze ans, il est amoureux. Que de raisons pour tout croire aveuglément !

(*N*) Abdérame I, surnommé (fort mal-à-propos) le juste, étoit petit-fils du calife Hescham, de la race des Ommiades. Après la ruine de sa famille, il fut appelé en Espagne par les Sarrazins révoltés contre leur roi. Abdérame défit ce dernier dans un combat, et prit le titre de Roi de Cordoue. Il fit la conquête de la Castille, de l'Arragon, de la Navarre, et du Portugal. Il protégea les arts, instruisit et embellit l'Espagne. C'est lui qui a bâti la superbe

(1) Voyez Histoire de Charlemagne.

et fameuse mosquée de Cordoue, qui subsiste encore. Il eut d'éclatantes qualités, mais il ne fut pas un grand Roi; car il opprima ses sujets, qui sous ce régne furent accablés d'impôts. Il mourut l'an 789 ou 799. Bermude I, que je suppose père d'Axiane, abdiqua l'an 791, de sorte que la conquête de Cordoue, par Abdérame, fut faite avant la mort de Bermude; mais j'ai déjà dit que je ne m'assujettirois point à suivre avec exactitude l'ordre chronologique.

Il ne faut pas confondre le fondateur de Cordoue avec un autre Abdérame, qui vivoit un peu avant lui, qui fut gouverneur de l'Espagne, sous Hescham, calife des Sarrazins, et qui fut tué dans une bataille que lui livra Charles-Martel, en 732.

(*O*) La justice, la modération et la générosité, voilà les véritables bases de la saine politique. Cette politique sublime fut celle de Louis IX, que ses ennemis même choisirent pour arbitre. Sully se conduisoit par les mêmes principes (Voyez ses Mémoires). Assurément dans ces temps orageux, un ministre du caractère de Mazarin, n'auroit pas rétabli les affaires d'Henri IV. J'ai beaucoup lu l'histoire, et je regretterois infiniment d'avoir consacré un temps si considérable à une lecture en général si sèche et si fatigante, si je n'en avois pas retiré le plus précieux des résultats, en me confirmant dans l'opinion, *qu'en toutes choses, la résolution la plus équitable et la plus vertueuse est*

la plus utile et la meilleure. Quelques hommes d'état de ce siècle n'approuveront certainement pas la politique des Chevaliers du Cygne et de Béatrix. Je pourrois tirer de l'histoire beaucoup d'exemples d'une générosité plus grande encore, et dont le succès a prouvé l'utilité, mais si je voulois au contraire entrer dans le détail des inconvéniens et des maux qui ont résulté du manque de justice et de modération, j'entreprendrois une histoire très-volumineuse. Je me contenterai de citer un seul trait de ce genre, que me fournit l'excellent historien que j'ai déjà cité tant de fois, (M. Gaillard), et dont je copierai la judicieuse réflexion sur ce sujet.

Pendant la captivité de François I[er], à Madrid, Charles-Quint délibéra dans son conseil sur le traité qu'il devoit faire avec ce prince. L'évêque d'Osma, confesseur de Charles-Quint, fut d'avis de traiter le roi de France avec une générosité qui pût assurer à jamais de son amitié, en obtenant toute sa reconnoissance. Il proposa donc de n'exiger de lui aucune cession, et de lui rendre la liberté. Le duc d'Albe rejeta cet avis comme dévôt et chimérique, et entraîna tout le conseil. Dans le même temps le fameux Erasme indiquoit dans ses écrits ce parti généreux, comme le seul moyen d'assurer la paix. C'étoit, dirent dédaigneusement les ministres de Charles-Quint, l'idée d'un bel esprit, fort belle en morale et sur le papier, mais qui ne valoit rien en politique. On sait que François I[er] protesta

contre tout ce qu'il avoit signé en Espagne. Deux siècles de guerre, suite de la rigueur du traité de Madrid et de l'inexécution nécessaire de ce traité si dur, ont prouvé que c'étoit l'avis du confesseur et du bel esprit qu'il auroit fallu suivre.

FIN DES NOTES DU TROISIEME VOLUME.

TRADUCTION

DES ÉPIGRAPHES

ANGLOISES ET ITALIENNES

DU TROISIEME VOLUME.

Chapitre III, page 34. *Male amor si nasconde.*

L'Amour se cache mal.

Seconde épigraphe du même chapitre. *Ben s'ode il rag onar*, etc.

On entend le discours, on voit le visage; mais on ne peut lire dans le cœur, et juger de ce qui s'y passe.

Chap. VIII, page 135. *Manca il parlar*, etc.

La seule parole lui manque, et même elle ne lui manque pas, si l'on en croit le témoignage de ses yeux.

Chap. IX, page 149. *Think me not lost*, etc.

Ne crois plus m'avoir perdu; j'implore pour toi le ciel; je ne suis plus ton épouse, mais je serai désormais ton ange tutélaire.

Seconde épigraphe du même chapitre. *Mira come son bella*, etc.

O mon fidèle ami, contemple-moi; vois

comme je suis heureuse et belle, et que ma félicité dissipe ta douleur.

CHAP. X, page 156. *Voi che oscurar vorreste*, etc.

Vous qui voudriez, par de malins raisonnemens, obscurcir la gloire des femmes, dites-moi si vos héros ont des vertus plus sublimes.

CHAP. XIII, page 208. *For blesseings ever wait*, etc.

Les actions vertueuses attirent les bénédictions du ciel, et tôt ou tard sont récompensées.

CHAP. XX, page 349. . . . . . . *e le preghiere*, etc.

Et les prières inspirées par l'espoir et la confiance en Dieu s'élèvent vers les sphères célestes, comme la flamme, par sa nature, s'élance vers le ciel.

FIN DES ÉPIGRAPHES DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TROISIEME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



